L'édification linguistique en URSS : thèmes et mythes

édité par Elena SIMONATO



Cahiers de l'ILSL, n° 35, 2013

Unil
UNIL | Université de Lausanne

Cahiers de l'ILSL, n° 35, 2013, pp. 01-08

Présentation
Les grandes espérances[1]

Elena SIMONATO

Cet ouvrage constitue les actes de la Journée d'études *L'édification linguistique en URSS* organisée par la Section de langues slaves et le CRECLECO (Centre de recherches en histoire et épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale) le 5 mars 2012 à l'Université de Lausanne.

L'idée d'organiser cette Journée d'études est née lors du séminaire de licence/Bachelor-3 de la Section de langues et civilisations slaves au semestre d'automne 2007, intitulé *Jazykovoe stroitel'stvo v SSSR, 1917-1933. Teorii i dejstvitel'nost'. [L'édification linguistique en URSS : l'imaginaire et le choc du réel]*. Le séminaire était dirigé par le Professeur Patrick Sériot, avec la participation d'Ekaterina Velmezova, Tatjana Zarubina, Sébastien Moret et moi-même.

La journée a été conçue de manière à faire le bilan des recherches en cours dans différents pays – Suisse, France, Russie. Nous souhaitions que cette manifestation puisse alimenter nos réflexions en réunissant et en donnant la parole à des enseignants-chercheurs, des doctorants, des étudiants.

Quant aux contenus de la Journée d'études, quelques lignes de forces ont aussi apparu nettement. Parmi elles, on peut relever l'accent mis sur l'édification des alphabets (P. Sériot, E. Simonato, E. Alexeeva) ou sur le contact des langues et des cultures (I. Thomières, P. Klubkov, E. Velmezova). Le caractère transdisciplinaire de cette Journée d'études a été bien présent. Ainsi l'histoire des idées, la linguistique et l'épistémologie ont dialogué. Je note également avec satisfaction la présence d'une certaine continuité dans cette réunion avec les autres projets conduits par la Section des langues slaves, avec des séminaires antérieurs (séminaires de 3e cycle), ceux de cette année (séminaire de Master *La linguistique sociale soviétique*

---

[1] Mes remerciements vont à Patrick Sériot, professeur de linguistique russe à l'Université de Lausanne et directeur du CRECLECO, pour son aide précieuse et toutes ses critiques construstives qui ont contribué à la qualité des textes réunis dans ce recueil.

des années 1920-1930. Ses anges et ses démons) ou des manifestations à venir (Journée d'études *La linguistique urbaine*, automne 2013).

Ce volume est donc le fruit d'une collaboration scientifique entre plusieurs chercheurs. Il réunit neuf contributions d'auteurs de différents pays (France, Russie, Pologne, Suisse) et horizons théoriques (politique linguistique, histoire, épistémologie, sociolinguistique) qui apportent un regard original et novateur sur les sujets traités aussi bien théoriques qu'appliqués: l'histoire de l'analyse contrastive en Union Soviétique dans les années 1920, l'élaboration des alphabets, la politique des minorités, l'école soviétique, l'acquisition des langues étrangères, les applications de l'analyse contrastive en didactique des langues. Elles illustrent parfaitement l'idée contenue dans le titre de l'ouvrage, à savoir l'intérêt qu'on peut tirer de ces regards croisés de spécialistes étrangers sur les différentes composantes de l'entreprise linguistique que ses promoteurs, linguistes soviétiques, ont nommée «l'édification linguistique» ['jazykovoe stroitel'stvo'].

Ce dialogue institutionnel entre trois grands centres de recherche en slavistique (Université de Lausanne (le CRECLECO), Université de Saint-Pétersbourg et Université Paris IV-Sorbonne) était destiné à intensifier les échanges, mais aussi à développer des partenariats au niveau international afin, notamment, de promouvoir la recherche en histoire des idées linguistiques.

Un dialogue qui ne saurait se limiter à une connaissance mutuelle des sujets de recherche, mais qui doit être fait d'apports et d'emprunts réciproques. Un dialogue que nous imaginions non comme un acte ponctuel, occasionnel, mais qui, nous l'espérons, est déjà en train de devenir une pratique quotidienne. Un dialogue vivant et fructueux.

L'«ÉDIFICATION LINGUISTIQUE»

Le principal enjeu scientifique de cet ouvrage est de montrer que l'édification linguistique constitue un précieux filtre d'éclairage des initiatives dans le domaine de la politique linguistique en URSS.

Les linguistes et les politiciens des années vingt ont nommé «édification linguistique» une expérience linguistique originale, aux composantes diverses, dont le but était de développer les langues allogènes de l'URSS, mais aussi, parfois, de transformer la langue russe elle-même. Ce terme désigne l'ensemble de mesures (élaboration d'alphabets, création de langues «littéraires», de dictionnaires, de grammaires et de manuels) visant l'essor de ces langues.

Nous nous sommes intéressés à la réflexion des linguistes soviétiques – des «édificateurs linguistiques» (pour reprendre leur propre terme) – qui en étaient les théoriciens, pour démêler leur raisonnement, leurs buts

et leurs attentes. Pour dessiner un incroyable puzzle des personnes, des théories et des réalisations de l'édification linguistique. Pour rendre compte des enchaînements et des croisements des courants scientifiques qui traversent la linguistique soviétique des années 1920-1930.

Chaque épisode de l'édification linguistique doit être considéré en relation avec les besoins, les ambitions, les frustrations, l'idéologie du moment. Nous proposons la périodisation suivante de l'édification linguistique:

1e étape (1920-1926 environ) : Cette étape est caractérisée par les recherches sur la phonétique des langues caucasiennes, menées sous les auspices de l'Institut des Etudes Orientales et par les essais d'élaboration d'alphabets à base latine. La figure-clé de ce travail est Nikolaj Jakovlev (1892-1974), qui devient ainsi le promoteur de la latinisation des alphabets. Pendant cette période, l'Azerbaïdjan décrète, isolément, le passage à l'alphabet à base latine.

2e étape (1926-1930) : C'est la période où, suite au Premier Congrès Turkologique, la latinisation des alphabets des langues turkes prend le caractère d'un mouvement organisé, dirigé par le Comité Central Fédéral du Nouvel Alphabet (VCKNTA). L'idée se profile d'élaborer un alphabet unifié et on étudie les conditions de sa mise en pratique. On crée des standards écrits pour un grand nombre de langues d'Asie Centrale et de Sibérie.

3e étape (après 1930) : Cette étape est celle de l'unification des alphabets. Elle est marquée par l'élaboration d'alphabets unifiés pour les peuples de plus en plus petits de l'URSS. Mais c'est aussi celle où l'on se rend compte des écueils de l'alphabet unifié, et des tentatives innombrables sont entreprises pour y remédier. Nous appelons cette période «chronique d'une mort annoncée»: tout faux pas est critiqué, toute décision en matière d'alphabets approuvée quelques années auparavant désapprouvée. Cette étape se conclut avec la dissolution du Comité en 1938 suite à la suppression du Présidium du Conseil pour les Nationalités.

THÈMES ABORDÉS

Comment expliquer l'édification linguistique? Les historiens ont proposé des théories très diverses explorant l'aspect social, culturel ou anthropologique du phénomène. Mais la plupart conviennent aujourd'hui que cette période des grands projets est loin d'être monolithique.

Un premier groupe d'articles entreprend de recontextualiser les définitions de l'objet «langue» (carélien, kalmouk, albanais) dans le cadre de la politique des nationalités. Vladislava Reznik approfondit les prémisses et les aboutissement de la politique linguistique par rapport au kalmouk. E. Simonato réexamine les recherches linguistiques qui étaient à

la base de la définition du statut du carélien. Natalia Bichurina analyse le cas de l'albanais parlé en Ukraine.

Un deuxième groupe d'articles décrypte les principes de l'édification des alphabets. Patrick Sériot déchiffre l'alphabet analytique abkhaze de Nikolaj Marr, qu'il replace dans le contexte de la doctrine marriste. E. Simonato et Irina Thomières suivent les programmes d'élaboration d'alphabets à base latine pour les petits peuples du Nord, du Caucase et de Sibérie. Elles abordent également le concept de «minorité linguistique», en montrant que l'appellation de «minoritaire» a scellé dès le début la destinée de certaines ethnies, pourtant très nombreuses.

D'autres auteurs analysent la pratique linguistique, l'enseignement des langues à l'école et les méthodes d'analyse appliquée. Irina Thomières s'intéresse à l'analyse contrastive. En s'appuyant sur les *archives* de l'époque et les témoignages des survivants, Vlada Baranova reconstitue le sentiment linguistique des kalmoukophones et le rôle de l'école soviétique dans la politique linguistique dans la survie de leur langue. Ekaterina Alexeeva analyse les contacts du russe et de l'allemand dans la communauté allemande de la Volga en lien avec le contexte politique (déportation et retour dans les années 1960). Enfin, Irina Znaeševa décrit les recherches sur le parler des soldats de l'Armée rouge.

MYTHES ET ANTI-MYTHES

J'aimerais, pour expliquer le terme de «mythe» figurant dans mon sous-titre, revenir au texte d'annonce de la Journée d'études.

«Les années 1920 et 1930, vingt années sombres secouées par la guerre civile et les épidémies meurtrières, par la famine. L'URSS a fort à faire pour survivre. Apeurée, la société survit. Les sciences végètent et sont sous l'emprise totale du pouvoir. Toutes les entreprises linguistiques, et entre autres l'édification linguistique, suivent aveuglément les mots d'ordre politiques. Alors, pourquoi cette *Journée d'étude ?* Justement pour aller à l'encontre de ces idées fausses encore trop répandues. Non, les sciences n'ont pas été totalement politisées. En réalité les linguistes-édificateurs linguistiques ont bel et bien amorcé une nouvelle linguistique. Ils fondent de nombreux instituts de recherche, institutions qui nourrissent un formidable dynamisme intellectuel. Ils mènent des recherches poussées sur quelque cent cinquante langues non écrites de l'Union Soviétique. C'est l'héritage scientifique des linguistes impliqués dans l'édification linguistique que cette *Journée d'études* propose de faire redécouvrir».

En effet, il est trop réducteur de croire que les grandes lignes de l'«édification linguistique» ont été produites par des savants qui partageaient les vues de Lénine et Staline sur les nationalités. Ce serait poser une grille de lecture simplifiée et unidimensionnelle de la complexité. Dans

ce volume, nous espérons contribuer à cerner cette complexité des rapports entre science et pratique, entre l'édification linguistique et son contexte scientifique, entre science et société.

On sait qu'en théorie, le nouveau pouvoir soviétique désirait promouvoir les langues allogènes de l'Union pour corriger l'injuste traitement de celles-ci et des peuples qui les parlaient de la part du pouvoir tsariste. Mais on sait également que la pratique a souvent été différente de la théorie. Les textes montrent l'oscillation de la pensée entre ces deux pôles: la diversité linguistique, richesse ou fardeau, et l'utopie d'une seule et même langue pour l'humanité.

Nous aimerions montrer comment était réalisée l'«édification linguistique» (élaboration d'alphabets, création de langues «littéraires», de dictionnaires, de grammaires et de manuels), car les solutions trouvées par les linguistes et les cadres nationaux ont constitué les prémisses de la politique linguistique soviétique des années 1920.

Il est évident qu'un programme aussi ambitieux que celui entrepris par l'Union Soviétique ne peut que charrier avec lui un certain nombre de difficultés propres à sa démesure. Tout d'abord, la multiplicité des langues (à ce sujet on a tendance à attribuer à la région du Caucase en arabe le nom de «montagne des langues») concentrées sur le territoire (plus de 300). Comment les répertorier et les différencier ? Tout cela sans oublier la dispersion des peuples dans différentes formations autonomes, des peuples sans territoires nationaux qui forment des minorités ethniques reparties sur différentes parties du Caucase.

> Enfin les tâches propres à l'édification d'un Etat d'un type nouveau et notamment la nécessité de fixer des langues nationales pour de nombreuses ethnies, d'établir des alphabets – à cette époque sur une base latine – pour des langues non écrites jusqu'alors (ou ayant un alphabet mal adapté à leur système phonologique, par exemple l'alphabet arabe pour des langues du groupe turk) entraînent une activité considérable sur tous les plans, où l'interaction de la théorie et de la pratique linguistiques s'avéra très féconde. (L'Hermitte, 1969, p. 5)

Pour mieux comprendre les différentes initiatives de politique linguistique soviétique, nous aimerions éclairer l'histoire des principes clés de l'édification linguistique en nous concentrant sur le travail des linguistes professionnels, N.F. Jakovlev et E.D. Polivanov (1891-1938). Les perspectives de leur travail permettent la «latinisation» en Asie Centrale et en Transcaucasie. Le Premier Congrès Turkologique en 1926 élabore des alphabets à base latine, et adopte le principe «phonologique» de Jakovlev. Polivanov écrit en 1926, à l'aube de l'édification linguistique:

> On n'arrive pas à gérer la matière de la langue ['jazykovaja stixija'] de manière aussi organisée que l'écriture. On peut décréter le changement de système graphique (le répertoire des lettres), aussi bien que l'orthographe (les règles

> d'écriture des mots et des formes de mots), mais on ne peut aucunement décréter un dialecte, puisqu'il est acquis à un âge sur lequel les décrets n'ont aucune emprise. Qu'on édite 200 décrets sur la suppression du genre grammatical en russe, ils n'influenceront personne, personne ne modifiera ses habitudes langagières. (Polivanov, 1926, p. 67)

L'édification linguistique est abordée dans le contexte de son époque : ses débuts se situent au tournant des années 1920, et sa phase critique dans les années 1930. Par son esprit, ses visées, ses mots d'ordre, ce projet appartient à la culture des années 1920, il est contemporain de l'idéologie de l'internationalisme et du mouvement en faveur des langues artificielles. Il est évident qu'après 1933, cette visée internationaliste du projet ne peut manquer de susciter des réactions violentes de la part de ceux qui y voient une contradiction avec l'«épanouissement des cultures nationales», proclamé comme argument essentiel en faveur de l'alphabétisation. Car, comme il a été dit dans une publication antérieure (Simonato, 2003), le discours de Staline de 1930 a influencé, dans les publications de l'époque, la façon d'envisager le travail sur la latinisation et la création des langues «littéraires».

L'analyse de ce projet transforme la représentation simpliste du travail sur les langues en général, trop souvent présenté comme guidé par les directives du Parti. En particulier, le passage aux alphabets à base cyrillique acquiert une nouvelle intelligibilité à la lumière des recherches cidessous. On connaît l'explication généralement admise. Ne songeant plus à exporter la révolution, le gouvernement supprime l'alphabet latin, symbole désormais inutile de l'internationalisme, et instaure un alphabet à base russe afin de faciliter la naissance d'un patriotisme collectif centré sur la nation majoritaire.

A la lumière de ce qui suit, nous avons intérêt à réorienter la vision habituelle que nous avons de l'édification des alphabets. D'où la nécessité de travailler sur les documents premiers: Archives de l'ILJAZV (Institut de recherches sur les langues et littératures de l'Occident et de l'Orient, à Saint-Pétersbourg), celles de l'Institut des Etudes Orientales de l'Académie des Sciences de Russie, à Saint-Pétersbourg, celles de la République de Kalmoukie.

En guise d'épilogue, nous pourrions ajouter que la linguistique des années 1920 et 1930 a permis des recherches pointues jamais réalisées à une pareille échelle, des débats théoriques (comme la querelle sur l'alphabet abkhaze de Marr et de Jakovlev), et une expérimentation audacieuse. Ces projets, parfois hasardeux, parfois visionnaires, forment une clé nouvelle pour la lecture de l'histoire soviétique.

Les actes de ce colloque sont là pour témoigner de la richesse des échanges suscités par cette rencontre, et visent à contribuer à nourrir une réflexion qui devra progressivement être élargie.

Note sur la transcription: En suivant la ligne éditoriale des *Cahiers de l'ILSL*, nous avons opté pour le système communément adopté en Europe francophone : la translittération internationale, avec les diacritiques tchèques (Кошкин = Koškin), sauf pour les noms et les termes dont la traduction française est depuis longtemps entrée dans l'usage (совхоз = sovkhoze, Ленин = Lénine).

Avant de terminer, je tiens à exprimer la profonde douleur que nous avons ressentie en apprenant le décès de notre collègue Pavel Klubkov, professeur de l'Université de Saint-Pétersbourg, dont la présence a été si vivement appréciée lors du colloque, et dont l'article ne sera jamais écrit.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— L'HERMITTE René, 1969: «La linguistique soviétique», *Langages*, N° 15, pp. 3-13.
— SIMONATO Elena, 2003: «Choisir un alphabet, une question linguistique ? Discussions sur le choix des système d'écriture en URSS (1926-1930)», in P. Sériot (éd.): *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne (épistémologie, philosophie, idéologie)*, Cahiers de l'ILSL, N° 14, pp. 193-208.
— POLIVANOV Evgenij, 1926: *Proekty latinizacii tureckix pis'mennostej SSSR. K Turkologičeskomu sjezdu* ['Les projets de latinisation des écritures des peuples turks de l'URSS. Pour le Premier Congrès Turkologique'], Taškent.

Cahiers de l'ILSL, n° 35, 2012, pp. 09-28

L'alphabet analytique abkhaze de N. Marr : une pasigraphie génétique?

Patrick SÉRIOT
Université de Lausanne

Résumé :
L'alphabet analytique abkhaze de N. Marr a la mauvaise réputation d'être de peu d'utilité pratique à cause de sa complexité, ou bien de n'être pas suffisamment international, à cause de sa trop grande adéquation aux seuls sons de l'abkhaze. C'est pourtant faire peu de cas de son intérêt philosophique, qui en fait une œuvre à replacer dans la lignée des grandes pasigraphies du XVIIIe siècle, à mi-chemin entre Court de Gébelin et John Wilkins, à ceci près que, à la différence de la philosophie du langage de l'époque des Lumières, cet alphabet ajoute une dimension génétique. Sa notation logique, ou décomposition analytique, est censée, en effet, refléter en même temps l'évolution phonique du «processus glottogonique unique» du langage humain.

Mots-clés : alphabet analytique abkhaze ; génétique du langage ; N. Marr ; pasigraphie ; rationalisme

Est-ce bien raisonnable de se disputer sur la forme des lettres d'un système d'écriture alphabétique ? Qu'une liquide dorso-palatale soit représentée graphiquement par L en latin, par Л en cyrillique, par Λ en grec, ou même par • — •• en morse, cela vaut-il vraiment la peine de descendre dans la rue et de s'affronter aux policiers, comme l'ont fait les étudiants de Chişinău (Kišinev / Кишинев) en 1989, réclamant que leur langue (le moldave ? le roumain ?) soit transcrite en alphabet latin et non plus cyrillique ? Mais si tant de passion peut naître de la question des alphabets, c'est bien que la représentation graphique de l'oralité n'est pas un simple changement de code, mais quelque chose qui touche à l'ordre identitaire. C'est à l'une des innombrables controverses alphabétiques de l'Europe orientale qu'est consacré cet article : l'*Alphabet analytique abkhaze* de Nikolaj Marr (désormais *AAA*).

1. UNE MAUVAISE RÉPUTATION

Les dénominations sont des prédications cachées dans des syntagmes nominaux, qui créent l'illusion de désigner des choses du monde alors qu'elles émettent un jugement sans avoir à l'asserter. Ainsi, Marr a la peu enviable réputation d'être un «linguiste fou». Une fois cette dénomination posée comme un constat implicite, la cause est entendue : Marr était 1) un linguiste ; 2) un fou. Pourtant, si l'on se libère de la dictature des nominations-prédications faisant office de savoir préconstruit, on peut envisager les choses sous un autre aspect : Marr n'était ni fou ni linguiste, mais (entre autres spécialités diverses et peu communes) un philosophe du langage ayant, pour le meilleur et pour le pire, transgressé la limite que les philosophes se devraient de scrupuleusement respecter : il a touché au réel des langues.

Comme tout ce que faisait Marr, l'AAA a mauvaise réputation. Dire que l'AAA n'est pas pratique à l'emploi revient à enfoncer une porte ouverte. Une fois qu'on a dit qu'il est chimérique de vouloir *l'utiliser*, on n'a encore rien dit. Il est beaucoup plus intéressant d'essayer d'en comprendre le but, les enjeux, le système de construction, les présupposés philosophiques.

Une description détaillée de l'AAA est parue à Léningrad en 1926, mais sa conception avait germé dans l'esprit inventif de N. Marr dès avant la Révolution. Dans un sens, Marr vivait en décalage avec son temps : comme tant de philosophes du XVIIIème siècle, il raisonnait en termes d'humanité globale, et non de nations, à une «échelle mondiale» ['v mirovom masštabe'], refusant la division, l'isolement et l'éparpillement. Mais dans un autre sens, il était parfaitement inséré dans l'immense utopie des années ayant suivi la Révolution de 1917 : des conditions de vie nouvelles allaient immédiatement engendrer des formes nouvelles de conscience, et donc des formes nouvelles d'expression, la langue étant, comme pour tous les marxistes de l'époque en Russie, une catégorie superstructurelle. Quoi

de plus normal et de plus urgent que de créer un *alphabet universel*, premier pas concret vers la réalisation de cette *langue unique de l'humanité*, dont la linguistique marriste, ou «japhétidologie», se donnait pour but de hâter l'avènement ?

Il est de bon ton, en Russie aujourd'hui, de dénigrer l'AAA à cause de son échec pédagogique, de son inaptitude pratique[1] à l'enseignement dans les écoles, de sa complexité pour les typographes dans les imprimeries. Critique mesquine, aveugle : peut-on reprocher à un rêveur de n'avoir pas les pieds sur la terre ? Marr vivait la tête dans les étoiles, il naviguait en haute mer, entouré de visions cosmiques. Les choses pratiques n'avaient pour lui que peu d'importance. Voilà pourquoi il fascine tant dans l'histoire des logophiles[2]. Sa «phonologie», si elle est bien évidemment inapplicable à quoi que ce soit, est une anthropologie philosophique rationaliste. Partant du postulat (indémontrable puisque, justement, postulat) qu'il y a un *ordre* dans la langue, ordre que la cécité de ses adversaires les «indoeuropéanistes» masquait au regard crédule et mal armé des linguistes naïfs, Marr recréait «en chambre» l'harmonie cachée de l'univers du langage humain.

Certes, l'AAA n'est pas «pratique» à utiliser. Mais va-t-on reprocher ces pécadilles à un illuminé qui se meut à une échelle cosmique ? Marr et ses détracteurs habitent des univers épistémologiques différents, ils n'ont aucune chance de trouver un terrain d'entente : leurs objets de connaissance sont incommensurables.

Dans le grand recueil en deux volumes paru en 1952 sous la direction de V. Vinogradov et de B. Serebrennikov *Contre la vulgarisation et la perversion du marxisme en linguistique*, qui est la «somme» du discours anti-marriste faisant suite à la «discussion de 1950», Abram Šapiro note à juste titre que l'AAA n'a de sens pour Marr qu'en tant qu'il est «une partie de sa conception générale de la paléontologie du langage et de son évolution stadiale» (Šapiro, 1952, p. 398). C'est précisément dans cette voie qu'il convient de reconstituer la logique et la cohérence internes de l'AAA.

---

[1] Pour les membres du Jazykfront, contemporains et adversaires des marristes, concurrents dans la revendication d'une théorie marxiste en linguistique, les japhétidologues n'ont rien fait pour l'édification des alphabets, et l'AAA est inutilisable (Karpjuk, 1931, p. 208).

[2] Sur la notion de *logophilie*, v. Pierssens, 1976.

2. UNE ÉPOQUE ÉPIQUE : UTOPIE ET COSMISME

N. Marr vit à l'époque des expérimentations linguistiques de l'avant-garde : les poètes et écrivains de l'avant-garde jugeaient totalement insatisfaisantes les possibilités données par les langues vivantes actuelles, et tentaient d'en étendre les possibilités expressives, en faisant de la transgression des normes langagières habituelles la base de leurs revendications programmatiques. Mécontents du caractère conventionnel et donc irrationnel de la relation entre forme et contenu, entre son et sens, ils se donnaient pour but de créer une langue poétique mondiale, dans laquelle le son et le sens puissent se rejoindre par un lien naturel, iconique, ce qui rendrait cette nouvelle langue compréhensible pour tous les peuples. Qu'on pense à la langue «transmentale» de V. Khlebnikov, ou aux expériences de Marinetti, qui affirmait que sa poésie futuriste était aussi parfaitement compréhensible pour un Italien que pour un Zoulou.

Dans une perspective apparemment inverse, celle, positiviste et scientiste, de «rationalisation» de la langue, il faut mentionner les tentatives de rendre la langue plus économique, plus simple, de la débarrasser de ses éléments superflus (souvent considérés comme «bourgeois»). Au contraire des premiers, les promoteurs de cette tendance voyaient la cause du défaut de langue dans son caractère insuffisamment conventionnel, dans son manque de logique. Naquirent ainsi de très nombreux projets, depuis la standardisation de la terminologie jusqu'aux projets de création d'une langue artificielle, éventuellement dans le but de communiquer avec les extra-terrestres (par exemple la langue *AO*, cf. Kuznecov, 1995)[3].

Mais, coexistant avec ces projets d'illuminés, un problème tout à fait pratique se posait de façon urgente : comment *gérer* l'extraordinaire diversité des langues parlées en Union Soviétique ? Une des options était l'unification graphique (parfois présentée comme un pas vers l'unification linguistique tout court). Il s'agissait d'une tâche éminemment politique, touchant à l'identité même du système étatique. Or, dans le monde des linguistes, un dilemme ne fut jamais totalement résolu : une grande ambiguïté régnait autour de la question de savoir si le but était une perspective strictement scientifique d'étude et de comparaison des langues, ou bien l'objectif pratique d'édification d'un système unique de transcription (d'abord pour toutes les langues de l'URSS, puis, dans un avenir plus lointain, de toutes les langues du monde). Au vu de ce qu'on peut comprendre rétrospectivement de l'idéologie stalinienne, les projets internationalistes, globaux, ne pouvaient qu'être voués à l'échec, répandant l'odeur de soufre du trotzkysme et du cosmopolitisme.

Dans ces conditions, que la linguistique marriste ait pu se maintenir si longtemps et bénéficier d'un soutien officiel jusqu'au 20 juin 1950 reste-

---

3 Sur cette double ligne, contradictoire, de mouvement vers l'unification et la mondialisation de la communication humaine, cf. Grečko, 2010, p. 160.

ra toujours une énigme. Toujours est-il qu'elle s'inscrit parfaitement dans l'époque de total radicalisme des années 1920, dans ce que le sémioticien Vl. Papernyj appelle la «culture 1», celle de l'ouverture et des constructions horizontales, par opposition à la «culture 2», celle de la fermeture et des gratte-ciel moscovites. Même les anti-marristes du Jazykfront participent à cette idée avant-gardiste : il est possible, licite et nécessaire que la science ait pour objectif *immédiat* de changer le monde (et la pensée).

> A l'heure actuelle nous devons tout particulièrement souligner la fonction active de chaque discipline scientifique, son importance comme forme de changement du monde. (Alaverdov, 1931, p. 50)

Mais Alaverdov, par son appel à la rentabilité et à l'applicabilité immédiate de l'activité scientifique, passe totalement à côté de la tonalité utopique propre aux travaux de Marr : l'échelle universelle. C'est ce qui lui permet, entre autres, de porter une grave accusation : la japhétidologie est «une science apolitique» (Alaverdov, 1931, p. 55).

Marr, il est vrai, à la différence de Jakovlev, n'a rien à faire des statistiques de liquidation de l'analphabétisme parmi les différentes nationalités. Son souci est de retrouver l'état initial des « sons diffus » du langage primordial, et de passer le plus rapidement possible à l'étape supérieure de la langue mondiale, qui ne sera déjà plus une « langue sonore », mais une pure pensée, un langage sans langues (cf. Sériot, 2005), ressemblant étrangement au parler angélique. Son intérêt pour l'écriture est lié à sa fascination nostalgique pour la *pictographie primordiale*, qu'il pense propre aux Japhétides, système sémiotique où le signe est directement signifiant, sans aucun lien à la phonation. (Les hiéroglyphes égyptiens, par exemple, étaient rangés au rang des réalisations japhétiques par Marr).

L'AAA prend son sens dans le rapport langue/pensée, c'est pourquoi Marr rejette par principe tous les projets de langues artificielles de son époque, tels que l'espéranto ou l'ido. En effet, non seulement ces projets s'appuyaient trop sur les langues européennes et favorisaient donc l'impérialisme européen que Marr entendait combattre, mais encore et surtout ils ne tenaient pas compte de la dimension socio-psychologique de l'entreprise marriste : le passage à une langue mondiale devait être accompagné d'un changement dans la *forme de la pensée*, sans que soit clair, d'ailleurs, le rapport de cause à conséquence : de la langue à la pensée ou inversement de la pensée à la langue, autrement dit, à nouveau contenu nouvelle forme, ou l'inverse.

> Il ne faut pas envisager un alphabet comme un phénomène exclusivement formel, ou bien devant être explicité seulement en lien avec la physiologie des sons. L'alphabet, tel qu'on le comprend maintenant, est indissolublement lié, tout comme la théorie des sons de la culture verbale, la phonétique, à l'idéologie de la langue sonore. Si l'on ne tient pas compte de cette idéologie, du contenu des sons de la culture verbale, de son organisation et de sa fonction, il est impossible de construire à notre époque ce qui jusqu'à présent ne servait

> que d'expression technique de celle-ci, à savoir, en particulier et avant tout, une écriture. (Marr, 1928 [1937, p. 54])

L'AAA, on le voit, n'est pas éloigné d'une pasigraphie rationnelle : son idéal de transparence, sinon référentielle, du moins phonique, le rapproche des projets de Court de Gébelin ou de John Wilkins (cf. *infra*). Mais Marr y ajoute une double dimension, inconnue des philosophes du XVIII[e] siècle :

— Un idéal de fusion de toutes les langues du monde : «La langue idéale de l'humanité future, c'est le croisement de toutes les langues» (Marr, 1925 [1933, p. 218]). Exactement à la même époque, le théoricien du proletkult, Aleksandr Bogdanov, promoteur du premier institut de transfusion sanguine au monde, imaginait qu'un mélange du sang élargi à l'humanité entière allait régénérer cette dernière.

— Une vision évolutionniste généralisée : le «processus glottogonique unique», faisant de l'AAA une représentation génétique de son objet : le langage, et non les langues.

3. À QUOI SERT L'AAA ?

Marr avait dès avant la révolution élaboré un «alphabet japhétidologique», destiné à noter les sons des langues qu'il appelait japhétiques, sans penser à une application pratique. Ce n'était pas encore un alphabet *universel* :

> Un Caucase uni, c'est un alphabet unique, coulé dans des formes correspondant à la nature des langues japhétiques. Peut-être que notre alphabet japhétidologique, conçu dans des buts scientifiques, sera rejeté par la vie sociale, mais il est utile comme exemple ; grâce à lui on voit immédiatement combien pour tout le monde cultivé va être facilité, par exemple, l'apprentissage du géorgien si on l'utilise, et surtout si l'on fond organiquement avec les parties fondamentales des lettres des signes suscrits ou souscrits. (Marr, 1921, [1933, p. 158])

Mais le 30 juin 1924, probablement eu égard à la réputation ascendante de Marr, une commission du Commissariat à l'instruction de la République autonome d'Abkhazie adopte l'AAA pour noter l'abkhaze.

> Une commission spéciale composée du Commissaire du peuple à l'instruction S.Ja. Čamba, de son adjoint A.M. Čočua, D.I. Gulija, N. Patejpa, S.P. Basaria, des camarades Xašba, D. Čačba, Čalmaz, Tarkil, Axuba, Šabata Emuxvari, A.F. Basaria, Aršba et N.Ja. Marr au cours de la réunion du 30 juin 1924 a décidé 'à l'unanimité de prendre pour base la graphie latine, et dans ce but, d'adopter l'alphabet analytique abkhaze composé par l'académicien Marr. Ce dernier est prié de revoir cette graphie et de simplifier les notations, tant du point de vue de la facilité que du caractère esthétique'. (Marr, 1926 [1936, p. 327])

L'AAA n'était pas pour Marr un simple exercice pratique, mais bien un des deux piliers de son entreprise scientifique :

> Il ne fait aucun doute que la théorie japhétique, ou nouvelle théorie du langage, bénéficie dans ses travaux de deux moyens solidement établis. L'un d'eux est un graphisme de recherche particulier : l'alphabet analytique, l'autre est l'analyse en quatre éléments linguistiques. (Marr, 1931 [1936, p. 256]), cité par Alpatov, 2004, p. 51)

Encore une fois, en tant qu'homme du XVIIIe siècle, Marr entretenait parmi ses rêves un idéal rationaliste : il tenait en si haute estime le système décimal, distinguant *graphiquement* les signes des unités, dizaines et centaines et adopté par des États très différents, qu'il pensait possible d'aligner son alphabet universel sur le principe, lui aussi universel, de la base dix en arithmétique, partageant ainsi les convictions rationalistes des membres de l'Académie des sciences de Paris qui, le 22 août 1790, entreprit de décimaliser les poids et mesures[4]. Marr en prolongeait le style maximaliste :

> Une fois qu'ils auront maîtrisé l'écriture analytique et qu'ils en auront découvert le sens sur la base que nous en avons donnée, ceux qui se la seront appropriée techniquement ne pourront pas ne pas ressentir le caractère antédiluvien et monstrueux de tout autre alphabet, exactement comme si l'on proposait, pour le calcul, d'utiliser non pas une dizaine de signes (le zéro et les 9 unités), mais autant de signes différents qu'il y a de nombres, signes n'ayant entre eux rien de commun. (Marr, 1926 [1936, p. 339-340])

Une des rares réalisations pratiques de l'Institut du langage et de la pensée, le centre marriste de Leningrad, fut l'unification des numéraux pour toutes les langues. Marr considérait les numéraux comme la partie de la langue la plus proche de l'unité future : «cette partie du discours a été la première à frayer la voie, de façon systématique et organisée, à l'internationalisme du langage» (Marr, 1927, p. 4). Il pensait que l'établissement d'une « terminologie commune des numéraux pour l'ensemble du monde civilisé » (Marr, 1925 [1933, p. 220]) était une tâche appartenant à un proche avenir, aussi réaliste que l'avait été l'introduction du système métrique et du calendrier grégorien[5].

C'est sur ce modèle mathématique que Marr répartit les sons de l'abkhaze (et donc du langage humain…) en trois catégories :

> De même que les nombres, dans leur représentation en chiffres, se divisent en catégories des unités, dizaines, centaines, etc., de même la linguistique japhétique divise les sons, pour la commodité de leur représentation en lettres, en

---

[4] L'heure décimale (un jour = 10 h de 100 mn) fut brièvement adoptée en 1793 comme temps officiel de la République française, mais, à la différence de l'espace, le temps échappa finalement à la rationalisation décimale.

[5] Sur cette question, cf. Grečko, 2010, p. 164.

simples (les unités), les composés de deux sons (les dizaines), en lettres liant deux signes, et les composés de trois sons (les centaines) en lettres liant trois signes. (Marr, 1926 [1936, p. 336])

On obtient ainsi une série de trois signes dont la prononciation est immédiatement reconnaissable, ou *calculable* :

«unités»	«dizaines»	«centaines»
t = t	ṫ = ts (affriquée sifflante)	ț̇ = ts' (palatalisation)
d = d	d̯ = dž (affriquée chuintante)	d̯° = dž^{w} (labialisation)

4. UNE SOURCE D'INSPIRATION QUI SERT DE REPOUSSOIR : L'ALPHABET PHONÉTIQUE INTERNATIONAL (API)

On voit que l'AAA, malgré les dires de ses détracteurs, n'a rien d'une simple notation phonétique universelle[6]. Pour cela, une comparaison avec l'API va s'avérer utile.

Voici d'abord l'AAA tel qu'il fut officiellement adopté en Abkhazie entre 1926 et 1928, dans ses formes imprimées et cursives :

ТАБЛИЦА II. АБХАЗСКИЙ АНАЛИТИЧЕСКИЙ АЛФАВИТ

Печатный

ТАБЛИЦА III. АБХАЗСКИЙ АНАЛИТИЧЕСКИЙ АЛФАВИТ

Рукописный

(in Marr, 1926 [1936, p. 350])

L'AAA ne diffère guère de l'API de la revue *Le maître phonétique*, à ceci près qu'au désir d'exhaustivité vient s'adjoindre un principe rationaliste : l'« analytisme ».

[6] Et cela, malgré les déclarations de nombre de ses partisans, qui n'y voyaient qu'un idéal d'exhaustivité et de transparence : le signe-qui-dit-tout, le signe substitut : l'AAA, «élaboré en détails, rend les moindre nuances de prononciation» (Borkovskij, 1936, p. 282). C'est bien dans ce rêve du signe à tout faire, qui reflète tout, qu'a pu être pensée l'utilisation de l'AAA pour noter le russe, cf. *infra*.

L'alphabet phonétique international (API) est une notation utilisée pour la transcription phonétique de tous les sons de toutes les langues du monde. Développé par des phonéticiens britanniques et français sous les auspices de l'Association phonétique internationale, il fut mis au point en 1888 et subit un certain nombre de révisions et améliorations depuis lors. La première version de l'API, publiée en 1888, était inspirée de l'«alphabet romique», proposé par Henry Sweet comme réforme de l'écriture de l'anglais, qui a servi de base pour l'alphabet phonétique international de Paul Passy. Ses particularités sont que les lettres ont les valeurs du latin (ou du vieil anglais) au lieu des multiples sons que les lettres représentent en anglais, que chaque son a un symbole propre et que chaque symbole représente un seul son, ou encore qu'il n'y a pas de lettres majuscules. Pour représenter les sons propres à l'anglais, Sweet utilise le renversement [ə], [ɔ], la mise en italique ou l'emprunt de lettres à l'anglo-saxon [æ], [ð] ou au grec [θ]. Le nombre de caractères principaux de l'API est de 118, ce qui permet de couvrir les sons les plus fréquents. L'Association phonétique internationale édite une revue qui, de 1897 à 1973, a été faite d'articles rédigés dans diverses langues (français, anglais, italien, etc.), mais écrite entièrement en transcription phonétique, *Le maître phonétique*[7], autrement dit, orthographié en API : *lə mɛːtrə fɔnetik*. Voici un extrait du n° 20 de 1905 (p. 31), en regard du texte français orthographié :

Ce n'est pas au hasard que l'auteur a donné une si grande place à l'étude de l'article, dont la géographie constitue la preuve la plus sûre de sa thèse. Au point de vue de l'article, la France se divise en deux régions distinctes…

sə n ɛ p ɑ o hazaːr kə l otœːr a dɔne yn si grãːd plas a l etyd də l artikl, dɔ̃ la ʒeɔgrafi kɔ̃stity la prœːv la ply syːr də sa tɛːz. — o pwɛ̃ d vy d l artikl, la frãːs sə diviːz ɑ̃ dø reʒjɔ̃ distɛ̃kt …

Il est évident que Marr s'est inspiré de l'API pour créer son AAA, qui fonctionne selon les mêmes principes (un son = un signe, ce qui consiste à découper la parole de toutes les langues du monde en segments sonores supposés atomiques). Lui aussi utilise comme base les 26 lettres de l'alphabet latin, en y adjoignant des graphèmes du grec, ainsi que du cyrillique. Voici un exemple d'«application» de l'AAA au russe :

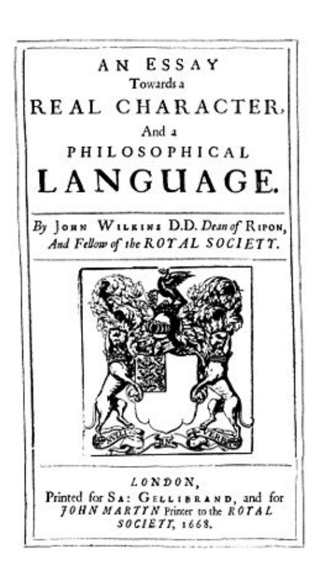
Что дала пятилетка в четыре года беднякам и низшим слоям середняков? Она подорвала и разбила кулачество как класс, освободив бедняков и добрую половину середняков от кулацкой кабалы. (Stalin)

Штó dalá p,ət,ıl,étkα f ţıtы́r,ə gódα b,ədn,ıkám i n,iшшым slajám s,ər,əd,n,ıkóf ? Aná pαdarválα ı raz,b,ílα kuláţəstvα kak klás, αsvαbad,ív b,ədn,ıkóf, dóbruyu pαlav,ínu s,ər,əd,n,ıkóf αt kulátkαy kαbalы́. (Borkovskij, 1936, p. 284)

---

[7] Sur l'API et la Revue *Le Maître phonétique*, v. Galazzi, 2000.

5. LE PROJET ANALYTIQUE


AN ESSAY
Towards a
REAL CHARACTER,
And a
PHILOSOPHICAL
LANGUAGE.

By JOHN WILKINS D.D. Dean of RIPON,
And Fellow of the ROYAL SOCIETY.

LONDON,
Printed for SA: GELLIBRAND, and for
JOHN MARTYN Printer to the ROYAL
SOCIETY, 1668.

Marr reproche à toute notation purement phonétique de n'être *que* phonétique. Mais pourquoi alors l'AAA est-il «analytique ?» S'il partage avec l'API l'objectif d'une exhaustivité pratique, l'AAA repose en plus sur des principes d'une anthropologie philosophique. En effet, non seulement à chaque son doit correspondre un signe (autant de signes que de choses signifiées), mais la forme même des graphèmes doit représenter la composition des sons. La *graphie* est ainsi une représentation *motivée*, c'est en cela que consiste l'«analytisme» revendiqué par l'AAA.

Comme tant de philosophes du XVIIIe siècle, Marr a l'idéal d'une *pasigraphie*, c'est-à-dire un système de notation universel («écriture (γραφια) pour tous (πασιν)»), tel que le désigne l'inventeur du terme, Joseph de Maimieux en 1797, dont le projet est approuvé par le Sénat un an plus tard). *An Essay towards a Real Character and a Philosophical Language* de John Wilkins[8] (1668) en est un parfait exemple. Le code international des signaux maritimes, le système décimal avec ses dérivés que sont le système métrique et la classification bibliographique décimale Dewey, autant de modèles qui ont inspiré Marr. Un code universel pour dire le tout à tous, voilà bien une de ces idées d'avant-garde des années 1920 que Marr reprenait à son compte. Pourtant, la philosophie du langage que prônait Marr ne peut se réduire à une idée universaliste de l'avant-garde. En effet, une seconde composante, fort différente, doit être relevée, pas moins importante : celle de la *quête de l'origine*. C'est la conjonction de ces deux objectifs qui fait la particularité et l'intérêt de l'AAA.

---

8 Notons que ce célèbre ouvrage de John Wilkins est explicité par J.-L. Borges (1952) précisément comme une «langue analytique».

6. LE SIMPLE, LE COMPLEXE, LE COMPOSÉ ET LE DIFFUS

Techniquement, l'AAA est admirable, en ce qu'il présuppose un *ordre initial* dans le monde primitif représenté par les langues japhétiques, écho de celui de Court de Gébelin, jamais mentionné par N. Marr, mais grand inspirateur de ses fulgurantes intuitions.

> L'alphabet est construit techniquement sur le principe que la particularité distinctive des langues japhétiques, à savoir les trois degrés de sonorisation de chaque consonne forte simple, est représentée par trois graphismes indépendants l'un de l'autre, et également simples, c'est-à-dire non seulement sans adjonction d'une lettre supplémentaire, mais encore sans signe diacritique (p→b→φ; t→d→ϑ; k→g→q); ce sont les lettres de base de l'alphabet, constituées par les occlusives fortes[9]. (Marr, 1926 [1936, p. 336])

L'alphabet latin ne disposant pas de signes pour la troisième série de sonorisation ni pour les dentales ni pour les vélaires, Marr utilise les lettres grecques φ et ϑ (jamais représentée par θ), pour ne pas utiliser les digraphes *ph* et *th*. Pour la même raison, la chuintante sourde š est transcrite par le graphème cyrillique (ou «étrusque»[10], comme l'appelle Marr) ш et la gutturale par le graphème arabe ء.

Il suffit alors de «complexifier les lettres simples» pour obtenir les différents sons complexes :

> De même que pour les chiffres les unités sont en nombre restreint (en tout, de 1 à 9), de même dans l'alphabet analytique il y a en tout et pour tout six consonnes simples cardinales (t, k, d, g, ϑ, q), c'est-à-dire trois dentales (t→d→ϑ) et trois post-linguales (k→g→q). Et de même que pour les chiffres le zéro (0), ajouté une fois à l'unité donne la dizaine, deux fois donne la centaine, de même les consonnes faibles (s→z || ш→ɹ, etc., w, y), réunies isolément à la consonne simple radicale donne les sons-dizaines, réunies en paire (s+w, z+w, etc.) donnent les sons-centaines (*ib*., p. 336-337).

Les sons simples sont désignés par des lettres simples, c'est pourquoi le «i» n'a pas de point dans l'AAA : «ı», ou le «j» (chuintante palatale sonore ž) se transcrit par ɹ. Tous les sons complexes sont *analysés* au moyen de quatre signes diacritiques. Le point au-dessus désigne une affriquée sifflante sourde, au-dessous une affriquée chuintante sourde ; l'angle au-

---

[9] Marr utilise *fortes* et *faibles* non pas au sens physiologique, mais «social» : «les faibles sont plus facilement et plus rapidement soumises au changement que les fortes» (Marr, 1926 [1936, p. 336]). Cf. également : «La division des consonnes entre faibles et fortes ne se fait pas en fonction de critères physiologiques, mais de leur rôle dans l'utilisation sociale de la langue. Les faibles sont moins stables, elles sont plus facilement soumises au changement, et même à la disparition, que les fortes. Les faibles sont les fricatives, les fortes sont les occlusives, aussi bien pré- et post-linguales que labiales» (Meščaninov, 1931, p. 5).

[10] Un travail intéressant reste à faire sur l'utilisation du mythe étrusque chez N. Marr.

dessus (v) une affriquée sifflante sonore, au-dessous (ʌ) une affriquée chuintante sonore ; le petit cercle désigne une labialisation et le crochet en bas une palatalisation (terme par lequel Marr désigne la mouillure). L'AAA est donc bien *analytique* en ce que son principe de composition lui permet une grande économie de moyens : la combinaison de « sons cardinaux » ['steržnevye zvuki'], équivalents des unités, et des «sons faibles», ou «zéros», désignés par des diacritiques, permet, par exemple, de rendre les 78 consonnes de l'abkhaze par 23 signes (19 «phonèmes» indépendants + 4 signes diacritiques).

Ainsi, t désigne l'occlusive dentale sourde [t], ṫ l'affriquée sifflante [c], ṫ˛ la même, mouillée, ṫ°˛ la même, mouillée et labialisée (cf. en biélorusse *цёткa*).

7. LE PROJET GÉNÉTIQUE

L'AAA présente une singularité remarquable, en lien avec la théorie marriste du processus glottogonique unique, à savoir une *rationalisation historique de l'histoire des sons du langage humain*. Il ne faut jamais oublier que Marr se place dans une perspective pan-génétique de l'évolution du langage :

> La voie du langage humain va du plurilinguisme à l'unité de la langue. (Marr, 1926 [1936, p. 328])

Comme tout ce que faisait N. Marr, l'AAA court deux lièvres à la fois : il faut reproduire le réel du langage humain dans sa rationalité analysable, tout en en présentant l'évolution nécessaire, et, elle aussi, rationnelle. Les deux projets avaient toute chance de se contredire réciproquement.

Certes, l'AAA se présente comme une *écriture* universelle de tous les *sons* du langage. Ce n'est pas encore un langage philosophique, où chaque signe représenterait un concept. Ce n'est pas l'écriture idéogrammatique chinoise, totalement indépendante de la phonie.

À la différence des pasigraphies classiques, celle de Marr se veut *historique*. Mais Marr refuse l'explication *généalogique* (des néogrammairiens), au profit d'une quête *génétique*.

Au commencement, en effet, n'était pas le simple, mais le « diffus », le simple est le résultat de la décomposition du complexe. Si le complexe est logiquement dérivé du simple, génétiquement, c'est l'inverse. Les sons du langage, selon Marr, ont évolué à partir de sons complexes, mais non encore articulés : les «sons diffus». Il s'agit essentiellement d'affriquées primitives, qui sont devenues par la suite des sons simples, se divisant en occlusives («fortes», selon la terminologie de Marr), et fricatives («faibles»). Ainsi, plus une affriquée est complexe, et plus elle est ancienne, ou «primitive». C'est leur décomposition, ou désagrégation ['rasščeplenie'] qui a donné naissance aux sons «simples» modernes. Les af-

friquées existant (ou subsistant) dans les langues actuelles sont donc des vestiges de l'état primordial du langage humain. Notons que les notions de simple et complexe sont relatives : à l'époque primitive, les affriquées, sons complexes non décomposables, étaient la seule unité simple possible. A l'époque actuelle, ce n'est qu'en comparaison avec les sons simples que les affriquées sont perçues comme «composées». Elles ne sont que des souvenirs lointains du «syncrétisme primitif». C'est à partir de cette audacieuse comparaison de la place des affriquées entre deux époques totalement différentes, qui rappellent grandement la théorie romantique des deux étapes : préhistorique (ou «créatrice») et actuelle (ou «décadente»), que Marr va élaborer son alphabet, cette fois non seulement universel, mais encore *analytique*. Il s'agit de faire une analyse historique de l'évolution des sons, mais en en donnant une représentation graphique «à l'envers», projetant un état actuel sur une reconstruction hypothétique : les premiers sons étaient complexes, alors que les graphèmes de l'AAA partent au contraire du simple pour aller vers le complexe[11]. Marr semble bien conscient de cette difficulté, mais la résout avec la tournure rhétorique propre à la «dialectique» de l'époque : *a*, mais néanmoins *non-a* :

> Le fait de concevoir les affriquées des différentes catégories comme des composés, et comme simples les éléments dont ils sont composés, ne porte pas préjudice au fait que les sons complexes, de par leur préhistoire, ne sont pas le résultat de la combinaison de sons simples, combinaison à la prononciation de laquelle l'humanité serait parvenue peu à peu, grâce à l'évolution concomitante des organes phonatoires, et que ces sons complexes sont bien premiers, primaires, qu'ils ne sont pas une combinaison ['kompleks'] apparue plus tard, mais ['quelque chose de'] compatible avec les forces créatrices des efforts conjugués des différentes parties des organes phonatoires, lesquelles parties ne fonctionnaient pas encore chacune de façon autonome avec le son simple qui lui était propre : ce sont bien des phonèmes articulés, mais néanmoins de l'ordre des sons diffus inarticulés, des phonèmes pas encore complètement décomposables. La relation que les sons simples entretiennent avec eux en tant que sons composés reste un fait, de même que pour les chiffres la relation des unités aux dizaines, aux centaines, etc., bien que l'histoire des numéraux nous apprenne que leur apparition n'a pas commencé par les unités. Il reste donc que les sons complexes sont décomposables en deux sons, en trois sons, il reste donc le fait que dans les langues japhétiques les sons se décomposent en sons-unités (simples), en sons-dizaines (complexes) et en sons-centaines (encore plus complexes) (Marr, 1936, p. 337)

[11] C'est précisément cette tension contradictoire qui est à la base de la sévère critique que Jakovlev fait de l'AAA (Jakovlev, 1931, p. 45-46). D'autre part L. Ščerba a fait également une critique de la confusion entre «diffus» et «complexe» chez Marr (Ščerba, 1935).

8. LE PROJET ABKHAZE, OU JAPHÉTIQUE

L'AAA n'est pas seulement universel, à l'instar de l'API, il n'est pas seulement analytique, en tant que projet rationaliste, il est aussi *abkhaze*, et c'est là le troisième volet de cette étonnante entreprise.

L'idée obsessionnelle de Marr est bien de dépasser les limites d'une seule langue[12]. Son objet, est *le langage* et non *une langue* ou *les langues*. L'AAA a ainsi pour ambition d'être lu par tous, de pouvoir rendre compte de tous les sons possibles du langage humain. Mais en même temps Marr est dans une logique de *ressentiment* : les petites langues, les langues oubliées, mal connues, non étudiées par les «savants européens», autrement dit, les langues japhétiques, du tchouvache au basque, en passant par le laze ou le veršyk (une langue isolée du Pamir), voilà son terreau et son terrain. Renversant l'ordre des priorités, il va partir d'une langue qu'il considère japhétique, l'abkhaze, très riche en consonnes d'arrière, pour en faire le parangon d'une notation universelle, y compris de ce que Meillet appelait les «grandes langues de civilisation».

Si c'est l'abkhaze qui est pris pour base de construction de l'alphabet analytique, et non une quelconque autre langue, c'est que cette langue a, entre autres étonnantes particularités, celle de posséder un nombre très important de phonèmes consonantiques (76 !), au détriment des phonèmes vocaliques (2 !). De plus, ces phonèmes présentent un large spectre d'affriquées et de gutturales, qui s'opposent elles-mêmes en aspirées et éjectives. L'abkhaze étant considéré par Marr comme une langue «japhétique», c'est-à-dire représentant un état (ou *stade*) très archaïque de l'évolution du «processus glottogonique unique» du langage humain, il était un candidat tout trouvé pour servir de modèle à la reconstruction de cette étape initiale de l'évolution, où les sons ne sont pas seulement complexes, mais plus exactement non encore décomposés : ils sont proches de l'état «diffus», propre au «syncrétisme primitif». Pour cet amoureux des affriquées qu'était Marr, l'abkhaze joue à peu près le rôle du «décalage vers le rouge» des astres visibles en astrophysique : on peut voir *maintenant* ce qu'il y avait *avant*. La palette des sons complexes de l'abkhaze permet d'imaginer celle du scythe ou du cimmérien, ces langues des ancêtres mythiques dont Marr, à la manière de Leibniz, n'a jamais cessé de traquer les traces et les vestiges.

> Si nous faisons le premier pas avec l'écriture de l'abkhaze, c'est qu'il y a une raison parfaitement estimable, indépendante des besoins et des désirs des Abkhazes eux-mêmes. Il s'avère en effet que la langue abkhaze possède presque huit dizaines de sons (pas moins de 78). Un alphabet rendant compte de

---

12 Pour Marr, une humanité multilingue est une humanité souffrante : «L'écriture unique est un pas en avant pour écraser ce dragon de malheur, le multilinguisme» (Marr, 1926 [1936, p. 335]). Sur ce point, il est radicalement anti-humboldtien.

> ces nombreux phonèmes[13] recouvre les besoins de l'immense majorité même des langues japhétiques du Caucase, si riches et si variées par leur compositions phonique. (Marr, 1926 [1936, p. 335])

Mais la richesse phonique n'explique pas tout. En effet, puisque les langues japhétiques représentent non pas une *famille de langues*, mais un *état* de l'évolution, elles «se révèlent être à la base de tous les groupes ou familles de langues européennes ou adjacents à celles-ci (sémitiques, turkes, finno-ougriennes ou prométéïdes (autrement appelées indo-européennes). L'AAA a [ainsi] de grandes perspectives d'évolution» (*ib.*).

Marr, dans une perspective qu'on appellerait maintenant «post-coloniale», ou anti-mondialiste, se fait le défenseur des petites langues, en opposition totale avec son orientation universaliste (une contradiction de plus). A propos du monde turco-méditerranéen il écrit :

> Et notons bien que dans ce système, se trouve intégré stadialement, sans qu'on ait besoin d'invoquer les migrations on des distinctions de race, un monde jusqu'à présent renié, le monde des tribus soit-disant 'sauvages' ou primitives, condamnées, croirait-on, à former la population des pays coloniaux avec leur mentalité dite prélogique, vide de sens historique («Notes d'un savant soviétique en Turquie», in *Les nouvelles soviétiques*, 1933, n° 6), (cité par Grande, 1946, p. 46)

9. LANGUES OU LANGAGE ?

Marr appartient à la «culture 1». En 1952 Šapiro reproche à Marr son orientation internationaliste : Marr veut aller trop vite vers la «langue mondiale», sans passer par l'étape d'épanouissement des langues et cultures nationales, en «partant de l'idée mécaniciste d'un mouvement linéaire du langage humain allant du multilinguisme vers une langue unique» (Šapiro, 1952, p. 404). Au contraire, en 1931, les membres du *Jazykfront* lui reprochaient de ne l'être pas assez (Karpjuk, 1931, p. 208). De même, N. Jakovlev, dans un article de 1932 sur la latinisation des alphabets, considère l'AAA comme un alphabet essentiellement abkhaze, et c'est bien là ce qu'il lui reproche, à savoir de n'être *pas universel*, l'attaquant ainsi sur son propre terrain (Jakovlev, 1932, p. 31).

L'objet de Marr n'est pas les langues, mais le langage[14]. Obnubilé par sa quête de totalité, Marr ne s'arrête pas à de mesquines considérations sur le sort des langues particulières : le processus est en marche, le temps de l'utopie est en train de se matérialiser en réalité visible, et *rien* ne pourra

---

[13] Le terme de *phonème* est défini par Marr comme par Jakovlev au sens de «son socialement reconnu». Mais dans la pratique il semble qu'il ne fasse aucune différence entre les termes de son et de phonème.

[14] Voir sur ce thème Sériot, 2005.

y échapper. Aussi peut-il écrire dès 1926 à propos de la «langue unique», ou de «l'unité de la langue» :

> La voie du langage humain va du multilinguisme à l'unité de la langue. […] Il est clair que le processus est enclenché. […] C'est un processus mondial, auquel aucune nationalité ne pourra échapper, qu'elle soit une grande puissance ou petite et faible. […] Dans le mouvement en avant sur cette voie inéluctable, les conditions de la communication mutuelle des peuples du monde entier exigent tout autant une unité de l'écriture, c'est-à-dire que les notations graphiques de base soient identiques et que soient également identiques les moyens de reproduction des sons complexes, à partir des notations graphiques de base, ou simples. (Marr, 1926 [1936, p. 328-329]).

Mais ce que l'idéologie stalinienne de l'après-guerre ne pouvait pardonner à Marr, ce qui soulevait sans doute le plus d'indignation, pouvant aller jusqu'à une accusation de cosmopolitisme ou de trahison, est l'idée odieuse que la langue russe elle-même pourrait elle aussi être transcrite en AAA, autrement dit, être «latinisée». Puisque aucune nationalité ne pouvait échapper à ce «processus» inéluctable, «de toute façon, tôt ou tard, le peuple russe devra franchir ce pas», disait Marr (Marr, 1926 [1936, p. 333]). La latinisation du russe figurait au programme de tous les linguistes engagés dans l'idée que la révolution serait mondiale ou ne serait pas (on sent se profiler l'ombre du trotskysme dans ces paroles terribles, iconoclastes du point de vue stalinien). Ainsi en va-t-il de N. Jakovlev (1892-1974), connu pour son travail de création d'alphabets à partir d'une réflexion phonologique[15].

Le groupe du *Jazykfront*, l'adversaire et concurrent malheureux du marrisme, fait une dernière tentative pour débusquer son rival, en inscrivant l'édification des alphabets dans la lutte contre les «déviations politiques dans la question nationale dénoncées par le camarade Staline au XVIe Congrès du Parti» (*Tezisy,* 1932, §5).

> L'alphabet analytique des japhétidologues construit son graphisme sur la base d'une analyse historique des sons des langues japhétiques, sans tenir compte de la spécificité de chaque stade donné et des particularités nationales des autres langues. De par sa forme externe (présence d'une grande quantité de signes suscrits et souscrits), l'AAA est le produit d'une technique manuelle, et il ne convient pas aux conditions de la production des machines. Les projets reposant sur les principes de l'AAA, considérant que dès l'étape actuelle de construction du socialisme le graphisme doit être entièrement nouveau par la forme et pas seulement par le contenu, sont une déviation gauchiste dans la politique des alphabets, et, en fait, favorisent une pratique droitière, à savoir un rejet de tout nouvel alphabet et la conservation de l'alphabet arabe et des autres alphabets existants. (*Tezisy*, 1932, §6)

15 N. Jakovlev, souvent cité dans les travaux phonologiques de N. Troubetzkoy et R. Jakobson, est l'auteur de nombreux travaux, dont le plus original est son article de 1928 «Une formule mathématique de construction d'alphabet».

L'AAA, à part les trois années d'essais infructueux d'implantation en Abkhazie, ne fut, à vrai dire, utilisé que par un personnage dont on sait encore peu de choses, Jurij Nikolaevič Marr (1893-1935), le propre fils de N. Marr, poète et orientaliste, spécialiste de langue et littérature persanes, auteur de manuels et de dictionnaires de persan. Un des rares commentaires qu'on ait à son sujet est que «la valeur de ces manuels, dont il ne fait pas de doute qu'ils aient été écrits par un grand connaisseur de la langue persane et de la vie réelle de l'Iran contemporain, est cependant amoindrie par son utilisation du malencontreux système de l'écriture 'analytique', et de ses engouements japhétidologiques» (Oranskij, 1972, p. 318).

CONCLUSION

Les études sur les langues universelles, les encyclopédies, les réflexions sur la philosophie du langage en général ignorent Marr ou ne lui consacrent que quelques lignes condescendantes. C'est fort dommage. Plutôt que de l'enfermer dans l'enfer de la folie ou de la mauvaise linguistique, collocation commode permettant de résoudre le problème avant de l'avoir posé, on pourrait au contraire y trouver la source de deux types de réflexion dont l'actualité n'est plus à démontrer : l'histoire philosophique du refus de la division linguistique de l'humanité, et l'utopie cosmique soviétique des années 1920-1930, victime expiatoire du thermidor stalinien. Si elles n'ont pas plus d'utilité pratique que la philosophie, ces deux thématiques n'ont pas fini de nous faire rêver.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— ALAVERDOV K., 1931 : «Praktika jafetidologov i sovremennost'» ['La pratique des japhétidologues et la modernité'], *Revoljucija i jazyk*, n° 1, pp. 50-55.
http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Alaverdov31.html
— ALPATOV Vladimir, 2004 : *Istorija odnogo mifa : Marr i marrizm* ['Histoire d'un mythe : Marr et le marrisme'], Moskva : URSS.
— BORGES Jose-Luis, 1952 : « El idioma analítico de John Wilkins », in *Otras inquisiciones*, Buenos Aires. Trad. fr. « La langue analytique de John Wilkins », Paris : Gallimard, coll. La Pléiade, 1993, t. 1, p. 747-751.
— BORKOVSKIJ Viktor, 1936 : « K voprosu o primenenii analitičeskogo jafetičeskogo pis'ma dlja naučnoj zapisi russkix tekstov » ['Sur

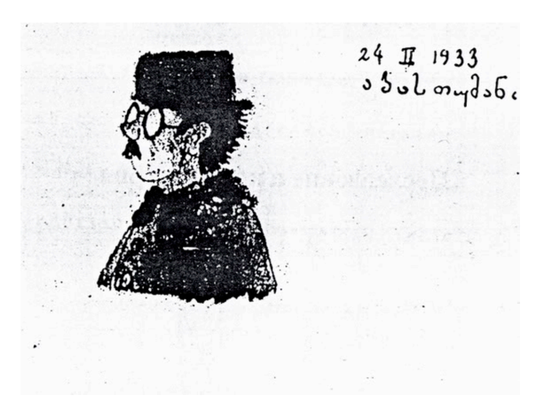
l'utilisation de l'alphabet analytique japhétique pour transcrire les textes russes'], *Jazyk i myšlenie*, n° VI-VII, p. 281-286.
— GALAZZI Enrica, 2000 : « L'Association phonétique internationale », in Sylvain Auroux (éd.) : *Histoire des idées linguistiques*, t. 3, Sprimont : Mardaga, pp. 499-516.
— GREČKO Valerij, 2010 : « Meždu utopiej i Realpolitik : Marr, Stalin i vopros o vsemirnom jazyke » ['Entre utopie et Realpolitik : Marr, Staline et la question de la langue mondiale'], *Russian Linguistics*, n° 34, pp. 159-172.
— JAKOVLEV Nikolaj, 1928 : « Matematičeskaja formula postroenija alfavita » ['Une formule mathématique de construction d'alphabet'], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, n° 1, pp. 41-64.
http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/JAKOVLEV28b/txt.html
——, 1930 : « Za latinizaciju russkogo alfavita » ['Pour la latinisation de l'alphabet russe'], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, n° 6, p. 27-43.
http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Jakovlev30a.html
——, 1931 : « Analitičeskij ili 'novyj' alfavit ? » ['Alphabet analytique ou 'nouvel alphabet' ?'], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, N° 10, pp. 43-60.
http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Jakovlev31b.html
——, 1932 : « Itogi latinizacii alfavitov v SSSR » ['Bilan de la latinisation des alphabets en URSS'], *Revoljucija i pis'mennost'*, n° 4-5, p. 25-43.
— KARPJUK V., 1931 : « Lingvističeskaja teorija i jazykovaja praktika » ['Théorie linguistique et pratique langagière'], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka,* N° 7-8, pp. 204-209.
http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Karpjuk-31.html
— KUZNECOV Sergej, 1995 : « Linguistica cosmica : la naissance du paradigme cosmique », *Histoire - Epistémologie - Langage*, tome XVII, fasc. 2 : *Une familière étrangeté : la linguistique russe et soviétique*, P. Sériot (éd.), pp. 211-234.
— MARR Nikolaj, 1921 [1933] : « Čem živet jafetičeskoe jazykoznanie ? » ['De quoi vit la linguistique japhétique ?'], exposé devant des étudiants géorgiens à Paris et à Berlin au printemps 1921, publié en brochure séparée en géorgien et en écriture japhétidologique dans la série de l'Institut des langues orientales vivantes, Petrograd, 1922. Rééd. dans Marr : *IR*-I, 1933, pp. 158-184.
——, 1925 [1933] : « K proisxoždeniju jazykov » ['A propos de l'origine des langues'], publié dans *Krasnaja gazeta*, édition du soir, n° 247, (935), 11 oct. 1925. Rééd. dans Marr : *IR*-I, 1933, p. 217-220.
http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Marr25.html
——, 1926 [1936] : *Abxazskij analitičeskij alfavit (K voprosu o reformax pis'ma)* ['L'alphabet analytique abkhaze (sur la question des réformes de l'écriture)'], Leningrad : « Trudy jafetskogo seminara », I, Izd. Lenin-gradskogo instituta živyx vostočnyx jazykov. Rééd. dans Marr : *IR*-II, 1936, pp. 321-354.
http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/MARR-26AAA/txt.html

——, 1927 : « O čislitel'nyx (k postanovke genetičeskogo voprosa) » ['Sur les numéraux (pour poser la question génétique)'], in *Jazykovednye problemy po čislitel'nym*, t. 1 : sbornik statej, Leningrad, pp. 1-96.
——, 1928 [1937] : « Postanovka učenija ob jazyke v mirovom masštabe i abxazskij jazyk » ['La théorie du langage à l'échelle mondiale et la langue abkhaze'], exposé présenté fin avril 1928 à une séance de l'Académie de la langue et littérature abkhaze à Soukhoumi ; édité en brochure séparée dans la série de l'Institut oriental de Léningrad. Rééd. dans Marr : *IR*-IV, 1936, pp. 53-84.
——, 1931 [1936] : « K semantičeskoj paleontologii v jazykax nejafetičeskix sistem. Totem kon' ← kone (èlement S : yon) v russkoj reči » ['La paléontologie sémantique dans les langues des systèmes non japhétiques. Le totem kon' ← kone (élément S : yon) en russe'], *Izvestija GAIMK*, t. VII, vyp. 7-8. Rééd. dans Marr : *IR*-II, 1936, pp. 246-288.
——, 1933 : *IR*-I : *Izbrannye raboty*, t. I : *Etapy razvitija jafetičeskoj teorii* ['Œuvres choisies, vol. I : Les étapes de l'évolution de la théorie japhétique'], Leningrad : Izdatel'stvo GAIMK.
——, 1936 : *IR*-II : *Izbrannye raboty*, t. II : *Osnovnye voprosy jazykoznanija* ['Œuvres choisies, vol. II : Questions fondamentales de linguistique'], Leningrad : Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo.
——, 1937 : *IR*-IV : *Izbrannye raboty*, t. II : *Osnovnye voprosy istorii jazyka* ['Œuvres choisies, vol. II : Questions fondamentales d'histoire du langage'], Leningrad : Izdatel'stvo GAIMK.
— MEŠČANINOV Ivan, 1931 : *Posobie k pol'zovaniju jafetidologičeskimi rabotami* ['Manuel d'utilisation des travaux japhétidologiques'], Leningrad : Izdatel'stvo GAIMK.
— ORANSKIJ I., 1972 : « Drevneiranskaja filologija i iranskoe jazykoznanie » ['Philologie iranienne ancienne et linguistique iranienne'], in Aziatskij muzej — *Leningradskoe otdelenie Instituta vostokovedenija AN SSSR*, Moskva : Nauka, pp. 305-339.
— PAPERNYJ Vladimir, 1985 : *Kul'tura dva* ['La culture deux'], Ann Arbor : Ardis.
— PIERSSENS Michel, 1976 : *La tour de babil*, Paris : Minuit.
— SÉRIOT Patrick, 2005 : « Si Vico avait lu Engels, il s'appellerait Nicolas Marr », in P. Sériot (éd.) : *Un paradigme perdu : la linguistique marriste, Cahiers de l'ILSL*, N° 20 (Univ. de Lausanne), pp. 227-253.
— ŠAPIRO Abram, 1952 : « Voprosy pis'ma i pravopisanija v rabotax N. Ja. Marra i ego posledovatelej » ['Les questions d'écriture et d'orthographe dans les travaux de N. Marr et de ses disciples'], in V. Vinogradov & B. Serebrennikov (éds.) : *Protiv vul'garizacii i izvraščenija marksizma v jazykoznanii*, Moskva : Izd. AN SSSR, pp. 398-408.
http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Shapiro52.html

— ŠČERBA Lev, 1935 : « O 'diffuznyx' zvukax » ['Sur les sons 'diffus' '], in *Akademija nauk SSSR akademiku N.Ja. Marru*, Moskva-Leningrad : Izd. Ak. nauk SSSR, pp. 451-453.

— SWEET Henry, 1877 : *A Handbook of Phonetics, Including a Popular Exposition of the Principles of Spelling Reform*, Oxford : Clarendon Press.
http://archive.org/details/handbookofphonet00swee

— *Tezisy*, 1932 : « Tezisy metodologičeskogo sektora NIJaz : principy unifikacii alfavitov » ['Thèses du secteur méthodologique de l'Institut de la langue : principes d'unification des alphabets' (sans indication d'auteur)'], *Revoljucija i pis'mennost'*, N° 1-2 (11-12), pp. 91-95.



Jurij Nikolaevič Marr (1893-1935), le fils de N. Marr (autoportrait), une des rares personnes ayant utilisé l'AAA dans des travaux littéraires (il était spécialiste de littérature persane)

Cahiers de l'ILSL, n° 35, 2013, pp. 29-44

Et la linguistique découvrit les minorités

Elena SIMONATO
Université de Lausanne
Irina THOMIÈRES
Université de Paris IV-Sorbonne

Résumé :
Nous nous proposons de suivre l'emploi et les réflexions autour du concept de «minorité linguistique» dans les travaux des linguistes soviétiques des années 1920-1930.

L'État soviétique ne s'est pas uniquement formé suivant un principe territorial et géographique mais aussi selon un principe ethno-culturel. Dans les années 1920, nombre de linguistes ont participé aux recensements ethniques et linguistiques. Ils ont joué un rôle important dans la réalisation du premier recensement soviétique de 1926, en élaborant la nomenclature des ethnies d'Union soviétique et en les distinguant en différentes catégories (nation, peuple, ethnie, minorité linguistique) qui furent ensuite utilisées par les dirigeants dans l'organisation administrative de l'État.

Nous nous arrêterons sur l'instrumentalisation du concept de «minorité linguistique», qui devient un objet de discours, et sur l'idée de mettre sur pied une politique linguistique en matière de minorités.

Mots-clés : minorités, hiérarchie des langues, URSS, peuples du Nord, politique linguistique, langues en danger, langues caucasiennes, langues turkes, langues paléosibériennes, langue «littéraire», langue et dialecte, histoire des idées.

INTRODUCTION

Dans cet article, nous réfléchirons sur la politique linguistique soviétique en matière de minorités ethno-linguistiques[1] et sur ses conséquences actuelles. La question que nous nous sommes posée, en somme, est celle de savoir quelles mesures prises lors des premières années de l'existence de l'URSS se sont avérées fructueuses et lesquelles ont subi un fiasco.

Nous nous pencherons d'abord sur la situation géopolitique des minorités, pour ensuite analyser la place occupée par leurs langues dans la réflexion des leaders de l'édification linguistique. Nous tâcherons de répondre aux questions suivantes. Quelle était l'opinion des linguistes ? Quel statut accordaient-ils aux langues minoritaires ? Quels usages du terme «minorité» préconisaient-ils ? Quelles mesures ont-ils entreprises pour sauvegarder et promouvoir les langues minoritaires ? Plus globalement, ces questions nous amèneront à considérer la relation, dans ce contexte, entre identité linguistique et identité nationale, ou ethnique, ainsi que le rapport des minorités à leurs langues.

1. LES MINORITÉS ÉTHNO-LINGUISTIQUES DANS LA RUSSIE D'AUJOURD'HUI

1.1. UNE LANGUE — UN TERRITOIRE ?

Comme il a été démontré par des études spécialisées, l'appartenance linguistique des sujets parlants a été la base sur laquelle s'est faite la délimitation des frontières internes de l'URSS dans les années 1920-1930, appelée «délimitation nationale» ['nacional'noe razmeževanie']. Ainsi, furent dotées de «territoires autonomes», de «républiques autonomes» et de «régions autonomes» les ethnies ['narodnost'] (avec correspondance pré-établie entre ethnie et communauté linguistique) qui étaient majoritaires sur un territoire donné. Ce sont les maillons de ce système qui persistent aujourd'hui. D'où l'importance de remonter aux sources de la politique des premières années de l'URSS en matière de minorités. Sans prétendre englober tout l'éventail de problèmes y relatifs, qui est très vaste, nous nous concentrons sur les enjeux de l'édification linguistique auprès de minorités et sur ses retombées actuelles.

[1] L'emploi de ce terme sera précisé plus bas.

1.2. LE TERME ET LE CONCEPT

A notre connaissance, aucune recherche théorique ne s'est encore focalisée sur l'étude des bases théoriques de la nomination des minorités en Russie. Les termes récents «jazykovoe men'šinstvo» ['minorité linguistique'], «minoritarnyj jazyk» ['langue minoritaire'], de «malyj jazyk» ['petite langue'], ainsi que la place de la langue dans les concepts de «narod» ['peuple'] «ètnija» ['ethnie'], «nacional'noe men'šinstvo» ['minorité nationale, ou ethnique'], «korennoj narod» ['peuple autochtone'], «maločislennyj narod» ['petit peuple'] sont encore à analyser à partir d'un corpus représentatif de textes. Nous utiliserons ici le terme de «minorité ethnolinguistique»[2], qui servira de méta-terme englobant les différentes nominations.

On distingue quatre périodes dans l'histoire de l'évolution des droits des minorités ethno-linguistiques en Russie, à savoir de 1917 au milieu des années 1930, du milieu des années 1930 à la fin des années 1980, de la fin des années 1980 au début des années 1990, et enfin l'étape moderne dès 1993, après la Constitution de la Fédération de Russie (Cerjačukina, 2006, p. 8). C'est la première période qui nous intéressera ici puisqu'elle englobe la période de l'édification linguistique, celle des mesures les plus fructueuses, où l'on assiste à la conceptualisation de la politique linguistique envers les minorités et à sa mise en place. Quelques dates clés nous serviront de repères chronologiques à l'intérieur de ce processus.

C'est en novembre 1917 que fut adoptée, par le Conseil des commissaires du peuple, la *Déclaration des droits des peuples de Russie* qui stipulait l'égalité et la souveraineté des peuples de Russie et leur droit à une autodétermination, allant jusqu'à la sécession et la formation d'un Etat indépendant, l'abolition de tous les privilèges nationaux et le libre développement de toutes les minorités. Cette déclaration témoignait à la fois du désir d'en finir avec le «chauvinisme grand-russe» et d'une reconnaissance réaliste d'un état de fait. Dans la pratique, ces principes reçurent une importante limitation : Lénine n'accepta le droit des peuples à l'autodétermination que dans la mesure où les peuples se ralliaient au bolchevisme. La première Constitution de la RSFSR fut adoptée par le Congrès des Soviets le 10 juillet 1918. Le nouvel Etat était constitué de seize républiques autonomes, dix régions et cinq districts autonomes. De 1918 à 1921 furent créées, au même niveau que la RSFSR, les Républiques fédérées d'Ukraine, de Biélorussie et de Transcaucasie, qui furent réunies le 30 décembre 1922 en un même Etat : l'URSS. Les républiques étaient souveraines dans les domaines de la justice, de l'instruction publique, de la santé et de la sécurité sociale, et avaient en théorie le droit de faire sécession.

---

[2] Les termes cités sont souvent interchangeables dans les textes législatifs, ce qui nous conforte dans l'idée d'analyser d'abord les termes existants avant de définir l'unité finale.

Cette organisation fédérale perdurera de 1936 à 1990 presque sans modification. Les quelques exceptions concernent la suppression en 1945 des républiques autonomes des Allemands de la Volga et quelques changements d'ordre statutaire[3].

2. L'ÉDIFICATION LINGUISTIQUE AUPRÈS DE MINORITÉS : MYTHE OU RÉALITÉ ?

2.1. LES ENJEUX DE L'ÉDIFICATION LINGUISTIQUE AUPRÈS DES MINORITÉS

Dans l'URSS des années 1920-1930, être minoritaire signifiait avant tout être peu nombreux. Or, c'était, à l'époque, la situation de nombreuses ethnies de l'Union ; de plus, il s'agissait souvent de peuples ne possédant pas de culture écrite. Pour rendre compte de la variété ethnique et linguistique de l'URSS, citons les statistiques du linguiste Nikolaj Jakovlev (1892-1974) concernant les «peuples orientaux», terme employé à l'époque pour désigner toutes les ethnies autochtones du Caucase, de l'Asie centrale et de Sibérie. Dans un article de 1928, il fait ainsi l'état de la situation de ces ethnies :

> Cette situation territoriale et économique difficile, héritée du passé par l'Union soviétique, n'a pas manqué de laisser des traces dans l'état culturel des peuples orientaux. Cinq seulement [...] possèdent une langue écrite plus ou moins perfectionnée et une tradition nationale : les Géorgiens, les Arméniens, les Turks d'Azerbaïdjan en Transcaucasie, les Uzbeks en Asie centrale, et les Tatares sur la Volga[*]. Ils sont en tout 12'250'000, soit en gros une moyenne 2'450 000 pour chaque peuple. L'énorme bloc des peuples orientaux (42 sur 47) effectivement en train de se constituer, d'une façon plus ou moins originale, une civilisation nationale, appartenait, à l'époque de la formation de l'Union soviétique, soit à la *catégorie des peuples dépourvus d'écriture* (c'est-à-dire ceux qui n'ont encore aucune langue écrite nationale proprement dite), *soit à celle des peuples où la langue écrite est encore en enfance.* (sic, Jakovlev, 1928, p. 51, c'est nous qui soulignons, E.S., I.T.)

Tels sont d'après ce chercheur les peuples turko-tatares (avec seize langues), les Mongols — qui ne possédaient qu'une langue écrite sacerdotale (6), les Finno-Ougriens (7), les Caucasiens (10), les Iraniens (4), les peuples du Nord et de Sibérie (2). Il arrive ainsi à un total de 17'400'000 personnes ou, en gros, une moyenne de 415'000 par peuple. Ces popula-

[3] Pour plus de détails, voir Caratini, 1990, pp. 11-15.

[*] Pour les noms des peuples, nous avons adopté la terminologie de l'UNESCO, sauf pour citer des extraits de textes originaux de Jakovlev écrits en français, où nous avons gardé l'orthographe de l'original.

tions nécessitent d'après lui une aide spéciale de l'Etat pour promouvoir leurs langues et leurs cultures.

> Plus de cinquante pourcents des peuples de l'Union soviétique sont encore relativement si peu nombreux, si pauvres en forces culturelles (travailleurs intellectuels), si faibles économiquement, et ils ont subi depuis longtemps, au point de vue linguistique, des influences étrangères si fortes, qu'ils ne sont pas encore en état de se créer par leurs propres forces une civilisation nationale. Ces minorités nécessitant de l'Etat une aide spéciale comptent aujourd'hui 51 peuples avec près de 1'300'000 hommes, ou, en gros, une moyenne de 25'400 hommes pour chaque peuple. (sic) (Jakovlev, 1928, p. 51)

Un autre recensement mentionne, ne serait-ce que parmi les peuples du Nord, vingt-six langues pour vingt-six ethnies autochtones pour un total de 135'000 personnes (Al'kor, 1931, p. 14). Les spécialistes de la politique linguistique soviétique, dont Vladimir Alpatov, s'accordent aujourd'hui dans leur conclusion que le pouvoir a mené dans les années 1920 et au début des années 1930 une politique conséquente et claire en faveur du soutien des minorités (Alpatov, 2000, pp. 40-41).

2.2. «MINORITÉ» : UNE DÉFINITION QUI SCELLE LEUR DESTINÉE

On voit que le critère principal qui intervient dans la définition des minorités ethno-linguistiques est celui du nombre de locuteurs. Un deuxième critère, découlant du premier dans la plupart des cas, est celui de leur situation culturelle : en effet, on retrouve bien souvent la notion de «peuple arriéré» ['otstalyj'], terme fort quoiqu'employé à l'époque sans aucune connotation péjorative.

Cette manière de définir les minorités s'inscrit dans la réflexion suivante, que nous pouvons reconstituer à partir des écrits des leaders de l'édification linguistique. Ainsi, dans le pronostic de l'évolution des cultures nationales en 1928, Jakovlev divise-t-il les peuples et ethnies de l'URSS en trois groupes en les caractérisant de la manière suivante :

1° populations à culture nationale relativement développée;

2° populations à culture nationale à ses débuts;

3° populations encore privées de tout développement national propre.

«Naturellement, une telle répartition n'a qu'une valeur schématique et provisoire. En réalité, il existe encore de nombreux types transitoires en ce qui concerne le développement national», précise-t-il (Jakovlev, 1928, p. 6). Ce sont justement les peuples appartenant à ce troisième groupe que Jakovlev désigne par le terme de «minorité».

En réalité, les deux caractéristiques des minorités citées précédemment vont de pair avec une troisième, qui est quant à elle d'ordre politique. A cette époque, le terme de «minorité nationale» signifie une ethnie ne

possédant pas d'autonomie territoriale. On comprend qu'il s'agit d'ethnies qui sont en quelque sorte pénalisées dès le début. Qu'est-il entrepris pour donner des chances égales à ces ethnies ?

Jakovlev voit ce processus de délimitation nationale comme non encore terminé. «Chaque peuple se trouve mis à même de modifier et de perfectionner son état propre en fonction du développement et de l'accroissement de ses ressources sociales culturelles» (Jakovlev, 1928, p. 17). D'après lui, finalement, le système n'est que le reflet de la diversité des conditions économiques, sociales et culturelles de la vie de chaque ethnie de l'Union soviétique.

Dans son entreprise d'«édification linguistique», Jakovlev se révèle parfois très virulent et ambitieux. Dans un article intitulé «Le développement d'une langue écrite nationale chez les peuples orientaux de l'Union Soviétique et la naissance de leurs alphabets nationaux» publié en 1928 en langue française dans la *Revue des études islamiques*, il dresse néanmoins un tableau optimiste de l'état des choses :

> Dans la limite du possible, les formes d'une autonomie territoriale nette sont recherchées et réalisées. Dernièrement, lors des élections aux Soviets, les villages ou des groupes de villages ont été répartis en territoires distincts des soviets de villages, innovation qui permet aujourd'hui aux minorités nationales d'avoir leurs propres soviets et de participer de plus près aux tâches nécessaires à la constitution de tout État. La représentation politique des nationalités dans le Conseil des nationalités de l'Union et dans chaque république de l'Union s'est faite dans les sections nationales spéciales du Comité exécutif. Les intérêts culturels des nationalités, réunies en républiques autonomes ou restées en dehors de toute formation d'autonomie, sont enfin représentés, dans chaque république, dans le Conseil pour les minorités nationales auprès des Commissariats à l'instruction du peuple. Afin de fournir une aide de l'État particulière aux petits peuples, économiquement et culturellement faibles, un Comité de la protection des petits peuples du Nord et de la Sibérie, a été créé à la direction du Comité exécutif de l'URSS. (Jakovlev, 1928, p. 17)

Il est légitime de nous poser la question de savoir si ce constat reflète la réalité. D'autres sources nous donnent toutefois des informations qui vont dans le même sens. Ainsi, nous savons qu'au Premier Congrès Turkologique, les minorités du monde turko-tatares étaient représentées. Elles avaient également un Conseil des minorités du Comité du peuple pour l'instruction, le Comité des minorités nationales des nationalités turko-tatares, ne faisant pas partie des régions autonomes, formé en juillet 1928 (*Stenografičeskij otčet tretjego…*, 1929, p. 40).

D'autres exemples éloquents parlent en faveur de cette thèse. Mentionnons la création des comités locaux pour les minorités résidant au sein des différentes formations autonomes : le Comité de la population kurde de

la RSS d'Arménie, celui des Dounganes[4] de Kirghizie, celui des Talyshs d'Azerbaïdjan[5], celui des Turks de Géorgie et d'Arménie ainsi que celui des minorités nationales de l'Ouzbékistan (les Ouïgours, les Juifs d'Asie Centrale[6] et les Tadjiks) (*Stenografičeskij otčet vtorogo…,* 1928, p. 58).

Quelques années plus tard, dans un texte de 1932, Jakovlev rend compte des efforts titanesques alors entrepris pour donner des formes écrites aux petites langues[7] :

> En 1929 commence une nouvelle étape de la latinisation en URSS. La latinisation et l'unification des alphabets des nationalités turko-tatares, ainsi que ceux des autres peuples qui employaient l'alphabet arabe, peut être considérée comme achevée. Dès lors, les principaux efforts se dirigent vers d'autres secteurs. Durant cette période, la latinisation atteint des résultats hors du commun auprès des peuples sans écriture ou de ceux qui n'avaient pas d'écriture dans leur propre langue. En 1928-1929 sont dotés d'écriture en leurs langues maternelles les Dounganes, les Nogaïs, les Talyshs, les Khakasses[8], en 1931 les Tabassarans (au Daghestan), les Caréliens du Sud, les Chors[9], ainsi que quinze peuples du Nord (Vogouls, Goldes, Gilyaks, Itelmens, Kets, Koriaks, Lamouts, Nénets ou Samoyèdes, Ostiaks, Toungouses, Udihé, Tchouktches, Esquimaux[10]). En 1932 on élabore les alphabets des Balouchi, des Abazas[11], des In-

[4] Les Dounganes, peuple de religion musulmane, parlent un dialecte du chinois. Ce sont en fait des descendants des Chinois qui avaient émigré au Turkestan russe au XIX[e] siècle. Dans les années 1920-1930, ils étaient établis principalement en Kirghizie, au Kazakhstan et en Ouzbékistan, en tout 14'000 personnes en 1926 et 800 personnes aujourd'hui.

[5] Les Talyshs, résidant dans quelques villages d'Azerbaïdjan, parlent une langue du groupe iranien.

[6] Les Ouïghours sont un peuple turkophone et musulman sunnite habitant la région autonome ouïghoure du Xinjiang (ancien Turkestan oriental) en Chine, et Asie centrale. Ils sont apparentés aux Ouzbeks. Leur langue est le ouïghour. Ils étaient 20'000 dans les années 1920 et 40'000 en 1979.

[7] Il est intéressant de noter les changements dans les chiffres des différents peuples, de 1926 à présent. Certaines ethnies vivent un déclin démographique, dû à l'exode de la population vers les grandes villes, aux mélanges avec leurs voisins. Dans d'autres cas, on constate, au contraire, une augmentation du nombre d'individus. Ceci est dû parfois au fait que les gens s'identifient plus qu'auparavant à leur peuple (et dès lors, le déclarent dans les recensements), mais aussi à la croissance naturelle de certaines ethnies.

[8] Les Nogaïs sont un peuple turk installé dans le Nord-Est du Caucase; ils parlent une langue du groupe turk. 36'000 en 1926, ils étaient 91'000 en 2002. Les Khakasses sont également un peuple turk de religion orthodoxe, résidant aujourd'hui en Région autonome de Khakassie; ils étaient 46'000 en 1926 et 76'000 en 2002.

[9] Les Tabassarans sont un peuple caucasien du Daghestan, parlant une langue caucasienne, du sous-groupe daghestanais. Ils étaient 32'000 en 1926 et 132'000 en 2000. Les Caréliens du Sud sont les Caréliens résidant dans la région de Tver', au Nord de Moscou. Ils parlent une langue finno-ougrienne, considérée par certains comme un dialecte du carélien de Carélie (voir l'article de Simonato dans ce volume). Ils sont actuellement environ 14'000, contre 140'000 en 1926. Les Chors sont un peuple sibérien de langue turke. Les Chors étaient 13'000 en 1926 et 14'000 en 2002.

[10] Les Vogouls (les Mansis), établis dans la vallée de l'Ob' (5'800 en 1926, 11'000 en 2002), les Nénets (18'000 en 1926, 41'000 en 2002), les Ostiaks (22'000 en 1926) parlent différentes langues de la famille ouralienne. Les Toungouses (37'000 en 1926) et les Gilyaks,

> griens, des Veps[12], des Kurdes (pour les Kurdes d'Asie centrale) [...] et on pose la question de l'élaboration de récriture pour les petites ethnies [*maločislennyj*] du Tadjikistan, du Daghestan et de l'Azerbaïdjan. Actuellement, le problème de l'écriture nationale est pratiquement résolu, y compris pour les minorités nationales les plus arriérées et les plus petites. (Jakovlev, 1932, p. 33)

A l'opposé du tableau quelque peu idéalisé dressé par Jakovlev, le recueil *V bor'be za novyj turkskij alfavit* ['La lutte pour le nouvel alphabet turk'] donne en 1926 une vision fort différente des minorités et de leurs langues. Les conditions principales du choix des langues minoritaires à promouvoir sont au nombre de trois :

− la vitalité ['živučesť'] de la langue (notamment, s'agit-il de peuples monolingues ou bilingues ?),

− la taille relative de la communauté linguistique concernée,

− ses relations culturelles et économiques et linguistiques avec les nationalités qui l'entourent (Pavlovič, 1926, p. 35).

Ce que cet exemple nous montre, c'est que d'un côté on proclamait la parité de toutes les langues dans le sens que l'on créait un alphabet pour chacune d'elles mais que de l'autre côté, elles étaient dès le début réparties dans trois catégories distinctes.

2.3. LES ASPECTS PRATIQUES DU TRAVAIL AUPRÈS DES MINORITÉS

Vasilij Iljič Lytkin (1895-1981) est un linguiste qui a consacré plusieurs articles au travail linguistique auprès des minorités. Spécialiste des langues finno-ougriennes — le komi de Perm', — docteur es lettres de l'Université de Budapest, il enseigne de 1929 à 1933 à l'Institut pédagogique Komi et collabore comme chercheur à l'Institut scientifique des peuples du Nord auprès du Comité central exécutif du Parti. Par la suite il collabore également à l'Institut pédagogique de Rjazan' et à l'Institut des recherches lin-

(aussi nommés Nivkhes) (4'100 en 1926 et 5'000 en 2002) et les Kets (1'400 en 1926 contre 1'000 en 2002) parlent des langues altaïques. Les Goldes (ou Nanaïs, 5'900 en 1926, 12'000 en 2002) les Itelmens, établis au Kamtchatka (4'200 en 1926, 3'000 en 2002), ainsi que les Koriaks (87'000 en 1926 et 149'000 en 2002), les Lamouts (aussi nommés Evènes, 2'000 en 1926), les Tchouktches (12'000 en 1926, 16'000 aujourd'hui) et les Esquimaux (1'300 en 1926, 3'000 en 2002) parlent des langues dites «paléosibériennes» (nomination qui réunit quatre familles différentes non reliées génétiquement). L'udihé (aussi appelé udégué) est par contre une langue de la famille altaïque (Les Udihé étaient 1'400 en 1926 et 2'000 en 2002).

[11] Il s'agit de deux peuples caucasiens : les Balouchi (Baloči) parlent une langue indo-européenne du groupe iranien, proche du kurde. Les Abaza sont apparentés aux Abkhazes, ils sont établis dans la région de Karatchaevo-Tcherkessie et parlent une langue caucasienne du Nord proche de l'abkhaze. Ils étaient 14'000 en 1926 et 38'000 en 2002.

[12] Les Ingriens (aussi nommés Ižors), installés au sud du golfe de Finlande, parlent une langue finno-ougrienne, tout comme les Veps résidant dans la région de Leningrad. Les Ingriens étaient 17'000 en 1926 et seulement 300 personnes en 2002. Quant aux Veps, ils étaient quelque 30'000 personnes en 1926 et 8'000 en 2002.

guistiques de l'Académie des sciences de l'URSS (1949-1959), à Moscou, où il dirige ensuite le secteur des langues finno-ougriennes (de 1962 à 1972). Tout au long de sa carrière, il participe personnellement à plusieurs expéditions dialectologiques dans les républiques des Komis et de l'Oudmourtie, de la région de Perm, où il étudie les dialectes de la langue oudmourte et du komi de Perm'.

En 1931, Lytkin publie dans la revue *Prosveščenie nacional'nostej* ['L'instruction des nationalités'], organe principal de presse du Commissariat du peuple aux nationalités, son article «O literaturnom jazyke nacmen'šinstv» ['A propos de la langue littéraire des minorités nationales'] où il expose les défis du travail linguistique auprès des minorités. Voici ce qu'il retient comme étant les principales difficultés.

Premièrement, la plupart des peuples minoritaires dont les noms figurent dans la liste de Jakovlev ne possèdent pas d'écriture en leur langue avant la Révolution. Deuxièmement, il n'y a pas de norme établie unique, de langue «littéraire» (ou standardisée) (Lytkin, 1931, p. 73). Or, l'élaboration d'une langue «littéraire» soulève toute un ensemble de problèmes. Chacun est d'une complexité telle qu'ils mériteraient trois études spécialisées :

1) celui du système d'enseignement (quelle place doit être faite à la langue maternelle et à la langue russe, conçue comme un agent de civilisation);

2) celui du développement de la langue littéraire nationale;

3) celui de l'alphabet.

Le problème de la place de la langue maternelle dans l'enseignement est au centre de la réflexion des politiciens. Des projets d'organisation sont proposés au sein du Comité de protection des petits peuples du Nord et de Sibérie ainsi qu'au Conseil pour les minorités nationales du Commissariat du peuple à l'enseignement. On apprend des publications de cette période que des projets d'écoles ambulantes et fixes (avec internat) ont été proposés. Finalement, d'après ces informations, l'enseignement des minorités ne se distinguait nullement de celui dispensé dans les formations autonomes :

> Nous le rencontrons par exemple chez les Mordves, les Permiens (Permiaks), qui ne le cèdent point aux Komi (Zyriane) autonomes, et peut-être les dépassent, chez les Ouïgours, les Juifs montagnards du Caucase (Tates), et, dernièrement, chez les Nogaïs, les Turks de la Sibérie méridionale (Chors, Khakasses), les Karagash et chez bien d'autres. (Jakovlev, 1928, p. 20)

Dans ce contexte, la résolution des cas complexes est laissée pour plus tard, comme nous l'explique le même auteur quelques lignes plus loin.

> Ce n'est encore que dans les formations autonomes isolées, à population nationale complexe, que nous trouvons, exception rare, quelques applications du principe de l'enseignement dans la langue maternelle. Ainsi chez les Abazas de

> la province de Karatchaï, qui, au nombre d'une quinzaine de mille, sont tout aussi nombreux que les Kabardes de cette région, des Tcherkesses d'un nombre égal, ils étaient jusqu'ici enseignés en kabarde dès la première année scolaire, bien qu'à cet âge 30 pourcents à peine possèdent le Kabarde. Et même, les Kurines (jusqu'à 200'000 personnes) du Daghestan et de l'Azerbaïdjan septentrional, demeurés sans langue écrite et sans enseignement en langue maternelle (le turk d'Azerbaïdjan leur sert de langue scolaire). La création, pour de tels peuples plus ou moins bilingues, d'un enseignement et d'une littérature nationale linguistiquement adéquats est certainement un des problèmes de civilisation nationale les plus difficiles. (sic) (Jakovlev, 1928, p. 20)

Jakovlev soutient ici deux thèses contradictoires, révélant deux visions opposées des langues minoritaires. Son discours, d'abord propagandiste et plus réaliste par la suite, change à partir du moment où il est confronté avec la *réalité* du développement des cultures langagières. Jakovlev a beaucoup travaillé sur les langues caucasiennes, et il expose sa nouvelle compréhension de la situation dans son livre *Jazyki i narody Kavkaza* ['Les langues et les peuples du Caucase'], publié en 1930.

Il distingue alors plusieurs groupes de langues en fonction de leur *rôle dans la société,* en analysant le rapport entre langues ou dialectes de la ville. On peut dire en simplifiant que son raisonnement, de purement linguistique, devient sociolinguistique. Voici quelques citations qui nous permettront de prendre la mesure du changement opéré dans son discours en deux ans :

> En analysant les faits réels de l'édification nationale en URSS, nous concluons que le degré du développement économique et social de l'ethnie détermine ses réelles possibilités dans l'édification culturelle. (Jakovlev, 1930, p. 5)

Ce sont le plus souvent les langues des peuples urbanisés qui deviennent, constate-t-il, les langues de communication internationale, en supplantant les autres (Jakovlev, 1928, p. 217). L'analyse de nombreuses situations concrètes porte Jakovlev à distinguer trois types de langues (et dialectes) du point de vue de leur rôle social :

1) langue «urbanisée», culturellement influente, plus ou moins internationale;

2) langue «agraire», employée aussi bien dans le cercle familial que dans la vie sociale;

3) langue (dialecte) «maternelle» ['rodnoj jazyk'] des bilingues, c'est-à-dire celles des peuples peu nombreux et qui ne sont utilisés qu'en famille, surtout par les femmes et les enfants, alors qu'ils utilisent une autre langue dans la vie sociale. C'est le cas de l'avare chez les petits peuples du Daghestan.

Un second problème, mentionné par Lytkin, est celui du choix du dialecte comme base de la langue standardisée. Si l'on examine les langues littéraires formées avant la révolution, on constatera, trouve-t-il, que c'est

le dialecte dont les locuteurs représentent la partie de la population économiquement la plus forte qui est à la base. Au contraire, à l'aube de la révolution, les langues et dialectes des minorités n'avaient pas de langue littéraire, elles parlaient en leurs dialectes dont chacun pouvait devenir la base de la langue littéraire. Chez les minorités, c'est le dialecte en lequel une littérature commençait à naître qui était mis à la base de la langue littéraire. Cela correspondait habituellement au dialecte d'un centre économique et culturel qui, déjà avant la révolution, avait réuni la plupart des dialectes de la langue en question (que tous comprenaient).

> Dans les entreprises à caractère pratique (création de langue littéraire, union de groupes langagiers en une unité administrative, etc.) c'est le côté pratique qui doit prendre le dessus : les représentants de deux collectifs langagiers se comprennent-ils ? (Lytkin, 1931, p. 74)

En 1932, la résolution de la Première Conférence fédérale sur le développement des langues et de l'écriture du Nord, organisée par le Commissariat du peuple à l'Instruction (le *Narkompros*) décrète quels facteurs sont à prendre en considération lors du choix du dialecte de base pour la future langue littéraire. On retient les critères suivants :

− le dialecte *compréhensible* pour la plupart de la population,

− le dialecte de la partie de population la plus avancée du point de vue politique et économique,

− le dialecte qui occupe dans la mesure du possible la partie centrale du territoire,

− le dialecte parlé par une partie prépondérante des locuteurs.

On impose obligatoirement de tenir compte également des particularités des autres dialectes (Lytkin 1931, p. 74).

Il y a donc consensus sur l'exigence de tenir compte non seulement des caractéristiques linguistiques des dialectes, mais aussi de leurs caractéristiques sociolinguistiques et, surtout, de leur poids politique. Cette exigence semble être un des *leitmotive* de toutes les résolutions sur les alphabets. Citons à titre d'exemple celle de la section linguistique de l'Institut de recherches scientifiques en linguistique *(*le *NIJaZ)* qui, en élaborant quatorze nouveaux alphabets pour les langues du Nord en 1932, aborde la question du dialecte à choisir comme base des langues littéraires, et décrète qu'il faut tenir compte non seulement des particularités linguistiques, mais aussi du rôle des centres d'attraction économique, nationale, etc. Suxotin, quant à lui, retient le critère de *communication constante* et de vie économique commune (Suxotin, 1931, p. 106).

Le pouvoir lui-même mène dans les années 1920 et au début des années 1930 une politique conséquente et claire en faveur du soutien aux minorités. Par contraste, Alpatov et d'autres spécialistes (Lewis, 1972, pp. 66-69) caractérisent l'étape suivante, dès les années 1930, comme celle d'une politique défavorable aux minorités. Ce chercheur dégage 1935

comme date symbolique du revirement dans le discours officiel. C'est l'année du passage à l'alphabet cyrillique des peuples du Nord russe (dont la plupart sont des minorités) (Alpatov, 2000). Cela a comme première conséquence la perte d'alphabets : seules certaines langues ont été dotées de l'alphabet cyrillique, et plusieurs n'avaient plus de forme écrite propre. Les chercheurs s'accordent sur le fait que les années après la guerre de 1941-1945, assez pauvres en événements marquants, dans ce domaine, sont plutôt néfastes aux minorités.

Mais revenons à cette première période favorable.

Dans les années 1920-1930, les leaders de l'édification linguistique ont mené une politique très égalitariste envers les minorités. Elle était quelque peu idéaliste, pas très rationnelle, et les linguistes s'en sont eux-mêmes rendu compte plus tard. Les décisions concernant une ethnie nomade de quelques centaines de personnes ne pouvaient pas être acceptables pour un groupe ethnique composé de plusieurs milliers d'individus. Mais dans le même temps, cette politique uniforme a formé la conscience ethnique des peuples, celle d'appartenir à une minorité : malgré leurs langues et zones d'habitation différentes, elles ont partagé un même destin[13].

3. LES MINORITÉS ET LEURS LANGUES DANS LA RUSSIE D'AUJOURD'HUI

3.1. LA SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE DES MINORITÉS

Comme l'ont démontré des études récentes[14], la situation *dialectologique et sociolinguistique* des minorités ethno-linguistiques a énormément évolué depuis les années 1920-1930. Aujourd'hui, et depuis la fin de la période soviétique, la structure administrative ne correspond plus à la situation linguistique.

Selon le recensement de 1926, un des plus complets en comparaison de ceux qui ont suivi, la plupart des représentants des petits peuples maîtrisaient alors leur langue maternelle. Pour les peuples du Nord russe, par exemple, ces chiffres atteignaient parfois 100% (Vaxtin, 2001, p. 32). Voici quelques exemples éloquents d'une autonomie au sein de laquelle la situation évolue énormément.

Dans la République autonome de Carélie, les Caréliens, population «titulaire» autrefois majoritaire, ne représentent plus que 11% de la population (65 000 personnes sur un total de 717'000), contre 71% de Russes et 3% de Finnois. Leur langue était jusqu'à récemment non écrite :

---

[13] Voir Alpatov, 2000; Solchanyk, 1982; Bennigsen, 1985; Carrère d'Encausse, 1987; Grenoble, 2003; Slezkine, 1994; Smith, 1998.

[14] Voir notamment, pour les peuples du Nord, Vaxtin, 2001.

ce n'est qu'à partir de 1988 qu'elle commence à être enseignée dans les écoles et à l'université. Dans la République des Adygués, les Adygués représentent 22% de la population totale de la république (108'000 personnes sur 447'000 en 2002) contre 67% de Russes, les autres ethnies étant des Arméniens et des Ukrainiens. La situation d'autres minorités ethnolinguistiques dites «non titulaires» est également frappante : les Veps (8'200 personnes en 2002) et les Ingriens (600 personnes en 2002), dont les deux langues sont déclarées «langues en danger» en Carélie et en partie dans la région de Leningrad, et les Adygués dans la région de Krasnodar.

Précisons qu'une enquête sociolinguistique d'envergure est encore à réaliser. Il est en effet nécessaire de s'interroger sur la relation entre *appartenance ethnique* et *appartenance linguistique.* Lors du recensement de 2002, la Fédération de Russie comptait 79,8 % de Russes, alors que 86,6% d'habitants déclaraient le russe comme langue maternelle.

3.2. DES IDENTITÉS EN CONSTRUCTION

On remarque actuellement en Russie un processus que l'on pourrait qualifier de «reconstruction identitaire» des minorités linguistiques. Plusieurs chercheurs russes décrivent effectivement la fin des années 1980 comme marquant le début de l'éveil de la conscience ethnique des minorités, une sorte de retour aux sources. Malgré le fait que le domaine du fonctionnement des langues minoritaires rétrécit (elles sont le plus souvent parlées dans le cercle familial), elles ne meurent pas.

A l'étape actuelle, en Russie, la langue tient aussi un rôle non négligeable dans la compréhension de l'idée de «minorité nationale», où l'identité minoritaire peut se définir autour de plusieurs pôles, dont celui de l'appartenance à une minorité linguistique.

Ainsi, les citoyens soviétiques possédaient, inscrit à la 5e ligne ['pjatyj punkt'] de leur carte d'identité, la mention de leur *nacionalnost',* c'est-à-dire de leur origine ethnique (Russe, Géorgien, Tatare, Juif, etc.). Dans la Fédération actuelle, ce «5e point» a été aboli pour répondre aux normes internationales. Certains peuples voient cette suppression comme un *danger* pour la garantie de certains droits (traduction dans les tribunaux, par exemple) et cette abolition est fortement controversée.

CONCLUSION

Pour terminer, il est important de rappeler les enjeux que la question des minorités et de leurs langues comporte d'une manière globale, des années 1920 à nos jours.

Nikolaj Vaxtin dégage plusieurs conditions qui garantissent la survie d'une communauté linguistique. Il cite notamment le nombre de locu-

teurs, l'entourage linguistique, la politique linguistique de l'Etat, la présence de l'écriture en cette langue et le prestige de la langue (Vaxtin, 2001, pp. 223-233). Deux de ces facteurs ont, dès les années 1920, contribué à l'essor des langues minoritaires en URSS, à savoir la création de l'écriture et la politique linguistique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— AL'KOR Jan K. (KOŠKIN), 1934 : «Novaja pis'mennost' narodov Severa» ['La nouvelle écriture des peuples du Nord'], in *Alfavit Oktjabrja. Itogi vvedenija novogo alfavita sredi narodov RSFSR,* réd. N. Nurmakov, Moskva-Leningrad, pp. 81-89.
— ALPATOV Vladimir M., 2000 : *150 jazykov i politika. 1917-2000 : Sociolingvističeskie problemy SSSR i postsovetskogo prostranstva*. ['150 langues et la politique. 1917-2000. Les problèmes sociolinguistiques de l'URSS et de l'espace post-soviétique']. Moskva : Kraft.
— BENNIGSEN A., 1985 : «Politics and Linguistics in Daghestan», in M. Kirkwood (éd.), *Language Planning in the Soviet Union*, London : Macmillan, pp. 125-142.
— CARATINI Roger, 1990 : *Dictionnaire des nationalités et des minorités en URSS*, Paris : Larousse.
— CARRÈRE D'ENCAUSSE Hélène, 1987 : *Le grand défi : Bolcheviks et nations 1917-1930,* Paris : Flammarion.
— ČERJAČUKINA Evgenija A., 2006 : *Prava nacional'nyx menšinstv v Rossii (konstitucionno-pravovoe zakreplenie i problemy realizacii)* ['Les droits des minorités ethniques en Russie (réglementation juridique et sociale et problèmes de réalisation'], résumé de thèse, Moskva.
— GRENOBLE Lenore A., 2003 : *Language Policy in the Soviet Union,* Dordrecht, Boston, London : Kluwer Academie Publishers.
— JAKOVLEV Nikolaj F., 1928 : «Le développement d'une langue écrite nationale chez les peuples orientaux de l'Union Soviétique et la naissance de leurs alphabets nationaux», *Revue d'études islamiques*, N° I, pp. 1-45.
——, 1932 : «Itogi latinizacii alfavitov v SSSR» ['Les bilans de la latinisation des alphabets en URSS'], *Revoljucija i pis'mennost',* N° 4-5, pp. 25-46.
— LEWIS Glyn, 1972 : *Multilingualism in the Soviet Union*. The Hague, Paris : Mouton, pp. 66-69.

— LYTKIN Vasilij I., 1931 : «O literaturnom jazyke nacmen'šinstv» ['Sur la langue littéraire des minorités nationales'], *Prosveščenie nacional'nostej,* N° 1, pp. 73-77.
— *Osnovnye rezul'taty perepisi naselenija* 2002 g. ['Les principaux résultats du recensement de la population'], http ://www.gks.ru/PEREPIS/osnitogi.htm
— PAVLOVIČ M. (réd.), 1926 : *V bor'be za novyj tjurkskij alfavit* ['La lutte pour le nouvel alphabet turk'], Moskva : Izdanie Naučnoj Associacii Vostokovedenija pri CK SSSR.
— SLEZKINE Yurij, 1994 : «The USSR as a Communal Apartment, or How a Socialist State Promoted Ethnic Particularism», *Slavic Review,* vol. 53 N° 2, pp. 414-452.
— SMITH Michael G., 1998 : *Language and Power in the creation of the USSR, 1917-1953*, Berlin-New York : Mouton de Gruyter.
— SOLCHANYK Roman, 1982 : «Russian Language and Soviet Policy», *Soviet Studies,* N° 34/1, pp. 23-42.
— *Stenografičeskij otčet vtorogo Plenuma Vsesojuznogo Central'nogo Komiteta Novogo Alfavita, zasedavšego v Taškente ot 7 po 12 janvarja 1928 goda*, Baku, 1929. ['Compte-rendu du IIe plénum du Comité Central Fédéral du Nouvel Alphabet Turk qui s'est tenu à Tachkent du 7 au 12 janvier 1928']
— *Stenografičeskij otčet tretjego Plenuma Central'nogo Komiteta Novogo Tjurkskogo Alfavita*, *zasedavšego v Kazani ot 18-go po 23-e dekabrja 1928 goda*, Izdanie VCK NTA, 1929. ['Compte-rendu du IIIe Plénum du Comité Central du Nouvel Alphabet Turk qui s'est tenu à Kazan' du 18 au 23 décembre 1928']
— SUXOTIN Aleksej M., 1931 : «K probleme nacional'no-lingvističeskogo rajonirovanija v Južnoj Sibiri» ['Le problème de la division dialectale de la Sibérie méridionale'], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka,* N° VII-VIII, pp. 93-108.
— VAXTIN Nikolaj, 2001 : *Jazyki narodov Severa v XX veke. Očerki jazykovogo sdviga* ['Les langues des peuples du Nord au XXe siècle. Chroniques d'une mutation linguistique'], Sankt-Peterburg : Dmitrij Bulanin.



Image 1 : Affiche de la campagne pour le *likbez* en Tchouvachie

Cahiers de l'ILSL, n° 35, 2013, pp. 45-57

Contacts de langues dans la communauté allemande de la Volga dans les années 1910-1930

Ekaterina ALEXEEVA
Université de Lausanne

Résumé :
Le but de cet article est d'étudier le contact des langues et des cultures (russe/allemande) dans la communauté allemande de la région de la Volga dans les années 1910-1930.

Les recherches sur le bilinguisme des Allemands de la Volga ne sont pas nombreuses, car leur patrimoine linguistique et culturel est resté dans l'oubli jusqu'aux années 1990. Le rôle de leur langue maternelle ainsi que les mutations qu'elle a subies restent peu étudiés.

Les contacts linguistiques sur le territoire de la communauté allemande de la Volga dans les années 1910-1930 posent aux linguistes des questions concernant le bilinguisme, le rôle des langues des minorités nationales en URSS, les relations entre les langues et les nations.

Mots-clés : contacts de langues, Allemands de la Volga, politique linguistique, analphabétisme, Union Soviétique, dialectologie, emprunts, Dinges, peuples déportés, nation, bilinguisme.

> La tâche principale du comité communiste de la jeunesse est de préparer la jeunesse d'élite ouvrière et paysanne au combat pour la construction socialiste. Nous ne pourrons le réaliser que lorsque nous saurons bien développer le travail éducatif et de formation, en le liant avec la vie sociale et politique quotidienne de notre pays. Dans notre République allemande, comme partout dans le pays, c'est la campagne qui assure les bases du travail de notre union. C'est là où toutes les forces politiques et d'instruction et, avant tout, nos organisations du Komsomol, doivent concentrer leur attention, afin de saisir et d'utiliser ce changement culturel qui prend une place importante dans la vie de la jeunesse à la campagne. (*Trudovaja pravda*, 1924, 23 mai, N° 115)

INTRODUCTION

Les Allemands de la Volga ['die Wolgadeutschen'] sont un groupe ethnique qui habite dans les régions de Saratov et Volgograd. Vers le début du XX[e] siècle on comptait 190 colonies allemandes, avec 405'500 personnes de nationalité allemande.

L'histoire des Allemands de la Volga commença en 1763, grâce au manifeste de la tzarine russe d'origine allemande Catherine II. Elle encourageait l'installation de colons allemands en Russie.

Cet article examine les différentes phases de l'adaptation de ces colons allemands à la vie russe. Les spécificités de leur intégration sont marquées par de nombreux facteurs historiques et sociaux. Ce sont : l'isolement de la langue littéraire allemande et des dialectes d'origine, les guerres, la politique nationale de l'Etat. En étudiant les spécificités des parlers des Allemands de la Volga au XX[e] siècle il faut prendre en considération le fait qu'ils parlaient la langue de leurs ancêtres arrivés sur les rives de la Volga au XVIII[e] siècle. Malgré les difficultés quotidiennes, les Allemands avaient préservé soigneusement leur patrimoine linguistique et culturel en s'intégrant à la vie russe.

Notre travail porte sur les contacts linguistiques russo-allemands dans la communauté allemande de la Volga dans les années 1910-1930. En 1918 elle obtient le statut de la République socialiste soviétique autonome des Allemands de la Volga, en allemand, *die Autonome Sozialistische Sowjet-Republik der Wolga-Deutschen*, ou *ASSRdWD*.

1. LES PREMIÈRES RECHERCHES SUR LES PARLERS DES ALLEMANDS DE LA VOLGA

C'est en 1910 que des chercheurs commencèrent à s'intéresser à la langue des Allemands de la Volga. Cette année-là, Georg Kromm (1861-1932), instituteur au village *Jagodnaja Poljana* ['Le champ de baies'], publiait ses notes sur l'histoire de son village[1] dans un journal en langue allemande, le *Schottener Kreisblatt* (Kromm, 1910). Il y présentait la liste des noms des premiers colons avec l'indication de leur lieu d'origine et transcrivait un long texte en leur «parler» qu'il désigna comme «jagodno-poljanskij», d'après le lieu où il était utilisé (cité d'après Dinges, 1925, p. 26). Ces notes servirent de matériaux au professeur O. Behaghel (1854-1936) pour sa *Geschichte der deutschen Sprache*.

Ce dialecte des Allemands de la Volga fut défini comme «oberhessisch» (Dinges, 1925, p. 12). Dans les années 1764-1772 on comptait 101 colonies allemandes. Leurs parlers divergeaient entre eux (Dinges, 1925, p. 12). Souvent, le mélange et la coexistence de différents parlers dans le même village empêchaient de définir le dialecte d'origine du colon.

En 1913, sur l'initiative de Ferdinand Wrede (1863-1934), professeur à l'Université de Marbourg et directeur des recherches de *l'Atlas Linguistique allemand*, A. Losinger envoya aux Allemands de la Volga un questionnaire. Il contenait 40 phrases que les répondants devaient traduire dans le dialecte de chaque village[2]. Il obtint ainsi les réponses de 40 000 colons allemands, qu'il intégra au *Deutsche Sprachatlas* de Ferdinand Wrede (1863–1934).

En 1918, Wolf von Unwerth (1886-1912), professeur de philologie germanique à l'Université de Greifswald, avait présenté sa classification détaillée des dialectes parlés par les Allemands de la Volga dans un volume de l'Académie des Sciences de Berlin intitulé *Proben deutschrussischer Mundarten aus den Wolgakolonien und dem Gouvernement Cherson* (Unwerth, 1918). Il s'agissait de la première recherche fondamentale sur les parlers des Allemands de la Volga. Le matériau avait été recueilli par Unwerth en Allemagne parmi les prisonniers de guerre allemands, colons de la Volga. Il disposait d'enregistrements de 17 villages dont 13 «Mutterkolonien» (colonies-mères) et 4 «Tochterkolonien» (colonies-filles). Il proposa de dégager trois types de parlers, à savoir : 1. Vogelsberg und Spessartmundarten 2. Hessisch-pfälzische Mundarten 3. Westpfälzische Mundarten (cité d'après Dinges, 1925, p. 15).

[1] Il s'agit d'un village à proximité de Saratov fondé en 1767 par les colons allemands.
[2] Les chercheurs se servaient du questionnaire de Georg Wenker (1852-1911) réalisé dans les années 1870. Wenker était, avec Wrede, un des auteurs de *l'Atlas linguistique allemand*.

2. L'ÉTUDE DES PARLERS ALLEMANDS DE LA VOLGA PAR GEORG DINGES (ANNÉES 1920-1930)

L'étude des dialectes et des parlers des Allemands de la Volga est également liée au nom de Georg Dinges (1891-1932). Ethnographe et linguiste russe d'origine allemande, Dinges était professeur au département de langues et littératures étrangères de l'Université de Saratov. Il avait dirigé, dès 1925, le bureau pour l'étude des dialectes allemands de la Volga.

En 1917, Dinges avait terminé l'Université de Moscou. Il y avait soutenu sa thèse *O russkom vlijanii na gorovy nemeckix kolonistov Samarskoj i Saratovskoj gubernij* ['L'influence du russe sur les dialectes des colons allemands des régions de Saratov et de Samara']. En 1922, enthousiasmé par les recherches de ses collègues allemands sur les dialectes, Dinges avait entrepris plusieurs expéditions dans les villages allemands de la région de Saratov pour effectuer une étude approfondie de leurs parlers. Dans ses recherches il s'appuyait sur les données du questionnaire d'un certain Losinger[3] et sur le matériau de l'*Atlas linguistique allemand* regroupant les réponses de 101 colonies allemandes. Il s'intéressait surtout aux villages qui n'avaient pas répondu au questionnaire de Losinger.

En 1923, Dinges publia son article «Űber unsere Mundarten» dans le recueil de textes *Beiträge zur Heimatkunde des deutschen Wolgagebiets*. Il y décrivait les parlers allemands des «Mutterkolonien» de la Volga (Dinges, 1923). C'est en 1925 qu'il fit paraître un autre article sur les parlers des Allemands de la Volga dans une revue de l'Université de Saratov. Il y présentait les résultats de ses recherches dans sa carte «Sprachkartei der wolgadeutschen Mutterkolonien» (image 1)[4]. Ces recherches lui permirent de formuler certains problèmes concernant les spécificités de contacts des langues dans la communauté allemande de la Volga, à savoir :

> 1. Trouver les lois des mélanges de langues et établir les forces qui favorisent les interactions et ces mélanges, trouver les résultats de ces interactions [...] ;
> 3. Trouver les résultats de l'influence et de l'interaction des parlers locaux allemands;
> 4. Etudier l'apparition de nouvelles frontières linguistiques et ses causes. Par exemple, dans les colonies allemandes au nord de Pokrovsk[5] au lieu de *russisch* on dit *rusch*, dans les colonies au sud de cette ville, on dit *rusching* ;
> 5. Etudier les résultats de l'influence du russe sur les parlers allemands et inversement l'influence de ces parlers sur les parlers russes et ukrainiens. (Dinges, 1925, p. 18)

[3] Nous n'avons pas trouvé de données sur ce questionnaire.
[4] «Sprachkartei der wolgadeutschen Mutterkolonien» :
http://wolgadeutsche.net/karten/Sprachkarte_WD_Mundarten.htm
[5] Pokrovsk est la capitale de l'ASSRwDW.

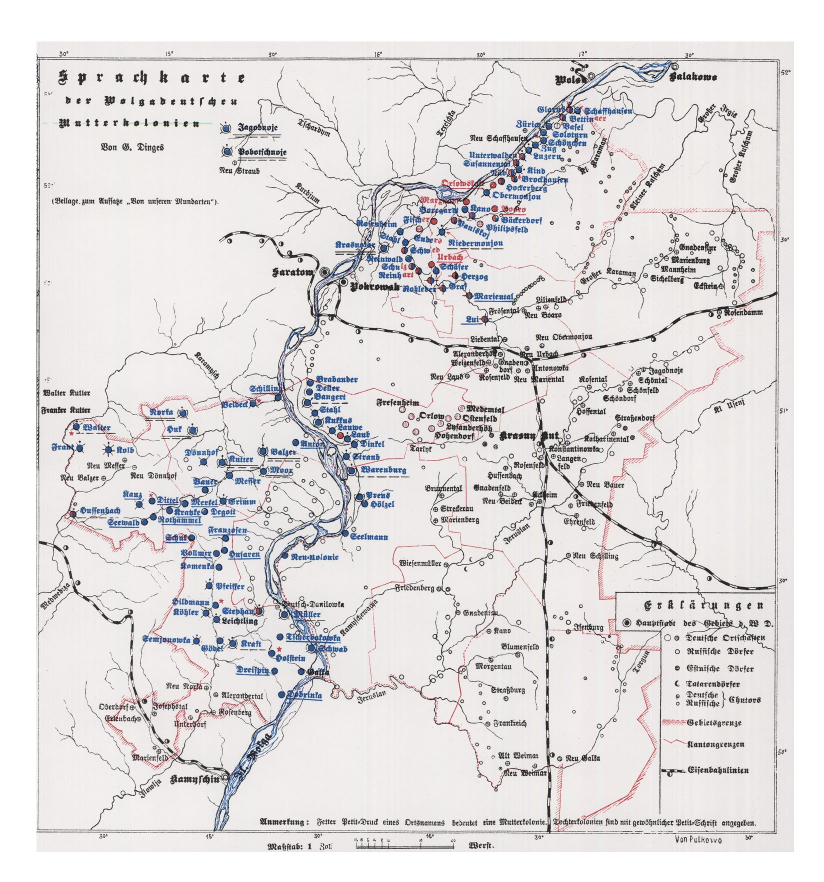


Image 1 : Carte des dialectes des colonies-mères composée par Dinges. «Sprachkartei der wolgadeutschen Mutterkolonien».

La question qui intéressait particulièrement Dinges et ses élèves était celle des emprunts russes dans l'allemand de la Volga. Selon Dinges, la première influence du russe sur l'allemand commença en 1764. On peut trouver ces emprunts dans les notes des linguistes et des explorateurs contenant des descriptions de la vie des Allemands en Russie. L'année 1874 fut décisive pour ces derniers. A partir de cette année-là, ils furent astreints au service militaire. Dès 1876 le gouvernement russe encouragea la russification des affaires administratives et des procédures judiciaires. Ces actions favorisèrent considérablement la pénétration des mots russes dans le vocabulaire des Allemands de la Volga.

En 1929 Dinges publia des matériaux sur les emprunts russes dans la langue des colons dans son article «O russkix slovax, zaimstvonannyx povolžskimi nemcami do 1876 goda» ['Les mots russes empruntés par les Allemands de la Volga avant 1876'] dans le journal de l'Université de

Saratov. Il y classait le lexique selon les domaines de vie : administration, commerce, religion, nature, traditions et mœurs. Ces emprunts témoignaient des liens étroits qui existaient entre la population russe et allemande. La plupart des emprunts du vocabulaire russe remontaient au XVIIIe siècle. Cela reflétait la continuité des relations socio-culturelles entre les Russes et les Allemands (Dinges, 1929, p. 234-236).

Vers les années 1930, Dinges nota près de 800 mots russes empruntés par les colons allemands de la Volga avant 1876 (image 2)[6]. Il constatait une augmentation de leur nombre. D'abord, la plupart de ces mots avaient été empruntés par les cadres, les commerçants et les intellectuels. Puis, ils avaient pénétré dans les autres couches sociales. Un autre fait important de l'étude du phénomène des emprunts, selon Dinges, était d'ordre géographique.

3. LES ALLEMANDS DE LA VOLGA FACE AUX PROGRAMMES DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DES ANNÉES 1920-1930

Selon le recensement de 1920, la communauté allemande de la Volga comptait 442'362 personnes. En 1937, l'ASSRdWD était peuplée par 322'652 Allemands et 106'466 Russes. Les Allemands présentaient une communauté qui participait activement à la vie de l'URSS.

Rappelons que la République soviétique des Allemands de la Volga cessa d'exister en 1941. Sur ordre de Staline, ils furent déportés en Sibérie et en Asie centrale.

En évoquant les spécificités du bilinguisme dans la communauté allemande de la Volga dans les années 1920-1930, il faut prendre en considération la population des villages qui était née avant la Révolution de 1917. C'étaient des communautés qui maintenaient les traditions culturelles et linguistiques de leurs ancêtres. Leur population était assez homogène et monolingue (en allemand). De nombreux cas de bilinguisme s'y manifestaient néanmoins. C'étaient des bilingues avec l'allemand en emploi *actif* et le russe en emploi *passif*.

Ces années furent décisives pour la vitalité ethnolinguistique des Allemands de la Volga du point de vue sociolinguistique. Ils se trouvèrent engagés dans toutes les activités publiques qui nécessitaient une bonne connaissance du russe et favorisaient le développement du bilinguisme.

Les années 1920-1930 furent marquées par la lutte contre l'analphabétisme. Les forces des «Lumières soviétiques» avaient été envoyées dans des coins éloignés des cantons[7] : villages, campagnes, kolkhozes.

---

[6] Voir l'image 2 qui présente un fragment de la liste des emprunts russes composée par Dinges (Dinges, 1929, p. 234).

[7] Les cantons étaient des unités administratives dans l'ASSRdWD dans 1920-1941.

Comme les populations de ces cantons étaient mélangées, les pouvoirs locaux appliquaient aux russophones et germanophones les mêmes mesures «culturelles». C'est ainsi que des centaines de villages allemands et russes furent impliqués dans la lutte contre l'analphabétisme.

> Le canton de Pokrovsk compte neuf écoles (une école par village). On compte 1'357 écoliers et 27 professeurs. Il y a un professeur pour 52 écoliers. Toutes les écoles sont financées par l'Etat. Toutes les études se déroulent en russe. Il existe deux bibliothèques et deux 'izba-čital'nja'[8] : 1'869 personnes se sont inscrites aux cours de liquidation de l'analphabétisme. (*Trudovaja pravda*, 1923)[9]

Les articles de presse de cette époque gardent de nombreux témoignages sur les tentatives entreprises par des gens simples pour attirer l'attention des pouvoirs locaux sur la langue maternelle des Allemands de la Volga. Cela concernait surtout les habitants des villages dont le niveau de connaissance du russe était assez bas. Dans leurs lettres, les villageois et les kolkhoziens allemands déploraient le manque de littérature en langue allemande :

> Il a été remarqué que certains dirigeants des organisations cantonales ont troublé la politique nationale selon la Constitution de Staline. Par exemple, le Kantzem-upravlenije[10], la Baltzerskaja MTS[11], le Kantpotrebsojuz[12] envoient les ordres dans les villages allemands en langue russe. (*Leninskij put'*, 1937)[13]

L'une des mesures de la propagande politique de cette époque est celle de la lecture à haute voix des textes politiques. Pour améliorer le niveau de culture politique des Allemands, des cours de lecture de la Constitution de 1937 étaient organisés dans tous les cantons. Les paysans et les kolkhoziens les manquaient souvent. L'une des causes était une mauvaise connaissance du russe. Un article du journal *Leninskij put'* décrit ce problème comme suit :

> Au kolkhoze Šilling [Schilling] de Vorošilov on ne prête pas suffisamment attention à l'étude de la Constitution de Staline. On a organisé un cercle kolkhozien pour l'étude de la Constitution, qui aurait dû se réunir trois fois par se-

---

8 «Izba-čital'nja» est une maison dans le village destinée à la lecture des textes de la propagande politique pour la population qui ne savait pas lire et écrire. Les izba-čital'nja étaient populaires dans les années 1920-1930.

9 Références de page et de numéro inconnues.

10 Kantonal'noe zemel'noe upravlenie : direction immobilière du canton.

11 Balcerskaja meždugorodnaja telefonnaja stancija : central téléphonique interurbain de Balcer.

12 Kantonal'nyj potrebitel'skij sojuz : société cantonale de consommateurs.

13 Références de page et de numéro inconnues.

> maine. Mais ses activités ont cessé. Depuis le mois de décembre de l'année passée, un seul cours a eu lieu. (*Leninskij put'*, 1937)[14]

On trouve les mesures suivantes concernant l'instruction publique : séances de cinéma, randonnées à ski, cercles de tireurs. Dans le journal datant de 1936 on lit «Le projet culturel des kolkhoziens pendant la période d'hiver». Ce projet prévoyait l'installation d'«izba-čital'nja» et de clubs qui devaient :

> 10. Organiser des conférences politiques, par exemple, sur le discours du camarade Staline au VIII[e] Congrès des Soviets de l'Union Soviétique, les résultats du Congrès des Allemands de la Volga de la région de Saratov, la situation politique en Espagne, les nouvelles internationales […].
> 12. Liquider l'analphabétisme dans le canton pour le 1[er] avril 1937 au plus tard.
> 13. L'une des mesures importantes visant à élever le niveau d'instruction des kolkhoziens est l'édification de 23 écoles pour adultes, pour 609 kolkhoziens. La tâche de ces écoles consiste à donner une instruction au niveau de la quatrième année primaire. Aussi, il est nécessaire d'organiser 13 écoles de niveau supérieur pour 330 auditeurs. La tâche essentielle consiste à donner une instruction jusqu'à la sixième année secondaire. (*Leninskij put'*, 1936)[15]

Afin d'élever le niveau culturel des habitants de la république, on ouvrit des écoles spéciales où les «kursanty» (ceux qui assistaient aux cours) perfectionnaient leurs connaissances dans les domaines suivants : mécanique, agraire, commercial, etc. C'est l'exemple de l'«Obsov-partškola» ['Ecole générale soviétique du Parti']. On lit dans le journal *Trudovaja pravda* :

> Grâce au travail préparatoire, la sélection à l'école s'est bien passée. Au cours de la semaine, 180 personnes ont été sélectionnées de tous les cantons. [...] 40 personnes sur 180 n'ont pas pu être admises, généralement à cause de connaissances insuffisantes. Ainsi, il est reste 35 places [...].
>
> Actuellement, l'école compte 160 étudiants, dont 98 sont au premier niveau (30 personnes au département allemand et 68 au département russe) et 71 personnes au deuxième niveau d'étude (26 en allemand et 45 en russe).
>
> D'après la nationalité, les étudiants sont répartis de la manière suivante :
> Allemands 40 %
> Russes 60 %
> Hommes 77 %
> Femmes 23 %
>
> Les épreuves d'entrée permettent de juger du niveau de préparation satisfaisante des étudiants. Les cours se passent bien. (*Trudovaja pravda*, 1923, N° 90, p. 8)

[14] Références de page et de numéro inconnues.
[15] Références de page et de numéro inconnues.

Après 1917, les Allemands de la Volga étaient obligés de participer à la vie de la société soviétique. La popularisation des valeurs soviétiques s'exprima à travers les fêtes dans les écoles des villages où les populations russophone et germanophone étaient mélangées. Dans un des articles de 1937 on lit l'article intitulé «Notre Pouchkine» :

> Le 13 février, 150 kolkhoziens se sont réunis au club du village Moor pour fêter la centenaire de la mort du génial poète russe Pouchkine. Le directeur d'école le camarade Welzemeier a présenté un exposé sur la vie et l'œuvre de Pouchkine. Après l'exposé, les écoliers ont déclamé des poèmes de Pouchkine traduits en allemand 'Derevni' ['Les villages], 'K Čaadaevu' ['Missive à Čaadaev'], 'Poslanie v Sibir'' ['Missive en Sibérie'], 'Osen'' ['L'Automne']. (*Leninskij put'*, 1937, N° 41, p. 1)

La lutte contre l'analphabétisme et l'édification d'écoles à base russe ne sont pas les seules mesures favorisant le bilinguisme dans les cantons allemands.

> Le Noël[16] des komsomols à Golyj Karamyš[17].
> La fête de Noël à Golyj Karamyš a été un succès. […] La veille de Noël, les komsomols ont mis en scène la pièce allemande révolutionnaire *Ugnetennye* ['Les opprimés']. Les enfants et les pionniers ont mis en scène la pièce russe *Strannik* ['Le pèlerin']. Avant la pièce, le secrétaire du KK RKP[18] a fait l'exposé : «L'essence et la signification du Noël chrétien». Le public a été content. Puis, on a dansé. Cette soirée nous a permis de faire un pas en avant dans la lutte antireligieuse. (*Trudovaja pravda*, 1923)[19]

On observe ces interactions langagières à travers les sources écrites de cette période (journaux, revues, livres). Elles ont gardé les traces des mesures linguistiques appliquées par le pouvoir soviétique à la population dans les cantons allemands de la Volga. Ce matériau nous aide à restaurer le tableau de la vie de cette minorité nationale à cette époque, et à mesurer le rôle des deux langues, l'allemand et le russe, dans sa vie quotidienne.

En 1937, on comptait dans l'ASSRwDW 21 journaux et revues allemands, dont 16 étaient édités en allemand et 5 en russe. La propagande soviétique pénétrait tous les domaines de la vie des Allemands de la Volga. On constate une forte adaptation des Allemands aux valeurs culturelles et politiques de l'époque : *Bolschewik, Der Kampf, Der Kolonist, Kollektivist,*

---

[16] Paradoxalement, Noël était fêté dans les villages germanophones de l'Union soviétique. Mais cette fête était en réalité consacrée à une propagande anti-religieuse.

[17] Village dans la région de Saratov.

[18] Comité cantonal du parti communiste russe.

[19] Références de page et de numéro inconnues.

Kommunist, Lenins Weg, Nachrichten, Rot Front, Rote Fahne, Rote Jugend, Stalinist, Stalinez, Stalins Weg, Zum Kommunismus.

Mentionnons la littérature de propagande soviétique traduite en allemand. On peut citer quelques articles : Erich Mühsam «Lenin ist tot» (*Der Kämpfer*, 1936, N° 2, février, p. 1), J. Schneider «Koltschaks Ende» (*Der Kämpfer*, 1935, N° 7, mai, p. 19), Franz Leschnitzer «Kaganowitsch spricht» (*Der Kämpfer*, 1936, N° 2, février, p. 6), G. Borissow «Die Parteikader müssen sorgsam auferzogen werden» (*Parteiaufbau*, 1936, N° 2, p. 11), A. Saks «Wie leite ich meinen Politzirkel» (*Parteiaufbau*, 1936, N° 2, p. 15), M. Kornejew «Über die Liquidierung der Klassen in der UdSSR» (*Parteiaufbau*, 1936, N° 2, p. 36), A. Wasnezov «Die Restauratoren des Kapitalismus und ihre Verteidiger» (*Parteiaufbau*, 1937, N° 1, p. 50), A. Stetzki «Die Stalinsche Konstitution der UdSSR und die Aufgaben der Parteipropaganda» (*Parteiaufbau*, 1937, N° 1, p. 5), I. Gubernatorow «Mehr Aufmerksamkeit der Verteidigungsarbeit» (*Für Kommunistische Aufklärung*, 1939, N° 1, p. 17), G. Woitenko «Die bolschewistische Propaganda und die Aufgaben der Presse» (*Für Kommunistische Aufklärung*, 1939, N° 1, p. 21), A. Karpowa «Im Kampfe um ausgezeichnete Kenntnisse» (*Für Kommunistische Aufklärung*, 1939, N° 1, p. 32), «Rede des Vorsitzenden des Sowjets der Volkskommissare der UdSSR, Genossen W.M. Molotow, am Radio am 17 September 1939» (*Für Kommunistische Aufklärung*, 1939, N° 4, p. 1).

Certaines maisons d'édition publient des œuvres d'auteurs russes traduits en allemand : M. Gorki «Ueber die Schprache» (*Der Kämpfer*, 1934, N° 2, février-mars, p. 1), M. Gorki «Tschelkasch» (*Der Kämpfer*, 1934, N° 2, février-mars, p. 51), Won Demjan Bedny «Schneeflöckchen» (*Der Kämpfer*, 1934, N° 2, janvier, p. 1), W. Katajew «Das Wunder in der Wäste» (*Der Kämpfer*, 1935, N° 7, mai, p. 45), M. Gorki «Ueber die Kulturen Wäste» (*Der Kämpfer*, 1935, N°7, mai, p. 3), W. Schdanow «Dobroljubow als Kritiker» (*Der Kämpfer*, 1936, N° 2, février, p. 49)», «Lenin über Dobroljubow» (*Der Kämpfer*, 1936, N° 2, février, p. 52), A. Brustow «Der Dichter in der Emigration» (*Der Kämpfer*, 1936, N° 2, février, p. 63), «Begrübungstelegramm M. Gorki an Romain Rolland» (*Der Kämpfer*, 1936, N° 2, février, p. 38).

CONCLUSION

D'un côté, on observe une assez forte tendance des Allemands de la Volga à préserver leur patrimoine langagier et culturel, ce qui s'exprima, par exemple, dans l'apparition d'imprimeries et de nombreuses maisons d'édition vers le début du XXe siècle. De l'autre, on peut juger de l'intégration active des Allemands aux valeurs soviétiques et à la langue russe. Les années 1920-1930 furent cruciales pour la vitalité de la langue allemande sur le territoire de l'Union soviétique. Le contact du russe et de l'allemand

aurait amené, avec le temps, au déclin de l'allemand en faveur du russe. Mais en 1941, à cause de la guerre, un phénomène d'identification entre la langue et la nation allemande eut lieu sur le territoire de la république allemande, ce qui amena plus tard à la déportation des Allemands de la Volga en Asie Centrale et en Sibérie.

Пирог: 1802, Züge: Piroken, **205—222**, 229.
Пирожки: 1802, Züge: Piroschy-Garetschy, **202**, 207, 222.
Плеть: 1830, Stallbaum in Maist. 1925, 5: Plet, **211**; 1885—85, Bauer: Pletenhiebe, **220**, 224
Плетка: 1802, Züge: Pletky, **203**; Baner Pletka: **220**—224.
Плотник: 1830, Stallbaum: Plotnik, **210**; 1767 (Beratz): Plotniken, **199**, 226—229.
Поп: 1802, Züge: Die Popen, **205**—224, 225.
Пошлина: 1864/65, S. D. Z.: Poschlin, **217**—224.
Приказчик: 1827/28, Manuskr. in U. W. 1922, 4—5: Prikastschiki **208**—225.
Пристань: 1849, Gemeindearchiv Preuss: Pristan, **220**; 1864/65, S. D. Z.: Pristan, **219**—225.
Прусак: 1803, Züge: Prusack, Prasack, **205—206**, 222.
Пуд: 1828, Bath: Pud, **209**; 1849, Schneider: Pud, **213**; S. D. Ztg. 1864/65: Pud, **217**—224.
Пудовка: 1803, Züge: Pudowky, **207**; 1803, Instruktion (Beratz): Pudowka, **201**; 1830, Stallbaum: Pudofka, **210**; под 1768 и 1769 г. Möhrin (Beratz): Pudowki, **199**; 1849, A. Schneider: Pudowki, **212**; 1827, Gemeinde-arch. Preuss: Putowka, **221**, 1828, Bath: Putowka, **209**—224, **236**.
Пятерик: 1864/65, S. D. Z.: Päterik, **217**; Bauer: Pjäterik, Pjäterikholz, **220**—225.
Рубль: во мн. памятках, 224; 1767, Möhring: Rubel, **235**, **236**.
Саксонка: 1864/65, S. D. Z. Saksonka, **218**—222, 226.
Сарафан: 1802, Züge: Serrevahn, **202**—229.

Image 2. Fragment de la liste des emprunts russes composée par Dinges, 1929.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— BEHAGHEL Otto, 1911 : *Geschichte der deutschen Sprache*, Strassburg.
— BEDNY Demjan, 1934 : «Schneeflöckchen», *Der Kämpfer. Monatsschrift für Literatur und Kunst*, Engels, N° 2, janvier, p. 1.
— *Bolschewik. Organ des Kantonkomitees des KP d. SU(B) und des Kantonvollzugskomitees des Kamenka Kantins ASSRdWD*, Grimm, N° 64-96, 1936.
— «Begrübungstelegramm M. Gorki an Romain Rolland», *Der Kämpfer. Monatsschrift für Literatur und Kunst*, 1936, Engels, N° 2, pp. 38-40.
— BORISSOW G., 1936 : «Die Parteikader müssen sorgsam auferzogen werden», *Parteiaufbau : Organ des Gebietskomitees der KP(B)SU der ASSRdWD*, Engels, N° 2, pp. 11-16.
— BRUSTOW A., 1936 : «Der Dichter in der Emigration», *Der Kämpfer. Monatsschrift für Literatur und Kunst*, Engels, N°2, mai, pp. 63-74.
— DINGES Georg, 1923 : «Űber unsere Mundarten», *Zur Heimatkunde des deutschen Wolgagebiets*, Pokrovsk, pp. 60-72.
——, 1925 : «O russkix slovax, zaimstvovannyx povolžskimi nemcami do 1876 goda» ['Les mots russes empruntés par les Allemands de la Volga avant 1876'], *Učenye zapiski Saratovskogo universiteta*, vol. 7, N° 3, pp. 195-236.
——, 1929 : «K izučeniju govorov povolžskix nemcev» ['L'étude des parlers des Allemands de la Volga'], *Učenye zapiski Saratovskogo universiteta*, vol. 4, N° 3, pp. 12-20.
— *Der Kämpf : Organ des Politabteilung des Kukkusser MTS*, 1933, Kukkus.
— *Der Kämpfer. Monatsschrift für Literatur und Kunst*, 1934, Engels.
— *Der Kolonist : Politisch-literarische Zeitung*, 1917, Ekaterinenstadt.
— *Für Kommunistische Aufklärung. Monatsschrift des Gebietskomitees der KP(B)SU der ASSR der Wolgadeutschen*, 1939, Engels.
— GORKI Maksim, 1934 : «Ueber die Sprache», *Der Kämpfer, Monatsschrift für Literatur und Kunst*, Engels, N°2, février-mars, pp. 1-8.
——, 1934 : «Tschelkasch», *Der Kämpfer. Monatsschrift für Literatur und Kunst*, Engels, N° 2, février-mars, pp. 51-80.
——, 1935 : «Ueber die Kulturen Wäste», *Der Kämpfer. Monatsschrift für Literatur und Kunst*, Engels, N°7, mai, pp. 3-14.
— GUBERNATOROW I., 1939 : «Mehr Aufmerksamkeit der Verteidigungsarbeit», *Für Kommunistische Aufklärung. Monatsschrift des Ge-*

bietskomitees der KP(B)SU der ASSR der Wolgadeutschen, Engels, N° 1, pp. 17-21.

— KATAJEW Walentin, 1935 : «Das Wunder in der Wäste*, Der Kämpfer*. *Monatsschrift für Literatur und Kunst*, Engels, N° 7, mai, pp. 45-96.

— KARPOVA A., 1939 : «Im Kampfe um ausgezeichnete Kenntnisse», *Für Kommunistische Aufklärung. Monatsschrift des Gebietskomitees der KP(B)SU der ASSR der Wolgadeutschen*, Engels, N° 1, p. 32-39.

— KROMM Georg, 1910 : «Die deutschen Ansiedler an der Wolga», *Schottener Kreisblatt*, N°15-24, Mitteilungen über die Herkunft der Einwohner von Jagodnaja Poljana mit einigen Proben der Mundart.

— KORNEJEV M., 1936 : «Über die Liquidierung der Klassen in der UdSSR», *Parteiaufbau : Organ des Gebietskomitees der KP(B)SU der ASSRdWD*, Engels, N° 2, pp. 36-54.

— *Kollektivist : Organ des KK der KP(B)SU und KVK des Seelmanner Kantons*, 1938, Seelmann.

— *Kommunist. Kollektivwirtschaftliche Stossbrigader*, 1938, Kommunist.

— «Lenin über Dobroljubow», 1936 : *Der Kämpfer. Monatsschrift für Litteratur und Kunst*, Engels, N°2, février, pp. 52-55

— *Leninskij put' : Organ Balcerskogo Kantkoma i Kantispolkoma Nemrespubliki* ['La voie de Lénine : Hebdomadaire du comité cantonal de Balzer et du comité exécutif de canton de la République des Allemands de la Volga'], 1937, Balzer.

— *Lenins Weg : Organ des Balzerer Kantonparteikomitees und Kantonvollzugs komitees der ASSR D.WD*, 1936, Balzer.

— LESCHNITZER Franz, 1936 : «Kaganowitsch spricht», *Der Kämpfer. Monatsschrift für Literatur und Kunst,* Engels*,* N° 2, février, pp. 6-7.

— MÜHSAM Erich, 1936 : «Lenin ist tot», *Der Kämpfer. Monatsschrift für Literatur und Kunst*, Engels, N° 2, février, pp. 1-4.

— *Nachrichten : Organ Gebietskomitees der KP(B)SU und des Präsidiums des Obersten Sowiets der ASSR der W.D.*, 1941*,* Engels.

— *Parteiaufbau : Organ des Gebietskomitees der KP(B)SU der ASSRdWD*, 1936, Engels.

— «Rede des Vorsitzenden des Sowjets der Volkskommissare der UdSSR, Genossen W.M. Molotow, am Radio am 17 September 1939», *Für Kommunistische Aufklärung. Monatsschrift des Gebietskomitees der KP(B)SU der ASSR der Wolgadeutschen*, 1939, Engels, N° 4, p. 1-4.

— *Rot Front : Organ des Kantonkomitees d. KP(B)SU und Kantonvollzugskomitees zur Krasnojar*, 1935, Krasnojar.

— *Rote Fahne : Organ der Politabteilung der Hucker MTS*, 1934, Balzerer Kanton.

— *Rote Jugend : Organ des Gebietskomitees des LKJVSU und des Engelser Stadtkosomolkomitees der ASSR der Wolgadeutschen*, 1931, Engels.

— SAKS A., 1936 : «Wie leite ich meinen Politzirkel», *Parteiaufbau : Organ des Gebietskomitees der KP(B)SU der ASSRdWD*, Engels, N° 2, pp. 15-19.
— *Stalinist : Organ des Gnadenflur KK der KP(B)SU und des KVK*, 1935, Gnadenflur.
— *Stalinez : Organ des Kantonparteikomitees und Kantonvollzugskomitees des Kantons Unterwalden, ASSR der WD*, 1938, Unterwalden.
— *Stalins Weg* : *Organ des Krassny-Kuter Kanton-Komitees d. KP(B)SU und des Kanton-Vollzugskomitees der ASSR der Wolgadeutscher*, 1938, Krassny-Kut.
— STETZKI, 1937 : «Die Stalinsche Konstitution der UdSSR und die Aufgaben der Parteipropaganda», *Parteiaufbau : Organ des Gebietskomitees der KP(B)SU der ASSRdWD*, Engels, N°1, pp. 5-28.
— SCHDANOW Wladimir, 1936 : «Dobroljubow als Kritiker», *Der Kämpfer. Monatsschrift für Literatur und Kunst*, Engels, N° 2, février, pp. 49-55.
— SCHNEIDER J., 1935 : «Koltschaks Ende», *Der Kämpfer, Monatsschrift für Literatur und Kunst*, Engels, N° 7, mai, pp. 19-24.
— *Trudovaja pravda: Eždenevnyj organ Avtonomnoj Socialističeskoj Respubliki Nemcev Povolžja* ['La vérité du travail: Quotidien de la République autonome socialiste des Allemands de la Volga'], 1924, Pokrovsk.
— UNWERTH Wolf, 1918 : «Proben deutschrussischer Mundarten aus den Wolgakolonien und dem Gouvernement Cherson», in *Abhandlungen der Preußischen Akademie der Wissenschaften*, *Philologisch-historische Klasse 11*, Berlin.
— WASNEZOV A., 1937 : «Die Restauratoren des Kapitalismus und ihre Verteidiger», *Parteiaufbau: Organ des Gebietskomitees der KP(B)SU der ASSRdWD*, Engels, N° 1, pp. 50-55.
— WOITENKO W., 1939 : «Die bolschewistische Propaganda und die Aufgaben der Presse», *Für Kommunistische Aufklärung. Monatsschrift des Gebietskomitees der K(B)SU der ASSR der Wolgadeutschen*, N° 1, pp. 21-27.
— *Zum Kommunismus*. *Organ des Gebietskomitees des Kommunistischen Jugendverbandes des Gebiets des Wolgadeutschen*, 1920, Marxstadt.



Georg Dinges (1891-1932)



G. Dinges (à gauche) lors d'une de ses expéditions, 1927.
Musée d'études régionales d'Engels.
http://www.engels-city.ru/bukl/bukl_5/11.htm



Image : Affiche de propagande soviétique des années 1920

A Broken Promise : A Hundred Years of Language Policy in Kalmykia

Vladislava REZNIK[1]
Varsovie

Abstract :
This article analyses language policy in Soviet Kalmykia in the 1920s-40s. It argues that the ill-thought alphabet reforms which entailed three changes of the Kalmyk language script in less than fifteen years contributed to the general failure of the rootinisation policy in the republic and resulted in a decline in Kalmyk language proficiency among its native speakers and a disruption in its written culture. Exacerbated by the deportation of Kalmyks in 1943 to Siberia, the Kalmyk language risked undergoing a radical language death, and is currently experiencing a gradual language shift, with Kalmyk listed as a «definitely endangered» language in the UNESCO *Atlas of Endangered Languages*. The article seeks to demonstrate how political expediency of Soviet language reforms and nationality policies led to a paradox when the predominantly Kalmyk-speaking community in the 1920s lost their native language in the course of a century.

Key-words: Republic of Kalmykia, language policy, alphabet reform, rootinisation, Mongol script, latinisation, Cyrillic alphabet, language shift, deportation, literacy campaign, linguistic revival.

[1] I would like to thank Viktoria B. Gulida from St. Petersburg State University and Sanja Spuzic from London for their help in researching this article.

1. INTRODUCTION

It is symptomatic that the users of online forums devoted to all sorts of issues about Kalmykia (an autonomous republic within the Russian Federation) are passionate contributors to discussions on the preservation and promotion of the Kalmyk language. It is also ironic that nearly one hundred years after the start of a conscientious language policy in Kalmykia (driven by the October revolution of 1917 and the proclaimed aim of the new socialist state to ensure the right of all peoples to their own language), the Kalmyk language is listed in the UNESCO *Atlas of Endangered Languages* as «definitely endangered»[2], and the number of Kalmyk native speakers has been steadily declining.[3]

Recent research on sociolinguistic situation in Kalmykia has successfully demonstrated that the Kalmyk language is experiencing a so-called gradual language shift[4], characterised by the enclave existence of language, the predominant role of its written form, changing patterns of language use and the formation of age-graded proficiency continuum in a speech community. Many hopes for the revival of the Kalmyk language were risen in the 1990s, when Kalmykia declared its sovereignty and passed a few acts of language legislation aimed at the revitalisation of the language and the reassertion of Kalmyk culture. In 1991 a *Law on languages in the Republic of Kalmykia* proclaimed the state status of Kalmyk and Russian languages, which was later enshrined in the 1994 Constitution. The most important piece of language legislation, however, appeared in 1999, in the form of a comprehensive *Language Act*, which did not only declare language rights and obligations of the peoples of Kalmykia but, importantly, presented a language policy programme, which outlined concrete measures for the preservation, study and development of the Kalmyk language[5]. It is fair to say that such a determined language policy, complemented by the growing sense of national identity, bore fruit throughout the 2000s, when social functions of the Kalmyk language were significantly extended. It is now the language of instruction in some primary schools, and a compulsory profile subject in all primary and secondary education institutions. Together with Russian, Kalmyk is the language of legislation and public administration; in legal proceedings both

---

2 «Definitely endangered» implies that «children no longer learn the language as a mother tongue in the home». See http ://www.unesco.org/culture/languages-atlas/

3 According to the 1989 Russian census, the number of Kalmyk speakers in Russia was 156'329, out of whom 154'442 persons spoke Kalmyk as their native language. The 2002 census provides the lower number of Kalmyk speakers at 153'602, in spite of the fact that the general number of ethnic Kalmyks increased. Unfortunately, the most recent data of the 2010 census are not as yet available.

4 Language shift is a sociolinguistic process whereby a speech community who share a language shifts to speaking another language.

5 For a detailed analysis of the 1999 *Language Act*, see Grin, 2000.

state languages are used depending on the nationalities of the concerned individuals. There are Kalmyk language newspapers and magazines, radio and television programmes, Internet sites. Social prestige of the language has also grown, mainly as part of the national revival process and the reassertion of the Kalmyk identity. And yet, Russian remains the dominant language in the Republic. All Kalmyk speakers are bilingual and prefer to use the Russian language in most domains : the use of the Kalmyk language in official sphere remains limited :

> Bilingual speakers do not use the opportunity to represent their interests in court, or to conduct an electoral campaign in Kalmyk; only in exceptional cases is Kalmyk the language of a scientific report or a scholarly paper. (Baranova, 2009, p. 26)

Recent extensive sociolinguistic fieldwork in Kalmykia confirms that, in spite of the official policy for the promotion of the language, fewer people speak it today as the mother tongue. The majority of Kalmyk speakers belong to older generations and live in countryside, often in small remote villages. The capital Elista and other big towns see mostly the use of Russian, and it is Russian that is predominantly used in everyday communication between parents and children in ethnic Kalmyk families (Baranova, 2009, p. 26).

The deportation of the Kalmyk people to Siberia under Stalin in December 1943 is usually marked as the critical point in the fate of the Kalmyk language and as the main factor, which led to the language shift. The conditions of deportation, harsh Siberian climate and starvation caused thousands of deaths among the Kalmyks whose number fell from roughly 120 thousand at the time of deportation to less than 78 thousand in 1957 when the Kalmyks were permitted to return to their native land[6]. In Siberia, the Kalmyks were resettled over disperse locations and were surrounded by Russian speakers, which had a devastating effect on Kalmyk language and culture. Quite simply, in those years «language policy was aimed at the exclusion of Kalmyks and the Kalmyk language from social life». Even original Kalmyk toponyms were substituted with Russian names, with Elista being called Stepnoj until 1957 (Baranova, 2009, p. 25). A victim of political repressions together with the people who spoke it, the Kalmyk language partly experienced the process of a radical language death[7], characterised by the distortion of the natural mechanisms of language transfer from generation to generation : during their exile, many older members of the Kalmyk community remained monolingual in Kalmyk, whereas a big number of Kalmyk children (especially orphans or those who

---

[6] The figures vary in different sources. I am referring here to the numbers quoted in Baranova 2009, p. 25. In general, the estimates of Kalmyks who died as a result of deportation range from one fifth to half of the population.

[7] The term «radical language death» is from L. Campbell, M.C. Muntzell (Campbell, Munzell, 1992).

were born and grew up in Siberia) spoke only Russian. Thankfully, the return to Kalmykia in the late 1950s and the re-introduction of native-language education, supported by a high degree of language loyalty among the Kalmyks, saved the Kalmyk language from complete disappearance and reversed the situation of radical language death. Although nominally upholding the principle of equality of minority languages and Russian, postwar Soviet language policy was in practice focused on the promotion of the Russian language whose social prestige and functions grew at the expense of titular languages in Soviet republics. While Russian became the dominant language in Kalmykia, the Kalmyk language entered the process of a gradual language shift, which continues today.

There exists, however, an additional factor which is often overshadowed by the tragic experience of deportation in the available analyses of the sociolinguistic situation in Kalmykia. It may be argued that Soviet language construction of the 1920s and 30s, which elsewhere achieved some genuine successes in the creation of alphabets, institution of native-language education and the eradication of illiteracy, was much less effective in Kalmykia and may, in actual fact, have contributed to the woes of the very language the reform sought to promote. Suffice it to say that between 1924 and 1938 the writing system of the Kalmyk language was changed three times which resulted in a situation when a whole generation of Kalmyks grew up without a clear reference for the written language. This and other aspects of language reform in Kalmykia are the focus of this paper, which aims to analyse linguistic as well as political implications of early language construction work in the republic, with particular emphasis on the assessment of its overall benefit for the development of Kalmyk language and culture.

2. FOR THE CREATION OF A NEW CULTURE

The Kalmyks are a Western Mongolian people, descendants of Oirats, who used to live in North-Western Mongolia (Djungharia) and in the 17th century moved westwards to Siberia and beyond, reaching the Volga river in European Russia. Kalmyks voluntarily joined the Russian Empire in 1609. Their main religion is Tibetan Buddhism, which makes Kalmyks the only Buddhist nation in Europe. The Kalmyk language belongs to the group of Mongolian languages, and is closely related to Oirat languages spoken today in China's Xinjiang and Mongolia.

The Kalmyk language has a long literary tradition. In 1648 a Buddist missionary Zaya Pandita adopted the traditional Mongolian script to the Oirat language creating the so called *Todo Bičig* ['clear writing'], a vertically written alphabet which is still in use in Xinjiang[8]. A scholar of

[8] The alphabet designed by Zaya Pandita was not only graphically beautiful but more accurate in rendering the Oirat pronunciation in comparison to the traditional Mongolian script. It

great renown, Zaya Pandita is credited with translating a great number of Buddhist works into Kalmyk; his name is revered among the Kalmyks, while *Todo Bičig* is generally regarded as a symbol of the renaissance of Kalmyk culture. Zaya Pandita established a literary basis for the Kalmyk language and introduced its orthographic rules, mainly based on the etymological principle. Works published in the Kalmyk language in pre-revolutionary period included religious and philosophical texts, the Kalmyk epic Dzhangar, national folklore and a translation of the New Testament. There existed periodicals such as a calendar published both in Russian and Kalmyk, Russian-Kalmyk dictionaries and a primer, published in 1915. It is worth emphasising, however, that the use and functioning of the written language was limited only to a very small number of literate Kalmyks who attended Buddhist schools and received a religious education. For the masses of Kalmyk population, *Todo Bičig* and its literature remained inaccessible, which resulted in a gradual distancing of the written form of language from the vernacular. Indeed, the spoken Kalmyk of the early twentieth century considerably differed from the norms of Zaya Pandita's books. Among the changes was the loss of vowels in a word followed by the reduction in the number of syllables, and the replacement of diphthongs with long vowels (Kotvič, 1929, pp. 17-23). These phonetic phenomena could not, however, be reflected in writing, imprisoned by the straitjacket of the etymological principle. The existence of an outdated alphabet had become – in a curious twist – a contributing factor to the «outrageous illiteracy», to quote professor Boris Vladimircov, one of the most prominent scholars of Mongolian studies and a specialist on Kalmyk language and culture. For Vladimircov, the fossilised writing system led, in practice, to the disappearance of all orthographic norms, to «illiterate, almost unreadable writing, with words written every time in a different way» (Vladimircov, 2005, pp. 881-94, p. 892). In 1919, there were only 56 literate Kalmyks per thousand of population, which amounted to less than six per cent of the population aged eight and over (Sartikova, 2008, pp. 71-76).

Proclaiming the right of minority peoples to self-determination and the emancipation of national cultures, the Bolsheviks set out on an ambitious programme of reforms which included language development, eradication of illiteracy, creation of primary, secondary and vocational systems of national education and, ultimately, in practical as well as ideological terms, creation of a new socialist culture for every minority nation of the Soviet Union. In Kalmykia, appeals to all «honest forces of intelligentsia» affirmed the «utmost necessity to study our national language, literature, and history» in order to join the sweeping process of cultural construction in the country and be able to share the progressive

---

eliminated the polyphony of letters by introducing additional diacritic signs and distinguishing between such letters as *t* and *d*, or *ö* and *ü* which gave it an advantage over the Mongolian alphabet, where one letter could signify a few different sounds. On this, see Pavlov, 1969; Poppe, 1929.

human values[9]. Although extremely difficult, given the very high level of illiteracy among the population and the sheer physical conditions of the nomadic way of life in the road-less steppes, the process of the formation of Kalmyk national language and education received a fresh impulse in 1920, after the first All-Kalmyk Congress of Soviets declared the creation of the Kalmyk Autonomous Region and enabled the unification of disperse parts of Kalmyk population in a single administrative unit. The Congress also focused on the organisational problems of establishing in the republic a system of primary and secondary education, which required the provision of textbooks, primers, methodological and scientific literature in the Kalmyk language, on one hand, and the supply of qualified national teacher cadres, on the other.

Central to the fight against illiteracy and the rise of national Kalmyk culture was the alphabet issue. In 1923 a local educational committee prepared first primary textbooks and curricular in the Kalmyk language, which were supposed to be published in the course of the same academic year. This, however, did not happen due to the lack of printing types for the existing Kalmyk script. Children in primary schools continued to be taught in Russian with the use of Russian primers, which was extremely difficult for Kalmyk speaking pupils and, more in general, contradicted the Narkompros ['People's Commissariat of Education'] policy of the transition of all school education into local languages in 1924-26 (*korenizatsiia* or rootinisation). Modernisation of the writing system of the Kalmyk language became therefore a matter of paramount importance and urgency. There were initial projects of simplification and improvement of the *Todo bičig* alphabet, aimed at preserving the originality of the Kalmyk language and ensuring its historical and literary continuity (Kitljaeva, 2007, p. 68). Crucially, already in 1923 early concerns were voiced about the danger of Russian assimilation and an «abnormal absorption of the Kalmyks by Russian national culture». To counter such a strong influence, the regional educational committee proposed principles of a truly national system of education, which included instruction in Kalmyk and teaching of such elements of Kalmyk culture as mythology, religion (in a critical interpretation), folklore (especially songs) and traditional upbringing. At a meeting of the committee in December 1923, it was decided to say a «positive and everlasting yes» to the Zaya Pandita alphabet or a transcription (Kitljaeva, 2007, p. 69).

The idea of using a Russian transcription for the Kalmyk language was neither new nor unpopular. In pre-revolutionary Russia, the Cyrillic alphabet was adapted by missionaries and scholars for some of the local languages of the Empire, mainly for educational and ethnographic purposes, such as the collection and recording of the examples of national

[9] Archival materials, quoted from Kitljaeva, 2007, pp. 66-69.

folklore[10]. In the first decades of the twentieth century, scholars such as Vladislav Kotvič and Nomto Očirov (the author of the 1915 Kalmyk primer) conducted a number of field expeditions in Kalmykia, collecting riddles and publishing them in Kalmyk in a Russian transcription. In 1906 members of an underground nationalist organisation in Elista proposed the use of Cyrillic as a measure of ensuring the survival of the Kalmyk language under the assimilationist policies of the tsarist government (Pavlov, 1969, p. 204). Existing Russian printing types allowed for the publication and wider circulation of Kalmyk texts. The newspaper *Ulam Xal'mg* ['The Red Kalmyk'], which firstly appeared in October 1919, was initially published in Russian and Kalmyk with the use of the Russian alphabet, due to the lack of printing types for Kalmyk traditional writing. Between 1920 and 1923 the newspaper was coming out in the Kalmyk script, but quite soon this practice had to be stopped as the very scarce printing types of *Todo bičig* became worn out and unusable (Romanov, 1971, pp. 43-53). In sum, even while the idea of transition to Russian graphic system was being widely discussed in Kalmyk society, it was simultaneously tested and applied in practice, driven by the necessities of the literacy campaign, cultural construction and the rootinisation policy in the republic.

3. ALPHABET OVERKILL

It may be argued that the ultimate decision of the Kalmyk authorities in 1924 to abandon the Zaya Pandita alphabet in favour of the Cyrillic script was reached with public consensus and was justified by a number of reasons. A report to the Fifth All-Kalmyk Congress of Soviets in October of that year highlighted the «disadvantages» of the Zaya Pandita alphabet – such as its complex orthographic rules[11], unusual symbols, and the lack of printing types – which «created considerable obstacles for the cultural growth of the Kalmyk people» (Pavlov, 1969, p. 205). The transition to Russian transcription, it was hoped, would become the steam engine of cultural development and socialist construction in Kalmykia[12].

10 After the revolution and especially during the latinisation campaign, such attempts at adopting the Cyrillic script for languages of national minorities were labelled as demonstrations of «Great Russian chauvinism and «colonial power».

11 One and the same letter, for example, could be written in three different ways depending on its position in a word.

12 The resolution of the so called First linguistic conference which took place in January 1924 and deliberated on the adoption of Cyrillic stated that the Zaya Pandita alpabet should be kept for academic study of the written monuments of the Kalmyk people (Pavlov, 1969, p. 204). An interesting observation has been made by Arai Yukiyasu in an article on the language policies and dynamics of the Mongol peoples from 1920 to 1940. Yukiyasu points out that the newly adopted Cyrillic was never called an alphabet but a transcription in the resolution. The author suggests this unusual formulation can be referred to the Japanese script system, where similar relationship exists between the scripts Hiragana and Katakana,

The alphabet was developed by a specially appointed commission at the Regional Department for People's Education. It was based on the phonetic principle which stated that a «system of practical writing should graphically reflect all the phonemes of a given language – and nothing more» (Dešeriev, 1968, p. 31). This dictum would later receive a brilliant expression in Nikolaj Jakovlev's famous «mathematical formula for the construction of alphabets», which provided a scientifically rigorous basis for the extensive phonological work of Soviet language construction (during the latinisation campaign). The alphabet adopted in Kalmykia contained, apart from the ordinary Russian letters for similar or analogous sounds in both languages, six distinct letters with diacritic signs (two dots at the top) for specific sounds of the Kalmyk language (Table 1). This solution, however, proved impractical as the dots were used inconsistently and, indeed, were often lost completely in the printing process. The problem of finding adequate symbols for the sounds in question remained open throughout the 1920s. It was one of the main topics discussed at the second Kalmyk linguistic conference in February 1928, which agreed to substitute the controversial letters with the new ones (usual Russian letters without diacritics). In a sign of things to come, Evgenij Polivanov, a famous linguist and a member of the All-Union Central Committee for the New Turkic Alphabet, proposed (unsuccessfully) to convert the Kalmyk writing from Cyrillic to Latin alphabet (Pavlov, 1969, p. 208).

Understandably, the introduction of the Russian script alone was not sufficient to produce immediate results in raising the literacy levels among Kalmyks or improving the quality of national education. Some success was achieved in organising the publishing of school materials. First textbooks appeared in 1925; for every pupil there were approximately two textbooks in Russian and one in Kalmyk language (Romanov, 1971, p. 124). All in all, twenty new textbook titles were published between 1924 and 1928. Kalmyk was the language of instruction in the first grade of primary school. In general, however, the fight against illiteracy was conducted in Russian and on the basis of Russian materials. The curriculum taught at *likbez* ['eradication of illiteracy'] centres reflected their role as the tools of political and ideological education, sometimes at the expense of the basics. In Kalmykia, it included a compulsory course in «political literacy» ['politgramota'], an introduction into agricultural and veterinary studies, hygiene and sanitation, but lacked lessons in elementary reading and writing (Sartikova, 2008, p. 73).

and Kanji, the Chinese characters. The first two scripts with syllabic letters were formerly used as the transcriptions of the only proper script, the Chinese characters. Moreover, the idea of word transcription among the Kalmyks was exactly the same as the idea of script reform among the Buryats in the 1910s, when a Latin transcription was proposed with the purpose of mediating between the Buryat people and the traditional Mongolian script. See Yukiyasu, 2004, pp. 309-34.

Additional letters to Cyrillic and Latin Alphabets in Kalmyk (1924–1941)

IPA	æ ö Ü ɣ ʤ ŋ ʧ ʦ
1924	ä ö y г ӂ ң - - (Cyrillic)
1926	d v ю h дж нг - -
1928	я э ю г ж нг - -
1930	ə ɵ y h z ŋ c ç (Latin)
1931	ə ɵ y h z ŋ ç c
1938	ä ö ӱ гъ дж нъ - - (Cyrillic)
1941	ə ɵ ү h җ ң - -

IPA – International Phonetic Alphabet

Table 1

The 1926 All-Union census revealed that literate people constituted only 17.3 per cent of the entire population of the Kalmyk Autonomous Region. The recorded number of Kalmyks who were literate in the Kalmyk language was as low as 5'411 (*Ibid.*). These figures show just how unrealistic were the Narkompros plans to eradicate illiteracy among non-Russian nationalities by 1927 or, even more so, to accelerate the rootinisation campaign in 1924 by introducing local languages in the state office administration. Problems with adopting a suitable alphabet, as well as the lack of an established written norm of the Kalmyk language were often cited by the authorities as the main hurdles in the rootinisation process[13]. An experiment in 1927 to introduce the Kalmyk language to all state office administration in all enterprises of the Khoshoutovsky ulus and in some other places failed (Maksimov, 2008, p. 234). It is obvious, however, that other factors contributed to what can be seen largely as a failure of the rootinisation campaign in Kalmykia. In an economically and culturally backward region with a semi-nomadic population, even communication with the central authorities presented a challenge. Cash-strapped on one hand, the literacy campaign was also hit by high levels of drop-out rates. Between 1925 and 1928 more than thirty per cent of students failed to complete a *likbez* course[14]. Under such circumstances, another change of the alphabet could only exacerbate the situation,

[13] See, for example, the report of the VXII Regional Party Conference in 1926. Cited in Romanov, 1971, p. 121.

[14] In the 1924-25 academic year, only 68 out of the planned 130 likbez centres were established in Kalmykia due to the lack of funds. See Sartikova, 2008, p. 73.

reducing the number of Kalmyks literate in their native language. Similar arguments, however, bore little, if any, weight in what Terry Martin calls «symbolic politics of national identity», of which the latinisation campaign was a paradigmatic example[15].

In 1930 the Kalmyk language was swept by the great wave of latinisation. A major practical project of language construction and radical linguistic reform, the latinisation movement of the late 1920s had three important ideological components : the avant-garde role of latinisation as a weapon against cultural backwardness at the service of cultural revolution and rootinisation; the zeal of unification, firstly in the form of pan-Turkism, and later as Soviet internationalism; and, finally, the anti-Russian, anti-colonial rhetoric, which sanctioned hostility towards Russian culture. As Martin explains, the anti-Russian element rested on the principle of the greater danger, the great-power chauvinism seen as a greater danger than local nationalism. A strong rhetorical advantage of the latinisation campaign was its initial ability to label any support of the Cyrillic script as great-Russian chauvinism (Martin, 2001, pp. 193-94). Unsurprisingly, no linguistic or, indeed, pragmatic arguments of the Kalmyks in favour of the recently adopted Cyrillic could withstand such a powerful ideological assault of the radical latinisers, supported by the central Party authorities. This is not to say that there was no resistance to the proposed change. Kalmyks were accused of acting against latinisation at the Conference of the New Turkic Alphabets in the Lower Volga region, held in Saratov in November 1929. A local newspaper argued that it would be difficult for school children to master two alphabets at the same time (Latin for the Kalmyk language and Cyrillic for Russian); that all printed materials published in Cyrillic in the previous years would become useless and would mean wasted economic resources (Ajtov-gil', 1932, p. 63; Paškov, 1934, p. 121). One may add here the perceived danger of a general linguistic confusion among Kalmyks and a threat to the modest results achieved in the fight against illiteracy. But the political success of the campaign meant that any opposition to latinisation – however reasonable – was deemed counter-revolutionary, and in January 1930 the Central Executive Committee of the Kalmyk Region abolished the use of Cyrillic and adopted the Latin alphabet in its place.

Apart from the obvious ideological momentum of the movement, two major interrelated factors may be suggested as the main underlying reasons for the latinisation of the Kalmyk alphabet which, on a purely linguistic level, was an unjustified «step backwards» (Nominxanov, 1969, p. 34). Both are concerned with a unifying, centripetal force that found realisation in the centralisation of the language construction work, on one hand, and the utopian drive for the unification of all alphabets, on the other.

[15] Martin, 2001, p. 185. The latinisation movement was started and driven by the local elites of Turkic peoples, especially in Azerbaijan, where a revolutionary activist Samed Agamaly-Ogly initiated a campaign against the Arabic script and made latinisation his personal crusade.

The spontaneous alphabet reforms of the early 1920s were mostly initiated by indigenous elites before the emergence of any central policy on the matter. By the end of the decade, however, latinisation became one of the most important state projects, an inseparable part of the nationalities policy and symbol of the cultural revolution, sanctioned, funded and controlled by the Party. In this context, a reversal of the earlier semi-autonomous decisions of local political elites and their relatively free choice of writing systems was not only a centralising measure but, crucially, a symbolic message sent by the authorities in Moscow to local leaderships on shifting power structures and emerging political hierarchies (see Martin 2001, pp. 182-204).

The unification of alphabets for many different Soviet nations of the East and North (and, indeed, beyond the borders of the Soviet Union) was another important goal of the language reform. In linguistic terms, unifying efforts reflected the tremendous phonological work of Soviet linguists who strove to create an elegant graphic system which could represent analogous sounds in different languages by means of one and the same sign. From an ideological point of view, the drive for linguistic unity (also in orthographic and terminological systems of various languages) was based on the utopian dream of spreading the revolution and unifying as many peoples as possible with the help of a common latinised revolutionary script. It seems quite obvious that the shift of the Kalmyk alphabet to Latin owed a lot to the idea of the unity of Mongolian peoples. The latinisation movement for Buryats (a Mongolian people living in the Soviet Far East on both sides of the Lake Baikal) started in 1929, and the use of the traditional Mongolian script was officially abolished in favour of the Latin alphabet in 1931; in Mongolia proper the latinisation policy was adopted in 1930. As the only Mongolian nation in European Russia, the Kalmyks were perhaps seen by the Soviet government as an essential link to their XX «Buddhist brothers» in the Far East[16], which necessitated the integration of their languages and writing systems. A pan-Mongolian linguistic conference was organised in Moscow in January 1931. The representatives of the three nations discussed such questions as the unification of the newly adopted Mongolian alphabets, the principles of making orthographies, terminological unity, and the choice of dialects for the creation of a literary norm for their languages. The conference adopted a Unified Mongolian and Buryat-Mongolian alphabet, which consisted of 27 common letters plus three additional letters for the Kalmyk language («Konferencija», 1932, pp. 66-77).

In the first half of the 1930s, educational and cultural work in Kalmykia intensified, producing quicker and more noticeable results. The literacy campaign assumed a systematic and coherent character. Publishing in the Kalmyk language grew to 53 titles in 1933, with the circulation of

[16] An «Appeal to Oriental Peoples adopted by the First All-Kalmyk Congress of Soviets» in 1920 read : «Dear Buddhist brothers ! Respond to the call and raise the banner of revolutionary struggle. […] Go and fight !» (cited from Maksimov, 2008, p. 218).

192 thousand copies (*Kul'turnoe stroitel'stvo*, 1935, pp. 134-35). The data of the 1939 All-Union census show that the rate of literacy among Kalmyk population aged over nine achieved 70.8 per cent, which was a huge advantage compared to the results of 1926 (Sartikova, 2008, p. 75). At the peak of the latinisation movement, such success was enthusiastically attributed to the introduction of the Latin alphabet. It may be argued, however, that it was not so much the latinised script as the general methods and ethos of the *kul'tšturm* ['cultural attack'] campaign in 1931 that became the main driving force behind the growth of literacy numbers in Kalmykia. The «cultural army» consisted of up to 5'000 members, including teachers, high school and university students, as well as Komsomol and trade union activists. The allocated two million roubles were spent to increase the number of schools, reading clubs, literacy centres and libraries. A growing network of travelling «red *kibitkas*» enabled the educators to reach remote Kalmyk villages where they taught reading on a par with basic sanitary skills and fought against superstitions. It must be emphasised here that such educational and propaganda work was conducted mostly in Russian and was aimed at achieving only the «basic literacy» level, which implied the ability to read the alphabet and put down a signature (Sartikova, 2008, pp. 74-75).

CONCLUSION

The Latin alphabet existed in Kalmykia until 1938 when another change in Soviet nationalities policy brought a new wave of language reforming. All the so called «young-lettered» ['mladopis'mennye'] languages of national minorities on the basis of Latin were transferred to Cyrillic, what for the Kalmyk language meant a third change of the alphabet in less than fifteen years. As can be seen from Table 1, the new alphabet initially repeated the mistakes of the 1924 variant, introducing three letters with diacritic dots above. It was subjected to further adjustments in 1941 when, according to Pavlov, the Kalmyk writing finally became «very sophisticated, accessible and practically convenient» (Pavlov, 1969, pp. 209-10). Tragically for the Kalmyks, they could hardly benefit from this improvement, given the onset of the war and the horror of deportation in 1943. Although at the time of the deportation the majority of Kalmyks spoke Kalmyk as their mother tongue, the conditions of the exile and its long duration broke the inter-generational continuity of language transmission. Moreover, the alphabet turnover of the preceding years was, in my opinion, an additional serious factor that contributed to the plight of the Kalmyk language. At the beginning of the 1940s around thirty per cent of working age Kalmyks (including 36 per cent of women) remained illiterate (Sartikova, 2008, p. 75), and only a limited number of Kalmyk speakers were literate in their native language, albeit without a clear reference to an established writing system. This meant that in Siberia the young generation of Kalmyks had

very little chance of acquiring or maintaining their language through home schooling and reading. With their spoken Kalmyk being ousted and gradually lost in the Russian language environment, the Kalmyk children also found themselves dramatically disconnected from the written culture of their homeland.

When in 1928 professor Vladimircov gave a speech at the second Kalmyk linguistic conference, he defied the expectations by speaking against the use of Cyrillic for the Kalmyk alphabet and expressing support for the unity of the Mongolic world, epitomised in its ancient Mongolian alphabet[17]. In his 1931 article on the latinisation of the Mongolian and Kalmyk scripts, Vladimircov wrote : «For Mongolians, Buryats and Kalmyks, changing to the Latin script does not only mean to replace scripts but it means a great change to their languages themselves» (Vladimircov, 2005, p. 894). For Kalmyks, this implicit warning on the interrelated fates of peoples and their languages proved true in more ways than one, and to a far more dangerous extent than the scholar could have predicted.

[17] Yukiyasu, 2004, p. 317. Similar views were expressed by another prominent Mongolist, Nikolaj Poppe. See Poppe, 1929, p. 28.

BIBLIOGRAPHIC REFERENCES

— AJTOV-GIL' S., 1932 : «Novyi alfavit v Nižne-volžskom krae» ['Le nouvel alphabet dans la région de la Basse Volga'], *Revoljucija i pis'mennost'*, N° 3, pp. 60-70.

— BARANOVA Vlada, 2009 : «Jazykovaja situacija v Kalmykii : sociolingvističeskij očerk» ['La situation linguistique en Kalmoukie : essai de sociolinguistique'], in S.S. Sai, V.V. Baranova, N.V. Serdobol'skaja (éds.), *Issledovanjia po grammatike kalmyckogo jazyka*, *Acta Linguistica Petropolitana, Transactions of the Institute for Linguistic Studies*, Vol. 2, St. Petersburg : Nauka, pp. 22-41.

— CAMPBELL Lyle, MUNTZELL Martha, 1992 : «The structural consequences of language death» in N.C. Dorian (éd.), *Investigating Obsolescence : Studies in language Contraction and Death,* Cambridge : Cambridge University Press, pp. 181-96.

— DEŠERIEV Jurij D., 1968 : *Sovetskij opyt jazykovogo stroitel'stva i razvitija literaturnyx jazykov* ['L'expérience soviétique de construction linguistique et de développement des langues littéraires'], Elista.

— GRIN François, 2000 : «From Oblivion to Reassertion», *European Centre for Minority Rights Working Paper* N° 10, http ://www.ecmi.de/dowload/working_paper_10.pdf

— KITLJAEVA Svetlana D., 2007 : «Pervye meropriatija soveckoj vlasti v sfere jazykovoi politiki (na primere Kalmykii)» ['Les premières initiatives du pouvoir soviétique dans la sphère de politique linguistique'], *Izvestija Altajskogo gosudarstvennogo universiteta*, N° 4 (2), pp. 66-69.

— «Konferencija mongol'skix narodov po voprosam pis'mennosti i jazyka» ['La conférence des peuples mongols a sujet de l'écriture et de la langue'], *Revolucija i pis'mennost'*, 1932, N° 3, pp. 66-77.

— KOTVIČ Vladislav L., 1929 : *Opyt grammatiki kalmyckogo razgo-vornogo jazyka* ['Essai de grammaire du kalmouk parlé'], Praha : Izdatel'stvo kalmyckoj komissii kul'turnyx rabotnikov v Čexoslovatskoj Respublike.

— *Kul'turnoe stroitel'stvo v SSSR 1930-1934* (1935) ['L'édification culturelle en URSS 1830-1934'], CUNXU Gosplana SSSR.

— MAKSIMOV Konstantin N., 2008 : *Kalmykija in Russia's Past and Present National Policies and Administrative System,* Budapest, New York : CEU Press.

— MARTIN Terry, 2001 : *The Affirmative Action Empire. Nations and Nationalism in the Soviet Union, 1923-1939,* New York : Cornell University Press.
— NOMINXANOV Denislav Ts-D., 1969 : *Očerki istorii kul'tury kalmyckogo naroda* [‘Essais d’histoire de la culture du peuple kalmouk’], Elista : Kalmizdat.
— PAVLOV D.A., 1969 : *Sovremennyi kalmyckij jazyk. Fonetika i grafika* [‘Le kalmouk contemporain. Phonétique et graphie’], Elista : Kalmizdat.
— PAŠKOV B., 1934 : «Novyj latinizirovannyj alfavit v Kalmyckoj Avtonomnoj oblasti» [‘Le nouvel alphabet latinisé dans la région autonome de Kalmoukie’], in N. Nurmakov (éd.) *Alfavit Oktjabrja,* Moskva, Leningrad : Central’nyi komitet novogo alfavita.
— POPPE Nikolaj N., 1929 : «O sistemax pis'mennosti, primenjavšixsja mongolami i avtorami trudov o mongol'skom jazyke» [‘Les systèmes d’écriture employés par les Mongols et les auteurs d’ouvrages sur la langue kalmouke’], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, N° 5, pp. 111-18.
——, 1929a : «K voprosu o sozdanii novogo mongol'skogo alfavita» [‘La création du nouvel alphabet kalmouk’], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, N° 5, pp. 28-34.
— ROMANOV Anton S., 1971 : *Pečat' Kalmykii 20-x godov* [‘La presse kalmouke des années 1920’], Elista : Kalmizdat.
— SARTIKOVA Evgenija V., 2008 : «Kampanii po likvidacii bezgramotnosti kalmyckogo naroda i ix rezul'taty» [‘Les campagnes pour la liquidation de l’analphabétisme des Kalmouks et leurs résultats’], *Kul'turnaia žizn' juga Rossii*, N° 4 (29), pp. 71-76.
— VLADIMIRCOV Boris Ja., 2005 : «Mongol'skije literaturnye jazyki : k latinizacii mongol'skoj i kalmytskoj pis'mennosti» [’Les langues littéraires mongoles : vers la latinisation de l’écriture mongole et kalmouke’], in *Raboty po mongol'skomu jazykoznaniju,* Moskva : Vostočnaja literatura, pp. 881-894.
— YUKIYASU Arai, 2004 : «Integration and Separation of ‘Language’ : Language Policies of Mongolian Peoples in the USSR and Mongolia, 1920-1940», in Ieda Osamu, Uyama Tomohiko (éds), *Reconstruction and Interaction of Slavic Eurasia and its Neighbouring Worlds. Slavic Eurasian Studies*, N° 10, Sapporo : Slavic Research Centre, pp. 309-34.



Un groupe de femmes kalmoukes près d'une «kibitka rouge» (tente de nomades où était installé le bureau de propagande).
http ://www.history08.ru/category/bez-rubriki/page/8/

Cahiers de l'ILSL, n° 35, 2013, pp. 75-100

Enseignement du kalmouk et situation linguistique (fin 1950-2000)[1]

Vlada BARANOVA
École des hautes études en sciences économiques,
Université de Saint-Pétersbourg

Résume:
L'article aborde le rapport envers la langue dans une communauté, les Kalmouks, qui a vécu l'expérience traumatisante de la déportation. Le processus de disparition de la langue kalmouke est traditionnellement relié avec la déportation des Kalmouks en Sibérie. Tout en étant juste, cette explication n'explique pas pourquoi cette baisse du nombre des locuteurs du kalmouk ne s'est pas arrêtée après leur retour dans leurs terres. Nous analysons ici un des facteurs déterminants pour comprendre cette nouvelle situation, à savoir la politique linguistique, dans les années 1920-1980.

Mots-clés: kalmouk, politique linguistique, Union Soviétique, langue minoritaire, école soviétique, minorités ethniques, langue maternelle, langue «littéraire»

---

[1] Je tiens à remercier les organisatrices de la conférence «Le gouvernement des langues. Russes et Soviétiques face au multilinguisme», qui s'est tenue à Moscou en mars 2008, Juliette Cadiot et Larissa Zakharova, pour leurs critiques de la version russe de cet article, ainsi que la traduction en français.

LES KALMOUKS - PRÉSENTATION

C'est au début du XVIIe siècle que les Kalmouks, originaires d'Asie centrale, s'installent sur le territoire de l'actuelle Kalmoukie[2]. À la fin du XVIIe siècle se développe parmi eux le lamaïsme (bouddhisme). Les Kalmouks sont traditionnellement des éleveurs nomades, mais l'époque soviétique marque une sédentarisation progressive.

Au cours du XXe siècle, le statut administratif des terres kalmoukes a changé plusieurs fois: fondé en 1920, le gouvernement autonome de Kalmoukie (KAO) devient en 1935 la République autonome de Kalmoukie (KASSR) au sein de la RSFSR, ce qui entraîne leur «élévation» du statut tant du groupe que de son idiome dans la hiérarchie soviétique, qui prévoit une correspondance entre le «statut ethnique» et la forme administrative du territoire. En décembre 1943, la République socialiste soviétique autonome de Kalmoukie (KASSR) est dissoute, pour n'être reformée qu'en 1957 (en 1958, le territoire autonome est réorganisé en république autonome)[3]. En 1990, la République autonome de Kalmoukie (KASSR) proclame sa souveraineté. En 1992, elle prend le nom officiel de République de Kalmoukie – *Haljmg Taŋč*.

Selon les données du recensement de 2002, 178'000 Kalmouks vivent en Russie, dont 156'000 en République de Kalmoukie (RK). Les Kalmouks représentent plus de la moitié de la population de la RK. Les Russes sont le groupe arrivant en deuxième position. Enfin, la république compte un grand nombre d'autres minorités ethniques. Toujours d'après les chiffres du recensement de 2002, sur les 292'400 habitants de la RK, on compte 155'938 Kalmouks (53,3 % de la population totale), 98'115 Russes (33,6 %), 38'329 représentants d'autres ethnies (13,1 %, soit par ordre décroissant: des Dargwa, des Tchétchènes, des Kazakhs, des Ukrainiens, des Avars et des Allemands).

Au cours du XXe siècle, les recensements successifs font apparaître l'évolution suivante de la population: 1926 – 131'000 habitants, 1937 – 127'000, 1939 – 134'000, 1959 – 106'000, 1970 – 137'000, 1979 – 147'000, 1989 – 174'000. C'est entre les recensements de 1939 et 1959

---

[2] La république de Kalmoukie se situe au sud-est de la partie européenne de la Fédération de Russie. Elle possède des frontières avec les gouvernements d'Astrakan, de Volgograd et de Rostov, avec la région de Stavropol' et avec le Daghestan. Elle est baignée au sud-est par la mer Caspienne.

[3] Oukase du Présidium du Soviet suprême «sur la liquidation de la République Socialiste Soviétique Autonome de Kalmoukie et formation du gouvernement d'Astrakhan au sein de la RSFSR» du 27 décembre 1943 et la «décision du Conseil des Commissaires du Peuple N°1432/425cc sur la déportation des Kalmouks vivant en République Socialiste Soviétique Autonome de Kalmoukie. 28 décembre 1943» et «sur la formation de la province autonome de Kalmoukie au sein de la RSFSR dans les limites de son ancien territoire au sein de la région de Stavropol'» du 7 janvier 1957 (voir *Ssylka kalmykov*, 2001).

que l'on observe la chute de population la plus importante (elle passe de 134'000 à 106'000 habitants), ce qui s'explique par la déportation des Kalmouks vers la Sibérie, en 1943 (régions – de Krasnoïarsk et de l'Altaj, gouvernement de Novosibirsk). Outre les Kalmouks, de nombreuses autres ethnies subirent également la déportation: des peuples du Nord-Caucase (Balkars, Karatchaïs, Ingouches, Tchétchènes), de Transcaucasie (Kurdes, Meskhètes, Khemchiles et certains autres groupes), ainsi que les Allemands de la Volga, les Tatars de Crimée (voir *Stalinskie deportacii*, 2005). Des conditions de déplacement insupportables, la rudesse du climat auquel n'étaient pas habituées les populations déportées ainsi que la faim causèrent la mort de milliers de Kalmouks (sur près de 120'000 personnes déportées, moins de 78'000 survécurent et regagnèrent la Kalmoukie, voir Gučinova, 2002)[4].

1. L'USAGE DU KALMOUK DANS LA COMMUNICATION À GRANDE ÉCHELLE

Le kalmouk appartient à la branche occidentale des langues mongoles de la famille des langues altaïques. Il compte trois dialectes (dans le présent article, nous parlons uniquement des dialectes présents sur le territoire de la Fédération de Russie), correspondant aux trois principaux sous-groupes de Kalmouks. Il s'agit des dialectes *buzav*, *torgut* et *dörbet*, la langue littéraire étant basée sur ce dernier.

D'après les données du dernier recensement de la population, en 2002, la situation de la langue kalmouke est relativement stable: 153'602 personnes comprennent le kalmouk (dont 141 565 en Kalmoukie, soit un peu plus de 90 %). Toutefois, seulement 36,9 % des Kalmouks maîtrisent couramment le kalmouk (savent le lire et l'écrire), moins d'un tiers l'utilise comme langue de communication au sein de leur foyer, et seulement 10,7 % lisent les œuvres d'auteurs nationaux en kalmouk (Xudaverdjan, 1998). Les informations du recensement montrent que le groupe et les individus ont tendance à déclarer comme maternel l'idiome auquel leur nom est attaché, et non la langue qu'ils maîtrisent, ou bien celle qui vient en premier en cas de bilinguisme. Au cours de leur vie, les habitants répondent différemment à la question de la langue maternelle, suivant l'évolution du prestige de tel ou tel idiome. À l'époque soviétique, on observe une baisse progressive du nombre de personnes estimant que la langue de leur groupe ethnique est leur langue maternelle. À l'époque postsoviétique, la reconnaissance des Kalmouks envers leur groupe ethnique et son idiome connaît un renouveau grâce auquel, en 2002, un pourcentage assez élevé de personnes déclare considérer le kalmouk

---

4 Sur la situation historico-juridique des déportés, se reporter à Ubušaev, 2003. Voir également une recherche anthropologique sur la déportation entreprise par E.B. Gučinova (Gučinova, 2002, 2005).

comme langue maternelle. Toutefois, le pourcentage de Kalmouks maîtrisant leur langue est bien plus faible. Dans un article consacré au recensement en Kalmoukie, on apprend que les personnes maîtrisant mal le kalmouk ont hésité sur la façon de répondre à la question de la langue maternelle, mais ont en général fini par choisir le kalmouk «par sentiment de solidarité avec leur peuple» (Volkov, Kingkeïd, 2003).

Les Kalmouks ont hérité d'une longue tradition écrite. En 1648, le moine bouddhiste Zaya Pandita élabore, sur la base de l'écriture utilisée pour le mongol, l'écriture verticale oïrate (kalmouke) «Todo bičig» [*'écriture claire'*], mais en 1924, une nouvelle écriture basée sur le cyrillique est introduite pour le kalmouk. Un tel changement d'écriture provoque inévitablement une rupture culturelle. Bien que «l'écriture claire» n'ait été utilisée que par une petite partie de la communauté, au moment du changement d'écriture, un nombre important de textes avait tout de même été accumulé (traductions de livres religieux et philosophiques de l'ancien mongol ou du tibétain, publication de la chanson de geste kalmouke *Džangar*, etc.), qui se trouvaient désormais inaccessibles pour les générations suivantes. Par la suite, l'écriture kalmouke connaît de nouveaux rebondissements: en 1930, l'idiome est translittéré en lettres romanes, avant de rebasculer au cyrillique en 1939[5].

Aujourd'hui, le kalmouk, comme le russe, bénéficie du statut de langue officielle de République de Kalmoukie (cf. la loi «Sur les langues de RSS de Kalmoukie - Haljmg Taŋč» du 30 janvier 1991), mais son usage dans la sphère administrative est limité, de facto: les locuteurs bilingues ne mettent pas en pratique la possibilité qui leur est offerte de défendre leurs intérêts au tribunal en kalmouk, ou encore de faire campagne auprès des électeurs; il est exceptionnel que des rapports scientifiques ou des articles soient rédigés en kalmouk.

Bien que dans les années 1990-2000 le gouvernement (c'est-à-dire les autorités représentatives de la République de Kalmoukie) ait accordé une plus grande attention qu'auparavant au maintien du kalmouk, on assiste malgré tout à une raréfaction de l'usage de cette langue dans plusieurs milieux; en particulier, les années 1990 ont vu chuter le nombre d'éditions de livres et de journaux en kalmouk (Alpatov, 2005). D'après les observations des éditeurs de Kalmoukie, «la proportion d'ouvrages en kalmouk, par rapport au nombre total de tirages d'œuvres littéraires, est passée de 8,5 % en 1990 à 2,6 % en 1991» (Koženjakina, 2003, p. 182). Dans les médias, l'usage du kalmouk est limité: le journal *Xal'mg Unn* paraît en kalmouk et en russe, et les informations régionales sont diffusées en kalmouk à la télévision deux fois par jour (le matin et le soir sur la chaîne RTR). En revanche, toujours dans les années 1990, le kalmouk a indiscutablement progressé dans l'enseignement secondaire (et dans une

[5] Ces changements font partie d'une série d'expériences de planification linguistique menées dans les années 1920-1930. Cf. notamment Lazzerini, 1985, sur la latinisation de l'alphabet du tatar de Crimée.

moindre mesure dans l'enseignement supérieur: certains cours de la section kalmouke de la faculté de philologie de l'université publique de Kalmoukie sont dispensés en kalmouk. Ci-dessous, nous nous intéressons uniquement à l'enseignement à l'école).

L'enseignement du kalmouk est rétabli dès le retour des Kalmouks déportés en Sibérie, dans les années 1957-1958, et n'a pas cessé jusqu'à ce jour. Cependant, il a subi de profondes mutations. Durant quelques années, entre 1958 et 1964, ont existé des écoles ou des classes dites «nationales», où les cours du cycle primaire étaient dispensés en kalmouk (dans ces classes, le russe était proposé en tant que matière d'enseignement; le nombre d'heures de russe augmentait progressivement jusqu'à la quatrième année – dernière classe du système primaire avant le passage au secondaire – après quoi l'enseignement passait au russe, le kalmouk restant au programme scolaire, mais en tant que matière d'enseignement). Dans les autres écoles, le kalmouk était proposé en tant que matière d'enseignement. Cette tradition subsiste, bien que le nombre d'heures de cours de langue et de littérature kalmoukes ait été réduit dans les années 1970, et que l'enseignement reste assez formel.

Après la déportation, le kalmouk s'est vu accorder les droits afférents à une langue officielle de toute République autonome. Cependant, l'application de certains de ces droits dépendait en grande partie des particularités de la situation historico-politique, ainsi que de la réaction de la communauté. La situation ambiguë du kalmouk est liée au statut équivoque de «peuple réhabilité», qui suscite la méfiance des autorités[6]. Au sein de la communauté, les problèmes linguistiques sont étroitement liées à la question fondamentale de la représentation que les Kalmouks ont d'eux-mêmes: la déportation est un sujet tabou à l'époque soviétique.

Lorsque l'on cherche à analyser une politique linguistique dans le cadre d'une société totalitaire, il est fréquent d'être confronté à une pénurie de sources écrites. Des informations récoltées méthodologiquement grâce à des récits oraux représentent des sources complémentaires précieuses[7]. Grâce à des entretiens personnels, il est possible, d'une part, de collecter des informations sur des périodes où la situation du groupe et de la langue n'est pas rapportée dans la documentation officielle, et d'autre part, de replacer la portée des événements dans la vie de son interlocuteur. Dans cet article, nous examinons les prémisses de l'enseignement du kalmouk à partir de la période qui suit le retour des déportés jusqu'à aujourd'hui. Nous nous appuyons sur des sources écrites ainsi que sur des témoignages oraux, des interviews réalisées auprès d'habitants des villages Jergeninskij,

---

6 Sur le concept de «traumatisme de la déportation» des Kalmouks, voir Gučinova, 2005.

7 C'est avec cette approche qu'ont été recherchés des points saillants ressortant de la mémoire collective, voir Thompson, 1988 et Portelli, 1991.

Šin-mer, Tugtun dans la circonscription de Ketčenerovskij, du bourg Ketčenery et ceux de la ville d'Elista[8].

2. L'ÉCOLE KALMOUKE AVANT 1943 ET LA DÉPORTATION

La politique linguistique du régime soviétique d'avant-guerre visait le développement d'une école primaire dont les langues d'enseignement sont les langues maternelles des principales minorités linguistiques du pays (Alpatov, 2000). Dans les années 1920, l'enseignement dans les écoles de la Kalmoukie était dispensé principalement en russe à cause du manque d'enseignants et d'élèves, bien que la diffusion de l'école en kalmouk soit intervenue relativement rapidement (en 1923, la classe se faisait en russe, le kalmouk n'étant pas enseigné; lors de l'année scolaire 1925-26, des classes de premier et de deuxième niveau en kalmouk ont ouvert dans 30 écoles, tandis que dans les autres écoles, le kalmouk était désormais enseigné en tant que matière secondaire[9]). Le nombre de classes assurant des cours en kalmouk a progressivement augmenté, mais le véritable point charnière est survenu au milieu des années 1930. Rappelons que le 27 octobre 1935, la région autonome de Kalmoukie change de statut pour devenir une République autonome (KASSR). La politique linguistique soviétique était organisée selon une certaine hiérarchie, et prévoyait des droits différents pour les langues dont les locuteurs disposaient de leur propre entité administrative et territoriale (république, territoire autonome, oblast, etc.). En 1937, la traduction en kalmouk des programmes de la 1ère à la 4ème année primaire des écoles kalmoukes est entièrement achevée (dans ces classes, le russe est enseigné comme en tant que matière d'enseignement; de la 5ème à la 7ème, les cours sont dispensés en russe, et le kalmouk devient une matière d'enseignement).

L'école kalmouke dut fermer ses portes une première fois à cause de la guerre, puis en raison du déplacement de la population en Sibérie. Dans les documents d'archives, on trouve des indications demandant d'ouvrir pour les enfants déportés des classes dispensant un enseignement dans leur langue maternelle. Cependant ces instructions n'avaient qu'une valeur de recommandation, et étaient notoirement irréalisables. «Proposer à la Direction régionale de l'Instruction publique (le camarade Nikolajev) avant

---

8 Je souhaite remercier toutes les personnes qui ont accepté d'être interviewées: les enseignants, les parents, les grands-parents des écoliers, élèves et anciens élèves. Les interviews ont pris la forme de discussions semi-structurées sur les sujets de l'école, de l'enseignement du kalmouk et d'autres points liés à la langue kalmouke, dans le contexte de l'histoire personnelle de chacun (août 2006, août et octobre 2007). Dans la plupart des cas, les interviews se sont déroulées en russe ; certains des répondants de Šin-mer et de Tugtun utilisant à la fois le kalmouk et le russe. Les citations tirées des interviews sont en italiques ; les initiales, le sexe, la date et le lieu de naissance ainsi que le lieu d'habitation actuel du répondant sont précisés entre parenthèses.

9 CGA KASSR, F. 2405, op.1, d. 421, l75; *ibid*., d. 81, l. 210, cité d'après Tašninov, 1969, p. 114.

le début de la nouvelle année scolaire d'inscrire tous les enfants kalmouks en âge d'aller à l'école et de leur garantir pour l'année scolaire 1944-1945 un enseignement à l'école dans leur langue maternelle» (telle a été la décision du comité exécutif du conseil régional des représentants des travailleurs de Novossibirsk sur la question des insuffisances en matière d'emploi, d'économie, et d'habitat rencontrées par les Kalmouks déportés dans la région, le 4 juillet 1944)[10]. Du fait de la dissémination des Kalmouks (environ deux ou trois familles par village), il est alors impossible de former des classes d'enfants du même âge. En outre, «durant l'année scolaire 1944-45, la grande majorité des enfants en âge d'aller à l'école ne sont pas scolarisés à cause de leur pauvreté» (*Ssylka kalmykov,* 2001, p. 217). Au cours des dernières années de cette période, les enfants sont en général scolarisés, mais ne fréquentent habituellement l'école que quelques années: beaucoup des personnes interviewées se souviennent avoir quitté l'école vers neuf ou dix ans pour travailler. En règle générale, un adulte connaissant le russe réunissait les enfants de plusieurs familles pour les initier à la langue russe (*Ssylka kalmykov,* 2001, p. 217); les enfants nés en Sibérie ont appris le russe en communiquant avec leurs pairs, qu'ils soient Russes, Ukrainiens ou Allemands.

La majorité des Kalmouks ayant passé leur enfance ou leur jeunesse en Sibérie maîtrisent le russe, mais en règle générale, ils parlent également plus ou moins kalmouk; en famille, s'ils en avaient la possibilité, les Kalmouks préféraient s'exprimer dans leur langue maternelle. Ainsi, les jeunes enfants ont pu apprendre à maîtriser le kalmouk en tant que première langue sans se familiariser avec le russe avant d'entrer à l'école. «Ce qui est frappant en Sibérie, où je suis né, c'est que nous connaissions si mal le russe, alors même que nous vivions parmi les Russes» (GOI, h, 1950, né dans la région de Novosibirsk, Jergeninskij)*. Bien que cet exemple illustre plutôt l'exception que la règle (en général, les enfants kalmouks communiquaient parfaitement en russe avec leurs pairs), il démontre dans quel isolement un petit groupe de déportés pouvait vivre.

Deux catégories de personnes font figure d'exception à ce bilinguisme. D'une part les enfants ou les adolescents ayant perdu leurs parents et n'ayant pas pu apprendre le kalmouk (ou l'ayant oublié): ceux-ci parlent uniquement le russe. Et d'autre part, les femmes âgées n'ayant pas appris le russe lors de leur séjour en Sibérie (lorsqu'elles vivaient dans un village comptant suffisamment de Kalmouks, plusieurs familles se regroupaient sous un même toit, la grand-mère étant souvent assignée à la garde des enfants et ne sortant pratiquement jamais du foyer). Lorsqu'un enfant se trouve privé de son milieu linguistique (et lors des déportations, de nombreux enfants se retrouvèrent orphelins), sa connaissance du kalmouk se résume à des réminiscences de sa petite enfance; l'occasion de

[10]GATO, F. P 430, op. 7, d. 14, pp. 95-98 (cité d'après *Ssylka kalmykov*, 2001, p. 122).

* Toutes ces citations sont désignées par les initiales de l'informateur, son sexe, sa date de naissance et son lieu d'origine.

combler ces lacunes linguistiques ne se présente qu'après son retour en Kalmoukie (voir plus bas). Ainsi, le niveau de maîtrise du kalmouk dépend fortement pour les représentants de cette ethnie de leur histoire personnelle, qui est le principal élément conditionnant l'usage d'une langue ou d'une autre. La chute vertigineuse du nombre de Kalmouks au moment des déplacements forcés et la rudesse de la vie en Sibérie ont enraillé les mécanismes normaux de transmission de la langue. Il existait alors au sein de la communauté des personnes unilingues connaissant uniquement le kalmouk, et d'autres qui ne parlaient que le russe: cette situation, où les différentes génération d'une même communauté n'ont plus de langue commune est caractéristique de ce que Cambell (Cambell, Munzel, 1992) nomme dans ses travaux une «mort définitive de la langue» [*'radical language death'*], c'est-à-dire une langue en voie de disparition rapide à cause de répressions politiques ou d'un génocide (dans les autres cas de langue en voie d'extinction, il est classique de constater une longue période de bilinguisme de l'ensemble de la communauté).

3. LE RETOUR DE SIBÉRIE ET L'ENSEIGNEMENT EN KALMOUK A L'ÉCOLE PRIMAIRE

Après la restauration de la République autonome de Kalmoukie (KASSR), en 1956, une école nationale vit le jour. L'enseignement y était dispensé en kalmouk à l'école primaire (de la 1ère à la 4ème), le russe étant enseigné comme une matière secondaire, après quoi, à partir de la 5ème, le russe remplaçait le kalmouk comme langue d'enseignement, celui-ci restant au programme en tant que matière jusqu'à la 8ème. Les premières classes kalmoukes furent créées pour les années 1957/1958 et 1958/1959, une fois la plus grande partie des Kalmouks revenue de Sibérie. La date réelle de l'arrêt de l'enseignement en kalmouk en république de Kalmoukie diffère légèrement de la datation officielle (fixée pour l'école soviétique à 1964, voir Kreindler, 1989). Cependant, l'arrêt de l'enseignement en langue maternelle à l'école primaire était souvent décidé au niveau régional: ainsi, en 1960, l'enseignement en bouriate a cessé sur décision du comité régional (Namžilov, 1994, p. 155). En 1962, l'enseignement primaire des classes kalmoukes passa au russe, sous prétexte de l'application d'une loi de 1958 «sur le renforcement du lien entre l'école et la vie courante» (*Narodnoe obrazovanie*, 1974, pp. 48-53), qui accordait aux parents le droit de choisir la langue d'enseignement de leurs enfants. Comme le souligne avec pertinence V. Šarapov (alors ministre de l'Instruction de KASSR), «une fois cette loi sur l'école entérinée, octroyant aux parents le droit de choisir librement la langue d'enseignement de leurs enfants, le processus de passage de nombreuses écoles nationales au russe s'est renforcé» (Šarapov, 1965, p. 19).

Au moment du retour des déportés en Kalmoukie, le glissement linguistique, s'il n'a certes pas cessé, a du moins évolué vers un autre type (glissement linguistique progressif, aussi nommé «mort progressive de la langue», selon les termes de Cambell (Cambell, Munzel, 1992). Rappelons que l'attachement des Kalmouks à leur langue était très fort: beaucoup de personnes n'ayant pas pu l'apprendre en raison de circonstances tragiques tentèrent de compenser cette lacune; c'est un phénomène que l'on n'observe qu'en Kalmoukie. Toutefois, malgré les efforts déployés par la communauté kalmouke pour sauver sa langue, un schisme grandissant apparaît à cette époque entre les différentes stratégies d'usage de la langue et des compétences linguistiques: dans les villes et les bourgs importants, la russification avance à grands pas, tandis que dans les zones rurales où les habitants ont conservé un mode de vie traditionnel, la communication se fait toujours dans la langue maternelle, les enfants d'éleveurs parlant donc uniquement le kalmouk. Chaque famille était rattachée à une ferme d'un sovkhoze, mais dans les faits, une grande partie des Kalmouks travaillait sur un «poste avancé», une maisonnette isolée dans la steppe, construite sur le lieu de pâturage du troupeau. Les jeunes enfants vivaient avec leurs parents sur ces «postes». Lorsqu'ils arrivaient en âge d'aller à l'école, leurs parents les confiaient à des membres de la famille vivant à la ferme même, ou bien les plaçaient à l'internat. Les enfants retournaient dans la steppe passer les vacances. Malgré les treize années passées dans des conditions différentes, les Kalmouks ruraux ont rapidement retrouvé leur rythme de vie d'avant la déportation.

Dans les faits, la politique linguistique vise à restaurer les droits de ce groupe ayant été la cible de répressions: il devient possible de suivre un enseignement scolaire en kalmouk.

> «Pour ma part, par exemple, lorsque je suis entrée en première année en 1959, nous allions à l'école nationale, et toutes les matières étaient enseignées en kalmouk». (SNA, f, 1952, Tjumen', Jergeninskij)

Des classes kalmoukes furent d'abord ouvertes dans de petits villages peuplés par une seule ethnie (et monolingues), à savoir des fermes ou des «xutor», comme on les appelait. Une ancienne élève se souvient qu'à la ferme de Tormt, il y avait une école kalmouke où elle entra en 1958:

> «J'y suis restée pendant toute mon école primaire, jusqu'à la 4ème classe. Tous les enfants de la ferme se parlaient en kalmouk, car tous avaient des grands-parents âgés. Tous parlaient seulement kalmouk» (CS, 1951, Jergeninskij)

Dans les villages où vivaient également des Russes, deux classes initiales sont ouvertes: l'une en russe et l'autre en kalmouk (les parents étaient libres d'inscrire leurs enfants dans l'une ou l'autre).

> «Voilà comment cela s'est passé. Ici, il y avait deux classes allant du 1er au 4ème niveau: une classe kalmouke et l'autre russe. Nous avions le russe en matière, à l'écrit et à l'oral»[11].

À l'issue du cycle primaire, il n'était pas possible de poursuivre les études en kalmouk. D'après le programme de russe (en tant que matière), les enfants étaient censés maîtriser suffisamment cette langue à partir de la 5ème classe. En réalité, tous les écoliers ne maîtrisaient pas le russe de la même façon après quatre années de scolarité; les enfants vivant dans de petites fermes, où la langue de communication était le kalmouk, rencontraient de graves difficultés pour suivre en russe les cours de 5ème année à l'internat. Ainsi, à la ferme de Tormt, il n'y avait pas d'école secondaire. À la fin de l'école primaire, les enfants étaient envoyés à l'internat du village de Jergeninskij. Cependant, les élèves maîtrisaient mal le russe, et ne savaient compter qu'en kalmouk. Bien que Kalmouke elle-même, leur institutrice ne parlait pas kalmouk en classe, et faisait cours uniquement en russe (d'après le témoignage de GCŠ, f, 1951, Jergeninskij). Il est vrai que d'autres personnes interviewées déclarent avoir très bien vécu le changement de langue d'enseignement:

> «Non, vous savez, il n'y avait vraiment aucune difficulté. J'ai été inscrite en classe kalmouke pendant trois ans, puis en 4ème année, je suis passée en classe russe. Et étonnamment, j'avais toujours d'excellentes notes en russe, en langue comme en littérature»[12].

Cet enseignement bilingue a eu pour effet de creuser l'écart entre les Kalmouks vivant de l'élevage dans des petits villages et les Kalmouks russisés: en effet, dans les fermes comptant 10 à 20 familles, des écoles primaires en kalmouk ont ouvert (généralement, il y avait une classe unique avec plusieurs niveaux); dans les petits bourgs, deux cours préparatoires étaient formés, l'un en russe, l'autre en kalmouk; et enfin dans les bourgs importants et les villes, le cycle d'école primaire était assuré en russe. L'école primaire en kalmouk était contrainte de préparer les enfants de bergers à un système de formation utilisant la langue dominante; là où la situation linguistique permettait de commencer l'enseignement directement en russe, sans passer par la phase d'apprentissage, il n'y a pas eu d'ouverture de classes nationales. Malgré les discours rhétoriques sur la «renaissance» de l'autonomie nationale (discours tenus notamment dans les milieux pédagogiques), l'enseignement en Kalmoukie faisait bel et bien partie d'une politique d'intégration linguistique[13].

D'un autre côté, ce type d'enseignement permettait à l'élève de s'intégrer relativement facilement au système éducatif. Les personnes

---

[11] GUI, h, 1950, né dans la région de Novossibirsk, Jergeninskij.

[12] SNA, f, 1952, Tjumen', Jergeninskij.

[13] Sur l'opposition entre la politique linguistique d'assimilation/d'intégration et le renouveau de la langue, voir Baker, 2003.

interviewées mettent en avant la réussite scolaire des enfants ayant pu suivre un enseignement dans leur langue maternelle.

> «Il y avait trois ou quatre classes. La classe 'g' était la classe nationale, et j'étais en classe 'g'. De la 1ère à la 4ème, tous nos cours étaient en kalmouk, le russe n'était qu'une matière. Les cours de mathématiques par exemple étaient en kalmouk de la 1ère à la 4ème. Lorsque nous sommes passés en 5ème, nous avons dû suivre les cours en russe, comme tous les autres, et nous étions la classe la plus forte. Surtout en mathématiques, nous avons remarqué que nous étions les meilleurs». (DAA, f, 1951, née en Sibérie, a été à l'école à Cagan-Aman, Elista)

L'école primaire en kalmouk a permis de sauvegarder la langue: tous les répondants affirment que ces années d'apprentissage fondamental leur ont permis par la suite de ne pas oublier leur langue (bien entendu, cette conviction est davantage liée à leur attachement profond à l'école nationale plutôt qu'à un réel mécanisme de mémorisation d'une langue). La possibilité d'apprendre la langue dominante et de choisir la langue d'enseignement pour les habitants de certains bourgs représente autant d'éléments qui constituaient les points forts de l'école nationale de cette époque. Toutefois, dans les faits, ce système d'interrelation entre la communauté et l'école nationale n'a pas eu le temps de s'implanter réellement, car en 1962, le russe est devenu l'unique langue d'enseignement autorisée.

La suppression de l'école primaire en kalmouk a été un événement tout à fait inattendu pour la communauté; tous ceux qui l'ont vécu se souviennent du passage de l'enseignement au russe comme d'une décision soudaine et inexplicable (*pour quelle raison, tout à coup, le programme changeait-il?*, etc.), bien que les autorités de la république aient avancé le motif du droit des parents à choisir la langue d'enseignement, et pris pour prétexte la volonté des parents pour justifier le passage de l'enseignement au russe (Šarapov, 1965). L'idée selon laquelle les Kalmouks ont «souffert» de leur propre zèle à obéir est répandue au sein de la communauté: ils se sont empressés de limiter l'enseignement de leur propre langue dès la promulgation du décret, alors que d'autres minorités ont retardé cette échéance, et conservé un enseignement dans leur langue.

> «Il n'y a pas eu d'ordre, on a simplement cessé d'ouvrir des classes préparatoires, et une fois les derniers élèves arrivés en 4ème, il n'y en avait plus. Mais d'un autre côté, c'était une décision du gouvernement de Fédération de Russie, du ministère de l'instruction. J'ai lu dans les documents de nos archives, que le gouvernement avait soulevé le problème de la mauvaise connaissance du russe par les enfants issus de minorités régionales, à cause de laquelle ils assimilaient mal le programme scolaire. Et donc pour résoudre ce problème, ils ont décidé de fermer les classes nationales». (GEB, f, 1949, née dans la région de l'Altaj, Elista)

D'une part, de telles justifications constituent des tentatives d'explication rationnelle du caractère contradictoire de la politique linguistique de l'Union soviétique, mais d'autre part, elles témoignent de la diffusion des stéréotypes portant sur les minorités ethniques (beaucoup de répondants soulignent qu'après la déportation, les Kalmouks ont fait tout leur possible pour satisfaire aux exigences strictes, voire exagérées, des autorités conditionnant leur intégration dans le système social soviétique).

En règle générale, les écoles ont cessé d'ouvrir des cours préparatoires en kalmouk, mais les élèves ayant entamé leur scolarité en kalmouk achevait le cycle primaire dans leur langue maternelle ; cependant, il est arrivé que dans certaines régions, les écoliers soient contraints de passer directement au russe après la première ou la deuxième année.

> «*Répondante*: Nous aussi, par exemple, nous sommes revenus en Kalmoukie en 1957 [...]. Quand nous sommes entrés à l'école [en 1960, V.B.], j'entrais en 1ère année, tous nos cours étaient en kalmouk. C'était une école nationale, on nous faisait la classe uniquement en kalmouk, et le russe était une matière comme une autre. Pendant deux ans, cela a été comme ça, mais lorsque je suis passée en 3ème année, le programme avait changé, et tous les cours étaient alors en russe. Le kalmouk n'était plus qu'une matière parmi d'autres.
>
> *Enquêtrice*: Cela a été difficile ?
>
> *Répondante*: Au début, oui. Devoir d'un seul coup suivre tous les cours en russe était très difficile. Nous avions peur, d'autant plus que, lorsque nous sommes rentrés en Kalmoukie, nous nous sommes installés dans un petit village, une ferme comme on appelait cela: le village du sovkhoze d'Olink Kirovskij, dans la région de Jašen. Il y avait là une toute petite école primaire, avec une classe unique. Lorsque nous avons dû passer tout à coup au programme russe, une institutrice russe est arrivée. Une institutrice russe, alors que nous ne parlions pas russe. Et vous savez, par exemple, lorsque l'on passait au tableau, on savait très bien comment résoudre le problème, mais on ne pouvait pas répondre vite, parce qu'il fallait arriver à traduire ce que l'on voulait dire […]. Moi, par exemple, en 1ère et en 2ème, j'étais une élève brillante, mais en 3ème année j'ai rencontré des difficultés, parce que je ne connaissais pas la langue». (LČL, f, 1953, région de Saxalin, Jergeninskij)

La position officielle diffère sensiblement du vécu ressenti par les élèves et les parents; le ministre de l'instruction de la république autonome de Kalmoukie (KASSR) résume ainsi les résultats de trois années (1962-1964) d'enseignement en russe:

> «L'expérience nous permet de conclure que les classes kalmoukes de cycle primaire dispensant leur enseignement en russe peuvent fonctionner avec succès en appliquant les programmes et en utilisant les supports pédagogiques de l'école primaire russe. Cela nous encourage à poursuivre au-delà de cette expérience de trois ans le fonctionnement de nos écoles primaires kalmoukes en russe». (Šarapov 1965, p. 19)

4. LE RUSSE COMME LANGUE D'ENSEIGNEMENT ET LE KALMOUK COMME MATIÈRE

Comme nous l'avons souligné ci-dessus, le changement de langue d'enseignement a apparemment surpris la communauté. Dans les interviews menées, aucune personne ne déclare se souvenir d'un quelconque encouragement de ses parents vers l'assimilation du russe. Au contraire, les familles ayant conservé l'usage de leur langue maternelle en Sibérie s'efforcent de ne parler qu'en kalmouk au sein de leur foyer et, selon toute évidence, pensaient que l'école en kalmouk allait perdurer. Les enfants qui sont entrés à l'école après 1962 ont entamé leur scolarité directement en russe, et de nombreuses personnes interviewées se souviennent qu'elles n'y étaient pas du tout préparées.

D'autres difficultés sont venues s'ajouter à cela en raison du changement du contenu pédagogique des cours: avec le passage au russe, les enseignants locaux ont été remplacés par des enseignants russes nouvellement arrivés (voir ci-dessus, dans le témoignage de LČL: «Lorsque nous avons dû passer tout à coup au programme russe, une institutrice russe est arrivée»), alors qu'apparemment, cela n'était pas une nécessité. En effet, la plupart des enseignants kalmoukophones en poste dans les écoles primaires avaient effectué leurs études dans des instituts de formation des maîtres en russe, et étaient donc capables de faire classe en russe. D'ailleurs, plus tard, dans certains villages, il est arrivé que des enseignants russophones soient remplacés à leur tour par des pédagogues parlant kalmouk:

> «Chez nous, par exemple, quand nous sommes rentrés, nous ne parlions pratiquement pas russe. Pas un seul mot […]. Et pour faire la classe en primaire, on nous a envoyé une institutrice de Leningrad, et vous savez, nous avons passé l'année entière sans nous comprendre. Elle ne parlait pas kalmouk, et moi pas russe. Elle disait quelque chose, et moi je me tournais vers mon camarade et je lui demandais: *Jum kele*? [Qu'est-ce qu'il faut dire?, V.B.], et nous restions sans rien répondre. On nous a fait redoubler la deuxième année, parce que nous ne parlions pas russe. Et alors un nouvel instituteur qui parlait kalmouk est arrivé. Nous sommes restés là jusqu'à la dixième classe, avec plusieurs niveaux dans la même salle. Nous allions à l'école à Godžur. Nos parents étaient bergers, et nous avons dû les quitter. De la steppe, on nous a envoyés là-bas, et il fallait se débrouiller. Il nous a fallu six mois pour nous habituer à l'internat». (TJa, f, 1958, née en Sibérie, Jergeninskij)

Ce changement officiel, portant sur la langue d'enseignement, a entraîné une interdiction implicite d'utiliser sa mangue maternelle en dehors des heures de classe: en récréation, dans les groupes d'étude, à la cantine, etc. Une institutrice assurant le cours de kalmouk en cycle primaire se souvient de façon très précise de ses impressions d'enfance:

> «Et puis, c'est devenu ainsi […] nous sommes passés en classe de 5ème, et tout ce que nous avions appris en kalmouk n'était plus valable. Dès que nous commencions à chanter, à parler ou à raconter quelque chose en kalmouk, on se moquait de nous. Les élèves plus âgés nous traitaient de ringards, ce n'était plus à la mode de parler kalmouk. Donc nous faisions de gros efforts pour ne plus parler en kalmouk, mais seulement en russe, pour que l'on arrête de se moquer de nous. […] À l'école primaire, les enfants parlaient kalmouk entre eux. Et puis tout a changé brusquement, et on nous a interdit de parler kalmouk. C'était devenu une honte. Nous ne comprenions pas pourquoi d'un coup, alors que nous connaissions si bien notre propre langue, et que nous ne parlions pas l'autre − c'était pour nous une langue étrangère − il nous fallait parler dans cette langue étrangère, et non plus dans notre langue maternelle. Ce dont je me souviens aussi, c'est que nous traduisions constamment tout: nous raisonnions en kalmouk, dans notre tête, mais il fallait répondre en russe, c'était très dur». (LČL, f, 1953, région de Saxalin, Jergeninskij)

La langue et la littérature kalmoukes étaient au programme en 5ème classe.

> «Je suis allé à l'école en Sibérie, et pendant un mois je n'ai pas prononcé un mot, parce que c'était tellement bizarre. Je n'ai pas fini mes études là-bas, nous sommes rentrés et j'ai continué ici. À la ferme '50 ans', une institutrice russe est arrivée. Tous les cours étaient en russe. Et à Jergeninskij, quand je suis entré en 5ème classe, nous avions le kalmouk comme matière, avec une institutrice kalmouke. On apprenait beaucoup de contes, on étudiait la grammaire (AO, h, 1949, circonscription d'Andreevskij du gouvernement de Novosibirsk, Jergeninskij). L'enseignement du kalmouk n'a pas facilité l'entrée dans la vie scolaire, parce que dès le départ, les enfants assimilaient les connaissances fondamentales en russe et s'habituaient au fait que la langue de l'école, des enseignants comme des élèves (et même des élèves entre eux) ne pouvait être que le russe. Même en cours de kalmouk, la langue d'enseignement utilisée était le russe, alors même que la langue maternelle de l'enseignant et des élèves était le kalmouk». (Šarapov, 1965, p. 19)

Il semble que l'enseignement du kalmouk soit progressivement devenu de plus en plus formel, même si, bien entendu, cela dépendait en grande partie de l'enseignant.

> «Mon professeur s'appelait Badmaev, il venait de la ville de Čkalov. Il n'attachait pas de grande importance aux règles, nous n'avons jamais fait de grammaire avec lui. Il écrivait des poèmes, et nous demandait toujours d'en faire autant [en kalmouk - V.B.]. On écrivait, on discutait, on débattait même de cette littérature. Avant d'écrire, nous avions des séances de discussion, et nous étions contents lorsqu'il affichait nos poèmes sur les murs de l'école». (ENB, f, 1957, circonscription de Loktev dans la région de l'Altaj, Jergeninskij)

Ces souvenirs évoqués par ENB sur les cours de kalmouk à la fin des années 1960-début des années 1970 sont bien différents du récit que font ses propres enfants de ce cours de langue maternelle (à la fin des années

1980). A cette époque, il n'était plus question de tenir des séances de discussion: les enfants devaient lire une œuvre d'un auteur kalmouk (tous les répondants soulignent qu'ils préféraient se procurer la traduction russe, plutôt que de lire et traduire le texte kalmouk), puis résumer le texte et écrire une composition. En cours de kalmouk, les enfants apprenaient les cas, analysaient des propositions grammaticales, faisaient des dictées, etc.

Les cours de kalmouk n'ont pas réussi à entretenir les compétences linguistiques des enfants qui connaissaient leur langue maternelle, ni à l'enseigner aux enfants kalmouks russophones. Beaucoup de répondants signalent que, généralement, pendant leur scolarité, les compétences linguistiques des enfants en kalmouk diminuaient.

> «Personne ne pouvait dire quoi que ce soit, même ceux qui étaient entrés en première classe en sachant à peine parler russe. Oui, avant d'aller à l'école ils parlaient kalmouk, mais en deux ou trois années d'école, ils avaient tout oublié. […] C'était le cas pour beaucoup de mes camardes. On se moquait d'eux bien sûr, on les traitait de paysans. […] Et en un rien de temps, ils avaient oublié tout ce qu'ils savaient». (SS, h, 1963, souvenirs de l'école à Elista en 1970)

Bien que la langue et la littérature kalmoukes aient été conservées dans les programmes (en tant que matière), les manuels scolaires et autres formes de supports institutionnels de la langue, les parents et même, en partie, les enseignants eux-mêmes témoignent du fait que l'enseignement de ces matières avait été dénué de tout contenu. Selon les témoignages des anciens élèves, il ressort que bien souvent, la plus grande partie du cours de kalmouk ou de littérature kalmouke se faisait en russe.

Les élèves non-kalmouks n'étant pas tenus d'assister aux cours de kalmouk, afin de libérer leur emploi du temps: les cours de kalmouks étaient souvent placés en sixième heure ou bien en «heure zéro», soit après ou avant les cinq heures de cours habituelles. Cette situation ne semblait avoir guère d'importance pour l'enseignement de la langue maternelle, se souviennent beaucoup de nos répondants. Ils se rappellent qu'ils regardaient avec envie les enfants russes par la fenêtre jouer au football ou bien rentrer chez eux, eux qui n'étaient pas obligés de suivre des heures de cours supplémentaires; cet état d'esprit ne favorisait guère leur concentration en classe. La place de la langue et de la littérature kalmoukes dans l'emploi du temps scolaire prouvait, aux yeux des écoliers, le caractère marginal de cette discipline. Pratiquement tous ceux qui se souviennent de leurs cours de langue maternelle soulignent le fait que le kalmouk faisait partie des matières semi-obligatoires, et le contrôle des connaissances était une pure formalité.

Les évaluations des matières «langue maternelle» ['*rodnoj jazyk'*] et «littérature en langue maternelle» ['*rodnaja literatura'*] étaient des certificats délivrés par le professeur. Plus tard, de véritables examens furent prévus par le programme pour ces matières, mais ils n'ont jamais été pris au sérieux, ni par les professeurs, ni par la hiérarchie de l'éducation.

> «Ma dernière année d'école, nous avions en cours de kalmouk une institutrice très gentille. Comment noter les élèves? Ceux qui n'avaient pas bien travaillé: trois; ceux qui avaient bien travaillé: quatre. Elle ne mettait jamais de cinq à personne». (SS, h, 1963, Elista)

Dans les années 1960 et 1970, les élèves scolarisés maîtrisaient le kalmouk (du moins son usage familier). La tâche des professeurs consistait à leur apporter des éléments de langue littéraire (élever leur niveau lexical et leur enseigner la grammaire). Cependant, parallèlement, le russe asseyait son emprise. La russification a fait naître des stratégies linguistiques chez les anciens élèves eux-mêmes, qui, s'étant trouvés en difficulté dans les années 1960 souhaitaient épargner une telle expérience à leurs enfants. Même les parents qui s'exprimaient avec plus de facilité en kalmouk s'efforçaient de communiquer en russe avec leurs enfants, dès leur plus jeune âge. Cette réaction, malheureusement, a été observée au sein de nombreuses communautés minoritaires. Les écoliers des années 1980 connaissaient très bien le russe au moment d'entrer à l'école, mais une partie d'entre eux seulement parlait kalmouk.

5. LE KALMOUK A L'ÉCOLE DANS LES ANNÉES 1990-2000

Au début des années 1990, la question de l'enseignement du kalmouk a été vivement débattue en République de Kalmoukie. Beaucoup de Kalmouks, en premier lieu des intellectuels, se sont déclarés extrêmement préoccupés par le fait que le russe supplante peu à peu le kalmouk. Les plus radicaux ont suggéré de faire du kalmouk la seule langue officielle de la république de Kalmoukie, cependant, il a résulté de ces débats la spécification dans la constitution de la République de Kalmoukie − le «code de la steppe» − de deux langues officielles en RK (*Sbornik aktov*, 1996, p. 13). L'analyse de cette loi sur la langue est faite dans l'ouvrage de F. Grin (Grin, 2000).

Malheureusement, dans les faits, l'usage du kalmouk dans les médias n'a guère augmenté. Les principaux espoirs de la communauté (et des chercheurs) de voir renaître la langue reposent sur l'école:

> «Les grands-parents et les parents d'écoliers d'aujourd'hui, ceux-là mêmes qui furent déportés en Sibérie ou qui sont nés là-bas, sont la première génération de Kalmouks à n'avoir plus parlé dans leur langue maternelle. Par conséquent, il est difficile de croire que les familles kalmoukes d'aujourd'hui puissent former un 'noyau' pour la socialisation linguistique. Dans ce contexte, c'est à l'école qui doit jouer ce rôle de noyau social de la construction et de la régénération linguistique. L'importance de l'école dans la sauvegarde de la langue est donc considérablement accrue». (Kornusova, 2005, pp. 128-129)

Cependant, bien souvent de telles attentes laissent de côté la question de savoir jusqu'à quel point l'enseignement scolaire peut remplacer la

socialisation linguistique de l'enfant au sein de la famille, et comment articuler cet enseignement.

Dans les années 1990-2000, les contenus de l'enseignement scolaire restent très fortement liés à ce qu'ils étaient auparavant. Les enseignants, tout comme les auteurs de manuels, n'envisagent pas l'enseignement du kalmouk à partir de zéro, mais tentent de «recoder» un système déjà existant de façon à situer la langue dans un nouveau contexte. Le plus important est alors d'arriver à faire évoluer la relation de la communauté à cet enseignement linguistique; cependant la majorité des acteurs de ce processus se contente de répéter, sans changer ses habitudes, les anciennes méthodes d'enseignement du kalmouk à l'école.

Dans les années 1990-2000, il existe trois types de programmes scolaires en kalmouk: les classes nationales, où le cycle primaire est assuré en kalmouk, tandis que des cours d'approfondissement de la langue kalmouke sont programmés en cycle secondaire; l'enseignement approfondi du kalmouk; et le programme de scolarité classique. Dans les deux derniers cas, le kalmouk n'est pas la langue d'enseignement, mais le nombre global d'heures de cours consacré à la langue et à la littérature kalmoukes est plus élevé qu'à l'époque soviétique[14]. En plus des cours de langue et de littérature kalmoukes, le programme prévoit une heure par semaine d'«histoire et culture de la région natale» de la 5ème à la 9ème année, et une heure d'«apprentissage des traditions des Kalmouks» (TVK) en 10ème et 11ème années[15]. Les enseignants font remarquer que ces cours intéressent davantage les élèves que les cours de langue:

> «Les cours de langue les ennuient. Ils préfèrent écouter l'histoire de nos ancêtres nomades, s'imaginer à quoi ils ressemblaient, plutôt que d'apprendre des règles de grammaire». (BBD, f, 1974, Jergeninskij)

A partir des années 1990, dans les petits villages, ce sont souvent des enseignants non-kalmouks qui assurent les cours de kalmouk au jardin d'enfant et dans les petites classes. En règle générale, c'est l'éducateur lui-même qui dispense le cours de kalmouk au jardin d'enfant, et pendant le cours de kalmouk, il n'y a ni autre salle disponible, ni collègue pour prendre en charge les enfants non-kalmouks. Dans certains cas, il arrive que des enfants non-kalmouks soient inscrits en classe nationale, dans les classes de petits, souvent dans les petits villages où l'école ne dispose que

[14] Dans les classes générales: deux heures de kalmouk par semaine de la première à la quatrième, puis trois heures de la cinquième à la neuvième, et à nouveau deux heures en dixième et onzième. Dans les classes avec approfondissement de l'étude du kalmouk: en première, deux heures; de la deuxième à la cinquième, quatre heures, et de la sixième à la onzième, trois heures.

[15] Cette matière relève de la composante régionale de l'apprentissage scolaire. Dans les régions peuplées par une ethnie spécifique, ce cours est consacré à l'étude de la culture des populations autochtones (l'appellation du cours peut varier suivant les régions: «ethnographie», «culture traditionnelle du peuple X», etc.).

d'un cours préparatoire. Plus tard, une loi a rendu obligatoire les cours de kalmouk pour tous les enfants de la République de Kalmoukie.

Les évolutions les plus visibles ont été liées à l'ouverture des classes nationales dans les années 1990, prévoyant un enseignement en kalmouk uniquement, ou en kalmouk et en russe à l'école primaire. En deuxième lieu, on a observé des programmes bilingues: les enseignants faisaient classe dans les deux langues, et les manuels scolaires étaient rédigés à la fois en kalmouk et en russe[16]. Cette forme d'enseignement bilingue laisse au professeur une grande liberté dans le choix de la langue; selon le nombre d'enfants maîtrisant l'un ou l'autre des idiomes, l'enseignant pouvait choisir la langue dominante pour expliquer les concepts nouveaux, puis les répéter dans la langue la moins bien maîtrisée par l'ensemble des enfants. Les enseignants ayant été soumis à ce programme affirment qu'ils s'efforçaient de répéter chaque information en russe et en kalmouk, mais malheureusement, une telle forme d'enseignement demande trop de temps.

Les classes nationales n'ont été ouvertes qu'après accord des parents d'élèves. Une institutrice du village de Šin-mer, où une classe nationale a ouvert en 1994, se souvient qu'au début:

> «C'était difficile avec les parents. Certains s'opposaient à l'ouverture de la classe. Mais après la création de la première classe, ils s'habituèrent, et comprirent qu'ils n'auraient pas gain de cause». (ZS, 1953, Šin-mer)

Dans les bourgs plus importants et les villes, les classes nationales mettaient davantage l'accent sur les programmes bilingues (et dans le cadre de ces programmes, privilégiaient le choix du russe comme langue d'explication du cours).

Il semble que les difficultés les plus importantes aient été liées à l'hétérogénéité de la situation linguistique en Kalmoukie: dans certains petits villages, les enfants d'âge préscolaire et ceux inscrits dans les petites classes parlaient déjà couramment le kalmouk, alors que dans d'autres zones, l'immense majorité des enfants scolarisés ne connaissaient pas du tout le kalmouk. Le caractère enclavé de la diffusion du kalmouk est indirectement lié à l'école, parmi d'autres facteurs: entre la fin des années 1950 et le début des années 1960, des écoles nationales en kalmouk ont ouvert dans les villages où le russe était le moins répandu. Cela a eu pour effet de creuser l'écart entre les villages russophones et les villages à dominance kalmoukophone.

Malheureusement, pratiquement tous les locuteurs de langue minoritaire en Fédération de Russie ont été confrontés à ce problème. Pourtant, malgré les avertissements répétés des linguistes, les concepteurs des programmes scolaires ne tiennent presque jamais compte du fait que les

[16] Ainsi, on peut voir par exemple des manuels où la consigne d'un exercice est écrite en russe à droite, et à gauche figure sa traduction en kalmouk, cf. le manuel Erdniev, Oturšuva, 1991.

enfants ne maîtrisent pas la langue de leur peuple. La nécessité d'enseigner le kalmouk à l'école primaire en utilisant les mêmes méthodes que pour une seconde langue ['*second language acquisition'*] a bien souvent été évoquée dans la communauté, mais cela n'a pas débouché sur une quelconque évolution des programmes scolaires et des supports pédagogiques. Beaucoup de parents sont très critiques envers un tel enseignement:

> «L'école n'enseigne absolument pas la langue, elle ne peut pas le faire. Elle n'en a pas la possibilité, car les programmes partent du principe que les enfants entrent à l'école la connaissant déjà. Et il n'est pas question de passer à une méthode d'enseignement du kalmouk comme une langue étrangère». (SS, h, 1963, Elista)

De nouveaux supports pédagogiques ont été élaborés, pour l'école primaire uniquement (de nouveaux manuels de kalmouk, des manuels de mathématiques bilingues, etc.), tandis que les manuels de kalmouk et les livres de littérature kalmouke pour les élèves de la 5ème à la 11ème n'ont été que des rééditions (la cinquième ou davantage, parfois corrigées) d'ouvrages déjà existants, tels que celui de (Badamaev, 1990; Kaljaev, 1994). Ces supports avaient été créés dans les années 1960-1970 pour des élèves parlant couramment le kalmouk, alors qu'en 1980, beaucoup d'enfants n'étaient plus capables de comprendre les explications de la grammaire kalmouke en kalmouk, ou encore un passage mal adapté d'un roman sur la création des kolkhozes en Kalmoukie. Dans les écoles rurales, même les rééditions se révèlent souvent inabordables, et les enseignants préfèrent avoir recours dans les classes supérieures aux manuels qu'eux-mêmes utilisaient quand ils étaient élèves; les élèves se transmettent chacun leur tour un manuel orné du drapeau de l'URSS.

Ainsi, dans les années 1990-2000, la politique linguistique de la république révèle un grand manque de cohérence, du moins dans l'enseignement secondaire. Paradoxalement, l'enseignement scolaire du kalmouk représente un symbole si fort, un tel pilier de l'auto-identification ethnique kalmouke, que cela rend difficile la planification linguistique, en particulier l'élaboration de méthodes d'enseignement du kalmouk comme seconde langue. Tous les protagonistes de la planification linguistique (les concepteurs de méthodes, les enseignants et les autres personnes concernées), se trouvent dans l'impossibilité de concilier à l'école le soutien de l'identité ethnique et la sauvegarde de la langue, et renoncent à trouver une solution au problème de la méthode d'enseignement.

CONCLUSION

L'évolution de la situation du kalmouk au cours du XXe siècle est étroitement liée à l'histoire tragique des Kalmouks: leur déplacement forcé

en Sibérie, des conditions de vie difficiles et un climat inhabituel, la discrimination suivant le critère ethnique. Tous ces facteurs ont contribué à un glissement linguistique et à un passage d'une partie des Kalmouks à la langue dominante, le russe, passage dont l'effet à été renforcé d'une part par la réduction brutale du nombre de locuteurs kalmouks (rappelons qu'à la suite de la déportation, près d'un tiers de la population du groupe a disparu), et d'autre part par la perte de prestige de la langue kalmouke.

La déportation a également eu une influence sur l'identité de la communauté. E.B. Gučinova souligne qu'avant leur déplacement forcé, les Kalmouks se subdivisaient en plusieurs groupes claniques ou ethno-territoriaux. Une fois en Sibérie, il s'est produit une fusion de l'ensemble du groupe. «Dispersés dans les terres à l'est du pays, les Kalmouks ne se souciaient plus de savoir qui était Torgut, ou qui était Derbet. Ce qui importait, c'était l'appartenance au peuple kalmouk» (Gučinova, 2002). Des processus semblables s'observent chez d'autres groupes de populations déportées: comme le montre V. Tiškov, durant les années de répression, le contexte oppressant a eu pour effet de renforcer le sentiment identitaire des Tchétchènes (Tiškov, 2001). La déportation est l'un des mécanismes conduisant à la création d'une «communauté imaginée» (d'autres mécanismes pouvant être les cartes géographiques, les musées régionaux ou les recensements, selon B. Anderson (Anderson, 1998)).

L'utilisation de la langue comme symbole d'appartenance à un groupe est caractéristique du nationalisme et de la mobilisation ethnique (selon la terminologie de J. Fishman, Fishman, 1989). Dans un contexte de mort radicale de la langue et de formation identitaire nationale (de la «communauté imaginée»), la portée symbolique de la langue change soudain d'échelle. D'un côté, la langue maternelle révèle le faible statut social de son locuteur, son appartenance à un groupe faisant l'objet de discriminations, mais de l'autre, elle devient un puissant levier de l'auto-identification. Les interviews et les interventions publiques des Kalmouks démontrent un très fort attachement de la communauté à sa langue après la réhabilitation du groupe ethnique.

L'analyse de l'enseignement scolaire des langues minoritaires sous le régime soviétique met en lumière la nécessité d'associer à cet enseignement un large contexte sociolinguistique et une implication de la communauté. L'étude de l'enseignement scolaire après l'époque stalinienne d'après certains documents révèle une modification très légère du nombre d'heures de cours consacrés à la langue maternelle, et un renouvellement partiel des manuels et des programmes. Cependant, pour comprendre la politique linguistique de l'État, il est indispensable de saisir les changements, souvent implicites, qui sont survenus au sein même des institutions déjà existantes. Dans une société où l'information n'est pas libre, où le système de normes est double, les changements implicites sont souvent plus importants que les réformes officielles. Les interviews mettent au jour plusieurs moments charnières pour la communauté, qui ne résultaient de l'application d'aucune décision officielle, tels que le

remplacement des enseignants au moment du changement de langue d'enseignement au milieu des années 1960, l'interdiction implicite de parler en kalmouk à la récréation, etc.

De même, le mépris ambiant, implicite lui aussi, envers le kalmouk a eu une influence sur le statut de la langue ressenti par la jeune génération de la communauté: les jeunes n'avaient souvent plus la volonté d'apprendre leur langue maternelle. Dans les années 1990, ce comportement avait en partie été surmonté, mais la situation linguistique avait bien changé, et les spécialistes chargés de la planification linguistique n'ont pas pris la mesure de la nouvelle situation. Sous couvert d'une idéologie de renaissance de la langue, les parties prenantes de la planification linguistique n'en utilisent pas moins les mêmes stratégies que par le passé, et préconisent les mêmes programmes d'assimilation.

Tableau 1. La population des Kalmouks dans l'URSS et dans la Fédération de Russie (d'après les recensements)

Année	1926	1937	1939	1959	1970	1979	1989	2002[17]
Population (en milliers de personnes)	131	127	134	106	137	147	174	178

[17] Selon le recensement de la population réalisé en 2002, les Kalmouks sont majoritaires dans leur république (ils sont 53%), les Russes arrivent en seconde position (13%), devant les Tchétchènes, les Kazakhs, les Ukrainiens, les Avares et les Allemands).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

—— *Narodnoe obrazovanie v SSSR*, *Sbornik dokumentov 1917-1953*. ['L'instruction publique en URSS. Compilation de documents des années 1917-1973'], Moskva, 1974.

—— *Sbornik normativnyx aktov RK (maj 1993-avgust 1995).* ['Recueil d'actes de normalisation de RK (mai 1993 – août 1995)'], Elista, 1996.

—— *Ssylka kalmykov: kak eto bylo* ['La déportation des Kalmouks: comment cela s'est passé'], Elista: Kalmyckoe knižnoe izdatel'stvo, 2001, 1, Livre 2. (Recueil de documents.)

—— *Stalinskie deportacii, 1928-1953*. *Dokumenty.* ['Les déportations staliniennes, 1928-1953. Les documents.'], Moskva, 2005.

—— ALPATOV Vladimir M., 2000: *150 jazykov i politika. 1917-2000: Sociolingvističeskie problemy SSSR i postsovetskogo prostranstva*. ['150 langues et la politique. 1917-2000. Les problèmes sociolinguistiques de l'URSS et de l'espace post-soviétique']. Moskva: Kraft.

—— ANDERSON Benedict, (1983) 1998: *Imagined communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Revised edition. London – New-York: Verso.

—— BADMAEV Bata B., KENZEEV S.A., SANDŽI A., DORAEVA Roza 1990: *Xal'mg keln*. Manuel de 5ème, 6e éd. corrigée, Elista.

—— BAKER C., 2003: «Education as a site of language contact», *Annual Review of Applied Linguistics*, N° 23, pp. 95–112.

——, 1995: *Foundations of bilingual education and bilingualism*, Bridgend: Multilingual Matters.

—— CAMBELL L., MUNZELL M.C., 1992: «The structural consequences of language death», in N.C. Dorian (éd.), *Investigating obsolescent: Studies in language contraction and death*, Cambridge, pp. 181-196.

—— ERDNIEV Pjurvja, OČUROVA Marija, 1991: *Bichkdydin matematik*. *Matematika dlja malyšej*, Elista: Kalmyckoe knižnoe izdatel'stvo.

—— FISHMAN Joshua A., 1989: «Puerto Rican Intellectuals in New York: Some Intragroup and Intergroup Contrasts», in *Language and Ethnicity in minority sociolinguistic perspective*, Clevedon – Philadelphia: Multilingual Matters Ltd, pp. 485-497.

—— GRIN François, 2000: «Kalmykia: from oblivion to reassertion?», *European Centre for Minority Issues, Flensburg*, Allemagne. ECMI Working Paper, N° 10, Octobre 2000.

http://www.ecmi.de/download/working_paper_10.pdf
—— GUČINOVA El'za B., 2002: *Kto staroe pomjanet, kto staroe zabudet: o stile pereživanija kalmykami deportacionnojj travmy* ['Qui se rappelle le passé, qui oublie le passé: au sujet des souvenirs du traumatisme de la déportation par les Kalmouks'], *Žurnal sociologii i social'nojj antropologii*, http://www.old.jourssa.ru/2002/2/4aGuchinova.pdf
——, 2005: *Pomnit' nel'zja zabyt'. Antropologija deportacionnojj travmy kalmykov* ['Se souvenir, impossible d'oublier. Une anthropologie du traumatisme de la déportation des Kalmouks'], Munich, Stuttgart: Ibidem-Verlag.
—— KALJAEV A.L., 1994: *Učebnoe posobie po razvitiju reči v 5-9 klassax* ['Manuel de langue parlée pour la 5e-9e année'], Elista.
—— KORNUSOVA Bosja, 2005: «Jazykovoe planirovanie v Respublike Kalmykija» ['La planification linguistique dans la République de Kalmoukie'], in *Soxranenie i razvitie jazykov: jazykovoe planirovanie v Evrope i Rossii. Supports du séminaire international (28-29 septembre 2004*), Elista, pp. 121-132.
—— KOŽEMJAKINA Valentina A., 2003: «Kalmyckij jazyk» ['La langue kalmouke'], in G.D. MacConnel, V.Y. Mixalčenko, (éds.), *Pis'mennye jazyki mira: Jazyki Rossijskoj Federacii. Sociolingvističeskaja ehnciklopedija*, vol. 2, Moskva: Akademija, pp. 168-182.
—— KREINDLER Isabel T., 1989: «Soviet Language Planning since 1953», in M. Kirkwood (éd.), *Language Planning in the Soviet Union*, London: Macmillan, pp. 46-63.
—— LAZZERINI Edward, 1985: «Crimean Tatar: The Fate of a severed tongue», in I.T. Kreidler (éd.), *Sociolinguistic Perspectives on Soviet National Languages. Their Past, Present and Future*, Berlin; New York; Amsterdam: Mouton de Gruyter, pp. 109-124.
—— NAMŽILOV Cyren N., 1994: «Jazykovaja situacija v Respublike Burjatija» ['La situation linguistique dans la République de Bouriatie'], in *Jazykovye problemy Rossijskoj Federacii i zakony o jazykax*, Moskva: Institut jazykoznanija RAN.
—— PORTELLI A., 1991: «The Death of Luigi Trastulli: Memory and the Event», in *The Death of Luigi Trastulli and Other Stories. Form and Meaning in Oral History*, Albany, State University of New York Press, pp. 1-26.
—— ŠARAPOV V., 1965: «Russkij jazyk v kalmyckoj škole» ['Le russe à l'école kalmouke'], *Narodnoe obrazovanije*, N° 11, pp. 19-32.
—— Tašninov Nikolaj, 1969: *Očerki istorii prosvečšenija Kalmycskoj ASSR* ['Un aperçu de l'histoire de l'instruction dans l'ASSR de Kalmoukie'], Elista.
—— THOMPSON Paul, 1988: *The Voice of the Past: Oral History*. Oxford: Oxford University Press.

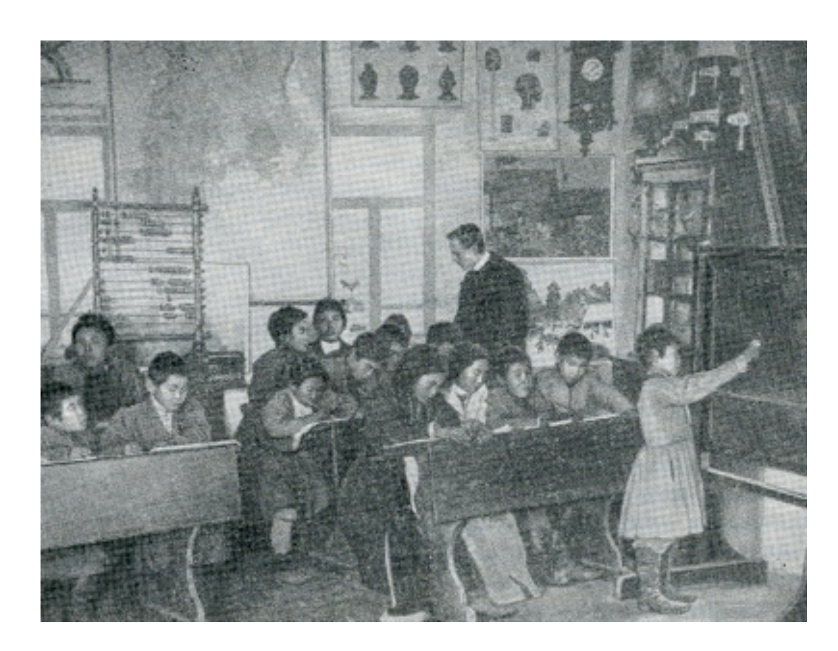
—— VOLKOV V., KINGKEÏD V., 2003: *Voprosy o graždanstve, nacional'nosti i jazyke: obščee i osobennoe v otvetax naselenija Kalmykii*, in *Etnografija perepisi-2002* ['Les questions de la citoyenneté et de nationalité dans la langue: le commun et le privé dans les réponses de la population de la Kalmoukie'], Sous la direction de E. Filippovaja, D. Arel, K. Gousef. Moskva, http://eawarn.ru/pub/EthnoCensus/WebHomeEthnoPerepis/ethno_census10.htm

—— UBUŠAEV Kirill V., 2003: *Deportacija i pravovaja reabilitacija kalmyckogo naroda: istoriko-pravovye aspekty (1943–1991 gg.)* ['La déportation et la réabilitation juridique du peuple kalmouk : les aspects historiques et juridiques (1943-1991)']: thèse du docteur en droit, Stavropol'.

—— XUDAVERDJAN Vladimir C., 1998: «Sociologija čtenija nacional'noj knigi» ['La sociologie de la lecture du livre en langue nationale'], *Sociologičeskie issledovanija*, N° 7, pp. 100-108.

LISTE D'ABREVIATIONS

GARF – Archives d'État de la Fédération de Russie
GATO – Archives d'État de la région de Tomsk
KASSR – République autonome socialiste soviétique de Kalmoukie
KAO – République autonome de Kalmoukie (jusqu'en 1935)
NARK – Archives Nationales de la République de Kalmoukie (anciennement CGA KASSR)
RK – République de Kalmoukie
CGA KASSR – Archives centrales d'État de la République autonome socialiste soviétique de Kalmoukie



L’école dans un village kalmouk, années 1920.
http://www.history08.ru/author/admin/page/10/

Chasseurs de trésors linguistiques

Irina THOMIÈRES
Université de Paris IV – Sorbonne

Résumé :
Dans cet article, nous aborderons deux approches contrastives élaborées dans l'URSS. Dans les années 1920 elles avaient pour objectif la comparaison de deux langues pour mettre en évidence et décrire leurs différences structurelles. Dans les années 1920 (ILJAZV), les travaux s'effectuent sous la pression d'un besoin, d'une volonté extérieure, imposée. Dans les années 1960-débuts 1990 (l'Ecole typologique de Leningrad), en revanche, il s'agit d'un contexte essentiellement théorique, lié aux compétences des chercheurs qui composent l'Ecole.

Mots-clés : URSS, analyse contrastive, langues écrites, grammaire russe, résultatif, constructions passives, conjoncture politique, typologie des langues, histoire des idées, dictionnaires, lexicographie, Plungjan, Jakovlev.

> Les chercheurs européens, ainsi que les indigènes formés dans les traditions européennes, ne pourront trouver le 'nœud lexical' d'une langue nationale, le domaine dans lequel elle est la plus riche, qu'au bout d'une recherche détaillée. (Jakovlev, 1930, p. 104)

INTRODUCTION

Le présent article est consacré à la linguistique contrastive en URSS. Nos limites locales et temporelles sont précises. Il s'agit de l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes. En respectant l'ordre chronologique, nous évoquerons d'abord les travaux de l'ILJAZV, et ensuite ceux des chercheurs formant l'Ecole typologique de Leningrad[1] dans le but de confronter les outils de chaque groupe ainsi que leurs objectifs respectifs.

1. L'ANALYSE CONTRASTIVE DANS LES ANNÉES 1920. L'ILJAZV.

1.1. La période que nous nous proposons d'explorer dans ce sous-chapitre, à savoir les années 1920, est marquée par un événement politique majeur, la formation de l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes (1922). Le nouvel Etat s'étend sur plusieurs milliers des kilomètres, en regroupant, entre autres, le Caucase et une partie de l'Asie Centrale. L'heure est aux grands changements, qui toucheront à tous les domaines de la vie, y compris la linguistique, science qui ne restera pas à l'écart de cette profonde mutation. Bien au contraire, elle y jouera un rôle vecteur.

En URSS, la linguistique contrastive a été longtemps considérée comme une branche appliquée de la linguistique, car fortement liée à la théorie de la traduction et à l'apprentissage des langues. Comme remarque E. Simonato, les résultats de ces études peuvent être exploités de deux façons : mettre en valeur différentes formes dans les langues concernées afin d'approfondir les connaissances en langue maternelle; développer le sens linguistique et aider les apprenants à éviter les interférences (Simonato, 2010, p. 19).

En effet, parmi les priorités que se fixe le nouvel Etat, il y a le vaste projet d'alphabétisation des langues qui, à l'époque, ne possèdent pas encore de système d'écriture. Il s'agit des langues caucasiennes, avant tout, mais aussi des langues de Sibérie et du Grand Nord russe.

---

[1] Terme généralement utilisé pour désigner le groupe de recherches fondé par Aleksandr Xolodovič.

De la sorte, les circonstances politiques et sociales expliquent les raisons pour lesquelles les pouvoirs font appel aux spécialistes des sciences du langage, qui vont unir leurs efforts dans un but commun.

Les recherches en linguistique contrastive seront mises au service de l'Etat et, par conséquent, institutionnalisées. Un centre de recherche attire une attention particulière, il s'agit de l'Institut des Etudes des Langues et Littératures de l'Occident et de l'Orient ['Institut po izučeniju jazykov i literatur Zapada i Vostoka, ou ILJAZV'][2], qui a son siège sur les quais de la Neva. A cette époque, la ville s'appelle Petrograd[3]. L'inauguration de l'Institut coïncide avec la rentrée universitaire et scolaire, le 1er septembre 1921.

L'Institut, comme son nom l'indique, comprend deux sections[4], littéraire et linguistique. La section de littérature réunit des spécialistes de littérature, tels que Viktor Maksimovič Žirmunskij (1891-1971) et Vladimir Jakovlevič Propp (1895-1970), personnalités incontournables pour la théorie de la littérature. Žirmunskij est l'auteur de la célèbre monographie *Nacional'nyj jazyk i social'nye dialekty* ['La langue nationale et les dialectes sociaux'] (1936) et des recherches sur les îlots linguistiques germanophones en Russie. Propp est un éminent spécialiste du folklore et auteur du livre *Morfologija skazki* ['La morphologie du conte'] (1928). La section linguistique, quant à elle, constitue un centre clé dans le domaine de la linguistique en général et de l'analyse contrastive en particulier[5].

Parmi les théoriciens de l'analyse contrastive, se détache la figure de Nikolaj Feofanovič Jakovlev (1892-1974). Originaire de la région de Saratov, il fait ses études à l'Université de Moscou et effectue, dans le cadre de ce cursus, des expéditions dialectologiques dans le Caucase septentrional. Les résultats et le professionnalisme du jeune chercheur, son souci d'aboutir à des conclusions d'ordre théorique attirent immédiatement l'attention du cercle linguistique de Moscou, et notamment de D. Ušakov (1873-1942) et d'A. Šaxmatov (1864-1920). C'est grâce à ce dernier que Jakovlev décide de se consacrer aux études des langues du Caucase Nord en organisant plusieurs voyages en Kabardie, au Daghestan, en Tchétchénie, et ainsi de suite. Il y étudie les langues abkhazo-adygué et notamment le tcherkesse et le kabarde. C'est d'ailleurs l'étude contrastive sur le kabarde, modestement intitulée *Tablicy fonetiki kabardinskogo jazyka*

---

2 Voir *Central'nyj Gosudarstvennyj Arxiv*, Saint-Pétersbourg, où l'auteur a travaillé en été 2009.

3 La ville changera de nom le 26 janvier 1924 (Leningrad), puis à nouveau le 6 septembre 1991 (Saint-Pétersbourg).

4 La section de linguistique devient en 1935 l'Institut de linguistique de Leningrad ['*Leningradskij Institut Jazykoznanija*'], alors que celle de littérature sera fermée.

5 Pour plus de détails sur les activités de l'ILJAZV, voir notamment Desnickaja, 2003.

['Tables de la phonétique du kabarde'] (1923), qui doit être considérée un texte fondateur pour l'histoire de la phonologie[6].

Docteur en linguistique depuis 1947, caucasologue[7] renommé (qui compte à son actif environ huit cents publications dont quinze monographies) Jakovlev mettra ses compétences au service de son pays. Il a à peine trente ans lorsque l'ILJAZV ouvre ses portes. Or, c'est sous son égide que se met en place le projet lexicographique.

1.2. L'ANALYSE CONTRASTIVE COMME INSTRUMENT D'EXPLORATION DE LA LANGUE

Les travaux contrastifs de Jakovlev concernent en premier lieu la compilation des dictionnaires aussi bien bilingues que monolingues. En tant que théoricien, ce chercheur consacre plusieurs publications aux principes du travail du lexicologue. L'un des textes qui se détache à ce niveau s'intitule *Metody sobiranija slov i sostavlenija obščego slovarja* ['Les méthodes pour récolter les mots et composer un dictionnaire commun'] (Jakovlev, 1930). Nous allons le résumer en deux points essentiels :

1) Jakovlev affirme, tout d'abord, que le travail d'inventorisation du vocabulaire d'une langue donnée est une condition *sine qua non* pour le développement de la langue littéraire. Il continue en explicitant les problèmes susceptibles de se poser au cours de ce travail. Il peut arriver, constate Jakovlev, qu'une langue ne possède pas de tradition écrite et/ou qu'elle se divise en plusieurs dialectes. La tâche du lexicologue est alors particulièrement ardue. Connaître son lexique, dans sa totalité et sa complexité, ne peut être conçu sans un travail d'inventorisation préalable. Pour cela, il faut savoir quels *trésors* possède la langue, quelle terminologie elle utilise.

> Un des moyens du développement de la langue standard consiste à inventorier son vocabulaire, les richesses qu'elle possède [...]. Cette nécessité s'explique par le fait que, avant de créer quelque chose de nouveau, il est indispensable de décrire le matériau linguistique dont elle a hérité avant l'invention de l'écriture. Habituellement, chaque individu parlant une langue est persuadé de la maîtriser à la perfection et de connaître tout son lexique. Mais en réalité il n'en est pas ainsi. Un individu utilise un nombre assez restreint de mots; s'il utilise sa langue maternelle uniquement à l'écrit, son vocabulaire ne dépasse pas trois ou quatre mille mots. (Jakovlev, 1930, pp. 100-101)

---

[6] Voir au sujet de ce texte Simonato, 2005.

[7] Spécialiste de la linguistique théorique et appliquée, des problèmes de phonétique et de phonologie, théorie de l'orthographe, ce chercheur s'est occupé notamment de l'élaboration d'alphabets et de codes orthographiques pour les langues caucasiennes sans écriture (le kabarde, l'abkhaze, etc.).

2) Un autre problème théorique et technique est le suivant. Le lexique d'une langue donnée comprend un nombre d'«entrées» qu'un sujet parlant est incapable de garder sans sa mémoire. D'où la nécessité d'activer, de faire ressortir les mots et les concepts nécessaires. Où, comment, se demande Jakovlev, trouver le matériau lexicographique, par où le travail d'inventorisation doit-il commencer afin d'assurer la réussite et l'exhaustivité ? Voici un exemple éloquent des difficultés auxquelles un chercheur peut s'attendre :

> Un Russe ou un représentant d'une autre nationalité européenne ne peut même pas deviner quels mots il doit demander aux représentants, mettons, des peuples du Caucase, s'il ne maîtrise pas une méthode lui assurant le succès. De ce point de vue, même les traductions de mots que les indigènes lui communiquent seront souvent erronées; par exemple, comment un chercheur pourrait-il deviner qu'en abkhaze, le verbe *rubit'* ['couper le bois'] s'exprime par plusieurs mots selon que l'on coupe du bois ou du bois de chauffage, si le tronc reste sur place ou est transporté ailleurs ? Qui pourrait encore se douter qu'en tcherkesse, le mot *moj* ['mien, à moi']), exprimé par un préfixe, sonnera différemment selon qu'il désigne l'appartenance d'un objet à la partie de cet objet ou l'appartenance d'un objet à son propriétaire. Enfin, si un Kabarde vous dit que *pse* se traduit par *duša* ['âme'], on peut s'imaginer à quelles difficultés on se heurte pour comprendre sa signification si, en fin de compte, on apprend qu'il désigne la catégorie de l'animé. (Jakovlev, 1930*,* pp. 105-106)

L'extrait que nous venons de citer concerne les langues du Caucase, mais les intérêts de Jakovlev sont de loin plus vastes et englobent les langues turkes, finno-ougriennes, les langues du Grand Nord russe. Une constante qui se vérifie, indépendamment de la langue utilisée, concerne la façon de concevoir la linguistique contrastive. Les travaux de Jakovlev dans ce domaine possèdent, comme nous venons de le voir, une dimension essentiellement appliquée. Par le biais de comparaisons, on met en évidence une différence structurelle qui existe entre deux ou plusieurs langues. Il s'agit en définitive d'aider les apprenants en leur évitant de commettre des erreurs dues aux interférences.

De ce point de vue, les travaux de Jakovlev pourraient à juste titre être rapprochés de ceux que mènent ses collègues. Citons en premier lieu Lev Ščerba (1880-1944), éminent phonéticien, qui a travaillé au sein du même Institut et y a dirigé la section des langues indo-européennes. C'est sous la direction de Ščerba que l'ILJAZV mène un vaste projet de compilation des dictionnaires bilingues.

2. LES ANNÉES 1960-DÉBUTS 1990 : L'ÉCOLE TYPOLOGIQUE DE LENINGRAD

Ce chapitre sera consacré aux travaux contrastifs de l'Ecole typologique de Leningrad. Notre intérêt portera essentiellement sur la période soviétique (avant 1991) bien que le groupe continue ses activités jusqu'à présent[8].

Contrairement à ce que nous venons de dire relativement aux études contrastives en URSS dans les années 1920, l'apparition du groupe est le fruit des efforts d'un seul homme, Aleksandr Xolodovič, leningradois de naissance (né à Kronštadt en 1906 et mort en 1977). Autrement dit, elle n'est pas dictée par les exigences de l'époque ou encore, la conjoncture politique. En effet, ce sont des considérations d'ordre scientifique qui poussent ce chercheur déjà renommé à abandonner ses travaux à l'Université d'Etat de Leningrad[9]. A un âge qui, à l'époque, était qualifié de «pré-retraité» par certains, il adresse un rapport au Ministère de l'Education. Il y démontre le besoin urgent qu'il y a de renforcer les études typologiques en URSS. Un des motifs invoqués est le retard que la recherche a pris dans le domaine. Il se déclare prêt de diriger les travaux dans ce domaine.

Le groupe est formé auprès de l'Académie des Sciences de l'Union Soviétique. Les recherches menées par Xolodovič relèvent de la comparaison des langues. Sur le plan méthodologique, elles ont une visée essentiellement typologique. Mais au-delà de cette singularité terminologique, le groupe de Xolodovič présente une particularité essentielle. En effet, son atout majeur, sur lequel il convient d'insister tout particulièrement, sont ses adeptes. Si le chercheur s'adresse au Ministère c'est bien en tenant compte des collègues qui sont prêts à le suivre. Spécialistes de langues de familles différentes, qui ont reçu une formation d'excellent niveau, ils sont, ce qui est primordial, désireux d'avancer ensemble.

«Kadry rešajut vsë» ['Les cadres décident tout'], ce slogan de l'époque soviétique ne pourrait être plus approprié pour décrire l'équipe. Une preuve que nous avancerons à l'appui de cette affirmation, ce sont les volumes publiés par le groupe[10], à qui Vladimir Nedjalkov (1928-2009) rendra hommage en employant le qualificatif de «machine à produire une information systématique sur les langues» (Nedjalkov, Litvinov, 1995, p. 257). «Machine», car ses monographies paraissent avec une périodicité

---

[8] Notamment Vladimir Plungjan, un représentant de l'école de Moscou et moscovite de naissance. Dans ses travaux, il explore les constructions résultatives. Spécialiste de la langue dogon, il découvrira que le résultatif y constitue une catégorie grammaticale. Il introduira également le terme d'«anti-résultatif».

[9] A l'époque, l'Université Ždanov (actuellement Université Pierre-le-Grand) est d'ailleurs la seule institution à Leningrad à avoir l'appellation d'*université*.

[10] Trente-huit ans séparent la première (1969) et la dernière monographie du groupe.

constante[11], et cela malgré les problèmes liés à la circulation de l'information entre diverses institutions. En effet, le groupe de Xolodovič est un centre intra-institutionnel (l'Académie des Sciences pour N.A. Kozinceva et Ilja Perel'muter (né en 1929), l'Université de Leningrad pour Sergej Jaxontov (né en 1926), l'Institut des Etudes Orientales pour Jaxontova), inter-régional (Jurij Maslov (1914-1990) et Aleksandr Kibrik (né en 1939) pour Moscou, Knjazev pour Novgorod) et inter-âge (père et fils Nedjalkov (né en 1951), père et fille Jaxontov). Les échanges scientifiques se font majoritairement de vive voix, lors des réunions, et parfois par lettres. Cette approche est appelée «collective». Même si les esprits sont différents, les chercheurs parviennent à se mettre d'accord sur un certain nombre de prémisses, ou postulats[12].

2.1. LES DÉCOUVERTES DES CONTRASTIVISTES

C'est dans la méthode d'analyse des faits linguistiques que réside, aux dires des spécialistes, le deuxième point fort du groupe. Afin d'illustrer les recherches contrastives menées par le groupe de Xolodovič, nous allons prendre comme exemple la monographie intitulée *Tipologija rezul'tativnyx konstrukcij* ['La typologie des constructions résultatives'][13]. L'introduction générale énonce le postulat suivant. Toutes les langues sont aptes à exprimer la valeur résultative. Cependant, elles ne présentent pas toutes une structure spécifique appropriée à ce but. La définition du résultatif, telle qu'elle figure dans la monographie, est la suivante : «forme qui dénote l'état de l'objet qui présuppose une action préalable». Les auteurs tracent une frontière nette entre le résultatif et le statif. «Le statif ne fait que décrire l'état de l'objet, alors que le résultatif traduit en même temps l'état et l'action préalable dont l'état constitue le résultat» (cité d'après Kokochkina, 2008, p. 216). Ces prémisses théoriques posées, les auteurs s'efforcent de dégager divers types de résultatif qui existent dans les langues du monde.

La monographie constitue un ensemble de chapitres dont chacun est consacré à une langue donnée. La méthode est empirique à la base. C'est en calculant le nombre des combinaisons possibles que l'on établit, dans un premier temps, une liste des structures à décrire. L'observation et la vérification des données (notamment, les interdictions d'emploi de telle ou telle

[11] Par ailleurs, le groupe continuera ses activités bien après le décès de son fondateur.

[12] Un fait curieux est à noter à ce propos. Il s'agit de la langue ewe (parlée au Togo). Le résultatif en ewe n'existe qu'*in abstracto*. En pratique, il est toujours remplacé par les formes du parfait. La discussion entre Litvinov et Nedjalkov aboutit en définitive à la parution du chapitre sur l'ewe.

[13] Le livre est dirigé par Viktor Nedjalkov et il paraît en 1983, après la mort de Xolodovič. Le choix du sujet n'est cependant pas anodin, étant donné que ce dernier y a consacré un certain nombre de publications.

structure) sur le matériau concret constituent la deuxième étape de ce travail. La méthode décrite est, selon Xolodovič, la seule qui assure l'uniformité au niveau de la description des langues.

Le matériau de l'analyse contrastive menée par le groupe couvre un vaste échantillon des langues du monde. La visée du groupe est, en effet, théorique et non pas appliquée. D'une part, de même que dans les années 1920, il y a les langues de l'URSS comme le nivkhe, l'eskimo ou l'evenki. Les langues du Caucase, sujet phare de Jakovlev, occupe aussi une place de choix, et notamment le géorgien, l'arménien ou encore de langues très rares, telle l'archi, qui, on le soulignera, n'a pas été touchée par l'«édification linguistique»[14].

2.2. LE RÉSULTATIF EN QUESTION

La visée théorique du groupe explique la présence du russe, langue maternelle des auteurs (le chapitre consacré au russe fera l'objet d'analyse ci-dessous). Le même souci d'exhaustivité théorique motive un chapitre sur les parlers russes. A la différence du russe standard, on y trouve des vestiges du résultatif possessif.

On byl den'gi polučivši. ['Il avait eu reçu l'argent']
Ona byla koncivši gimnaziju. ['Elle avait eu terminé le gymnase']

Le résultatif est pris en charge par le gérondif :

Syn ženivši. ['Le fils a eu été marié']
Pol vymyvši. ['Le sol a eu été lavé']

L'Europe Occidentale est représentée par l'allemand, le norvégien et le finnois. Deux cas particuliers sont l'indonésien et l'arabe. Enfin, et c'est là encore une différence avec l'époque de Jakovlev, le groupe considère nécessaire d'inclure un chapitre sur une langue «morte», à savoir le grec ancien.

Considérons de près le chapitre consacré au russe contemporain, rédigé par Jurij Knjazev[15]. La valeur résultative y est exprimée par le verbe auxiliaire *byt'* ['être'] au temps et au mode voulu suivi du participe passé en *–n* ou en *–t* : *narisovan* ['dessiné', Participe passé passif, forme courte], *zakryt* ['fermé', Participe passé passif, forme courte]. Conformément à la

---

[14] Les expéditions linguistiques ont permis de décrire cette langue du Daghestan parlée par 1000 locuteurs, qui possède 81 phonèmes et qui n'a été alphabétisée qu'en 2006, dotée d'écriture à base de l'alphabet cyrillique avar d'Uslar (1816-1875).

[15] Proche collaborateur de Nedjalkov, Ju.P. Knjazev a également soutenu sa thèse sur les participes passé en *–n, -t* en russe sous la direction de celui-ci. Il passe de l'Institut Hertzen à l'Université d'Etat de Saint-Pétersbourg sans pour autant rompre les liens qui l'attachent à Novgorod, son lieu de résidence actuelle.

logique du groupe, la description des faits linguistiques se fait par comparaison. Le russe, comme d'autres langues, affirme Knjazev, présente le résultatif objectif et le résultatif subjectif. Le premier est l'état de l'objet qui a subi une action, comme dans les exemples cités ci-dessus, le second traduit l'état du sujet auquel il est arrivé quelque chose, par exemple *rana vospalena* [litt. 'la blessure est enflammée', avec un participe passé passif forme courte]. Une fois faites ces observations d'ordre général, Knjazev se penche sur les règles de la formation du résultatif en russe ainsi que sur les interdictions d'emploi. Le résultatif subjectif, note-t-il, se forme à partir des verbes intransitifs. Ceux-ci sont, dans la majorité des cas, des verbes réfléchis, cependant, poursuit le chercheur, il existe des exceptions : *zaržavet'* ['se couvrir de rouille']. Enfin, Knjazev aborde ce qu'on appelle les «résultatifs à double diathèse». Ces formes peuvent être mises en relation avec deux verbes simultanément (en fonction de la situation), un verbe réfléchi et un verbe simple. Ce cas de figure est, note-t-il, assez fréquent en russe.

Comme on peut le constater, les affirmations de Knjazev ont pour origine un vaste corpus d'exemples, car ils ne prennent pas en compte uniquement la règle générale de la formation du résultatif, mais aussi (et surtout) ce qui pourrait être qualifié d'exceptions. Ce procédé est en effet conforme aux objectifs que se pose l'Ecole typologique de Leningrad, à savoir donner une description détaillée et au maximum exhaustive des faits linguistiques et insister sur les divergences qui existent entre les langues.

CONCLUSION

L'Ecole typologique de Leningrad a été fondée quarante ans exactement après l'ILJAZV. Si l'on devait résumer les points forts des deux institutions, qui forment sa particularité dans le paysage de l'analyse contrastive en Union Soviétique, on soulignerait en premier lieu le souci d'exhaustivité. Cette aspiration constante à la perfection, la recherche des voies pas toujours faciles, forme indéniablement un lien qui unit les chercheurs.

Les différences entre les recherches de l'ILJAZV et de l'Ecole typologique de Leningrad nous semblent être largement conditionnées par le contexte de l'époque. Dans les années 1920, les travaux s'effectuent sous la pression d'un besoin, d'une volonté extérieure, imposée. Dans le second cas, en revanche, il est d'ordre théorique et motivé «de l'intérieur» par les intérêts des chercheurs qui composent le groupe.

Un autre point de divergence concerne le choix des langues analysées. S'agissant de Jakovlev, se sont les langues sans écriture qui sont étudiées. Dans le cas de Xolodovič et de ses successeurs ce choix est motivé par des considérations d'ordre théorique et illustratif.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— *Central'nyj Gosudarstvennyj Arxiv literatury i iskusstva,* Sankt-Peterburg, F. 288, Op. 1, doc. 18, pp. 66-80.

— DESNICKAJA Agnija V., 2003 : «Lingvističeskie instituty Leningrada v istorii sovetskogo jazykoznanija 20-40-x godov» ['Les instituts de linguistique de Leningrad dans l'histoire de la linguistique soviétique des années 1920-1940'], *Acta linguistica petropolitana,* tome I, partie 1, Sankt-Peterburg : Nauka, pp. 13-40.

— HAGÈGE Claude, 1985 : *L'homme de paroles,* Paris : Fayard.

— JAKOVLEV Nikolaj F., 1923 : *Tablicy fonetiki kabardinskogo jazyka* ['Tables de la phonétique du kabarde'], Moskva : Institut Vostokovedenija.

——, 1930 : «Metody sobiranija slov i sostavlenija obščego slovarja» ['Les méthodes pour collecter les mots et composer un dictionnaire commun'], in A. Xadžiev, N.F. Jakovlev, M.V. Beljaev, *Kul'tura i pis'mennost' gorskix narodov Severnogo Kavkaza.* Vladikavkaz : Krajkom NA i Krajnacizdat, pp. 99-118.

— KOKOCHKINA Irina, 2008 : «Vers une définition du résultatif en russe», *Revue des études slaves*, N° LXXIX, fascicule 1-2, Communications de la délégation française au XIV[e] Congrès International des Slavistes, Ohrid, 10-16 septembre 2008, Paris, Institut d'Etudes Slaves, pp. 215-228.

— NEDJALKOV Vladimir P., 1983 : *Tipologija rezul'tativnyx konstrukcij (rezul'tativ, stativ, passiv, perfekt)* ['La typologie des constructions résultatives (résutatif, statif, passif, perfectif)'], Moskva : Akademija Nauk SSSR.

— NEDJALKOV Vladimir P., LITVINOV Viktor P. «The St.Petersburg/Leningrad Typology Group » in : M. Shibatani, Th. Bynon (éds.), *Approaches to Language Typology*. Oxford : Clarendon Press, pp. 215-271.

— SIMONATO Elena, 2005 : «Le kabarde, langue minoritaire du Caucase, et la réflexion linguistique dans l'URSS des années 1920-1930», *Slavica Occitania,* N° 20, pp. 385-404.

—— , 2010 : «Les enjeux de l'analyse contrastive dans l'Union Soviétique des années 1920», in I. Novakova, E. Dontchenko (éds.) *Lexique et grammaire. Regards croisés,* pp. 19-36.

Cahiers de l'ILSL, n° 35, 2011, pp. 111-122

Les sociolinguistes à l'Armée rouge

Irina ZNAEŠEVA
Université de Saint-Pétersbourg

Résumé :
Parmi les tâches réalisées par la psychotechnique soviétique des années 1920-1930, c'est la psychologie de l'influence au moyen du langage qui intéressera sans doute le plus l'historien de la linguistique, pour deux raisons. Premièrement, ces recherches décrivent l'état de la langue d'un groupe social. Deuxièmement, elles permettent de suivre la genèse des méthodes d'analyse du discours de propagande.

Mots-clés : psychotechnique, sociolinguistique, recherches expérimentales, psychologie de la propagande, Bogdanov, Špil'rejn, Gastev.

1. LA PSYCHOTECHNIQUE EN URSS

En reconstituant le contexte historique au sein duquel certaines idées scientifiques évoluent, le chercheur est inévitablement contraint de s'intéresser à l'état de l'évolution d'autres domaines du savoir à la même époque. Parfois, le choix de ces disciplines semble évident, d'autres fois il l'est beaucoup moins. Mais la nécessité de chercher de nouveaux points de vue sur l'objet ne fait aucun doute. En évoquant l'histoire des idées linguistiques et de la sociolinguistique des années 1920-1930, il est particulièrement fructueux de se tourner vers la psychotechnique, et plus exactement vers une série de recherches entreprises par les psychotechniciens soviétiques.

La psychotechnique se constitue en tant que science à part entière en Allemagne au début du XXe siècle. Le terme est proposé par le psychologue allemand William Lewis Stern (1871-1938) en 1903 et englobe toutes les applications de la psychologie expérimentale pour les problèmes humains et sociaux. Les tâches et les méthodes de cette nouvelle science sont formulées en 1908 par le psychologue allemand H. Munsterberg (1863-1916) (relevons particulièrement son livre *Psychology and Industrial Efficiency*, 1913).

Initialement, la psychotechnique est pensée comme une science de l'application pratique de la psychologie aux tâches culturelles (dans l'URSS, c'est ainsi qu'on la conçoit à l'époque). Mais dans le contexte de la première Guerre Mondiale, ce sont les problèmes liés à la sélection professionnelle pour l'armée et l'industrie guerrière qui sont mis au premier plan. Globalement, d'après la définition du chercheur soviétique S.G. Gelleršteјn[1], «la psychotechnique devait résoudre des questions telles que la sélection professionnelle, la formation professionnelle, la rationalisation de l'organisation du travail, la lutte contre la fatigue professionnelle et les accidents, la création de machines et instruments psychologiquement fondés, l'hygiène psychique, la psychologie de l'influence (notamment par des mots d'ordre, de la publicité, du cinéma, etc.), la psychothérapie, la psychologie de l'art» (Gelleršteјn, 1926, pp. 7-8).

La psychotechnique prend un essor particulièrement important aux Etats-Unis, où elle est développée par Frederick W. Taylor (1856-1915), inventeur de l'organisation scientifique du travail, et Henry Ford (1863-1947).

---

[1] Salomon Grigorjevič Gelleršteјn (1896–1967) est un psychologue soviétique, docteur en biologie, un des fondateurs de la psychotechnique et de la psycho-physiologie du travail, de la psychologie de l'aviation et de la psychologie du sport. Il dirige, de 1919 à 1935, le laboratoire de psychologie du travail auprès de l'Institut de la protection du travail. Il s'intéresse surtout à l'étude psychologique des différents métiers, au processus de différentiation entre les individus au cours de leur travail, aux problèmes de fatigue au travail ainsi qu'à la thérapie par le travail.

En URSS, la psychotechnique est développée dans les années 1920-1930 au même titre que les autres disciplines psycho-neurologiques. Le problème de l'organisation du travail dans le pays, qui s'est fixé pour but de reconstruire l'industrie dans les plus brefs délais, ne peut être résolu sans mener des réformes structurelles dans la sphère de production, en passant par la création d'une attitude spécifique envers le travail bien fait.

1.1. LES ENSEIGNEMENTS DE GASTEV

Ce problème acquiert rapidement une importance primordiale. Les scientifiques de renom ainsi que les politiciens sont impliqués. Ainsi, l'Institut central du travail (CIT) dirigé par A.K. Gastev (1882-1941/1939) est créé en 1921 sur ordre particulier de Lénine (que Gastev connait depuis ses années d'émigration en Suisse). De même, pendant plusieurs années existera la ligue «Vremja» ['Le temps'], qui compte Léon Trotsky parmi ses membres.

Aleksej Kapotonovič Gastev est un scientifique soviétique, théoricien et praticien de l'organisation scientifique du travail, personnage public et homme de lettres. En 1904, il s'enfuit à Paris pour étudier à l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Il dirige, de 1921 à 1938, l'Institut central du travail, période pendant laquelle il élabore certaines idées sur la cybernétique. Il est l'auteur du concept d'«accomodation» ['ustanovka'], par lequel il désigne les processus de création cohérents et soumis à régulation manifestés par l'individu. Il est également un des idéologues du Proletkult[2]. Correspondant régulier avec H. Ford, il dirige, de 1932 à 1936, la revue *Vestnik standartizacii* ['Le messager de la standardisation']. Il est finalement arrêté en 1939 et fusillé.

Le texte le plus connu de Gastev s'intitule «Kak nado rabotat'» ['Comment il faut travailler'], lu en public pour la première fois à l'occasion de la Première conférence sur l'organisation scientifique du travail en 1921 et par la suite recopié dans les journaux. En voici un extrait.

> Voici les règles fondamentales de tout travail :
> 1. Avant de commencer un quelconque travail, il faut le programmer dans sa totalité afin d'avoir en tête le modèle tout prêt du travail ainsi que l'ordre des actions à accomplir. Si on ne peut pas penser le tout, du moins les étapes principales, et avant tout le début du travail.
> 2. Ne pas entreprendre un travail avant de préparer les instruments de travail et tous les dispositifs.
> 3. Ne rien avoir d'inutile sur le lieu de travail (table, machine, terre, sol), afin de ne pas chercher inutilement, ne pas se laisser prendre par la panique, ne pas chercher un objet utile parmi un tas d'objets inutiles.

[2] Proletkul't est une organisation artistique et littéraire active en Union Soviétique de 1917 à 1925, visant à créer un réel art prolétaire hors de l'influence de toute science bourgeoise.

5. Ne jamais se plonger dans un travail sans préparation. (…) La tête et le corps ont besoin de temps; si on commence abruptement, on se tue soi-même, on sabote le travail.
9. Il est absolument nécessaire de se reposer pendant le travail. Dans un travail dur, il faut se reposer plus souvent, mais régulièrement.
10. Ne jamais manger, ni boire de thé pendant qu'on travaille, boire uniquement pour se désaltérer; ne pas fumer, ou de préférence pendant les pauses plutôt que pendant le travail lui-même. (Gastev, 1921, pp. 1-3)



Image 1. Brochure «Kak nado rabotat'» ['Comment il faut travailler'] par Gastev (1921).

N'oublions pas non plus A.A. Bogdanov (1873-1928), père de la tectologie, science générale de l'organisation, qui joue un rôle de tout premier plan dans le mouvement pour l'organisation scientifique du travail.

Qui veut comprendre les buts que poursuit la psychotechnique ne doit pas perdre de vue l'époque, qui voit se développer le mouvement social de la «lutte pour le temps» ['bor'ba za vremja'], pour l'optimisation des processus de travail dans différents domaines de l'industrie. Tout cela crée des conditions idéales pour l'essor sans précédent de cette nouvelle science. En 1921 se tient la première conférence panrusse pour l'organisation scientifique du travail présidée par V.M. Bexterev (1857-1927). En 1923 Špil'rejn fonde le laboratoire de psychotechnique auprès du Commissariat du peuple au Travail. A cette époque, il existe treize instituts scientifiques qui étudient les problèmes de l'organisation de l'industrie. Dès 1928 paraît la revue *Psixotexnika i psixofiziologija truda* ['Psychotechnique et psychophysiologie du travail'], renommée dès 1936 en *Sovetskaja psixotexnika* ['La psychotechnique soviétique']. Mais avant d'aller plus loin, présentons Špil'rejn en quelques mots.

1.2. LA DOCTRINE DE ŠPIL'REJN

Isaak Naftuljevič Špil'rejn (1891-1937) reçoit une excellente formation pour son époque. Il étudie à l'université de Heidelberg et de Leipzig, et travaille notamment avec Wilhelm Wundt (1832-1920). Encore étudiant, il entreprend sa première recherche en psychologie, portant sur la dépendance entre le développement physique de l'enfant et les conditions de son éducation. Il rentre en Russie Soviétique en 1919, où il organise en 1923 le laboratoire de psychotechnique auprès du Commissariat du peuple au travail, qui dès 1925 fait partie de l'Institut pour la protection du travail, à Moscou. Il est arrêté en 1935 sur accusation de «propagande contre-révolutionnaire et de trotskisme» et fusillé. Il est réhabilité par la suite.

Špil'rejn parlait onze langues étrangères et avait d'excellentes capacités linguistiques. On sait qu'il a souvent été invité en qualité d'expert pour établir l'appartenance ethnique et le lieu de résidence d'individus d'après les particularités de leur parler. Špil'rejn est l'auteur de la première grammaire du yiddish en russe (qu'il enseignait également à l'université). Sa sœur, Sabina Špil'rejn (1885-1942), médecin et psychanalyste, membre de la Société de psychologie de Russie, de Vienne et de Suisse, a été la première patiente de Carl Gustav Jung (1875-1961).

En 1930, à la VIe conférence internationale de psychotechnique à Barcelone, Špil'rejn est élu président de l'Association internationale de la psychotechnique. Il organise la VIIe conférence à Moscou en 1931. Vers la fin des années 1930, la psychotechnique perd son importance pour l'économie et tombe dans l'oubli pour de longues années.

Les historiens ont avancé des explications différentes à ce changement d'orientation politique. En réalité, plusieurs facteurs ont joué de façon

concomitante. Certains chercheurs ont évoqué notamment l'arrêté du 4 juillet 1936 «A propos des déviations pédologiques dans le système du Narkompros» ['O pedologičeskix izvraščenijax v sisteme Narkomprosov'] qui, pourtant, ne concerne pas directement la psychotechnique, ainsi que les changements dans la direction du Parti. J'ajouterai également plusieurs facteurs d'ordre personnel : les divergences des points de vue de Gastev et de Špil'rejn, les accusations d'idéalisme bourgeois, les périodes de critique et d'autocritique en public.

Dès le début des années 1990, on assiste à un renouveau de l'intérêt pour la psychotechnique. Toute une série de recherches en histoire de la psychotechnique voit le jour, comme par exemple *Istorija psixologii truda v Rossii* ['L'histoire de la psychologie du travail en Russie'], par Noskova (1992).

Il existe un point curieux dans l'histoire de la psychotechnique, particulièrement révélateur du contexte historique dans lequel elle évolue et qui la rend passionnante pour les linguistes. Il concerne ses tâches spécifiques. La psychotechnique vise en effet à décrire comment «l'existence de classes détermine la sociologie de l'homme», en se fondant sur les changements subis par la langue (Špil'rejn, 1930, p. 42). Reformulée en termes modernes, ces questions s'énonceraient comme suit : comment se déroule l'endoctrinement de l'individu au cours des différentes étapes de sa vie sociale ? Quel rôle le langage joue-t-il dans ce processus ? Comment peut-on gérer, voire diriger, ce processus ?

Toutes ces interrogations sont à la base de la plus grande enquête de terrain jamais menée par les psychotechniciens soviétiques Špil'rejn, D.I. Rejtynbarg (1899-1977) et G.O. Neckij[3], dont le compte-rendu *Jazyk krasnoarmejca : opyt issledovanija slovarja krasnoarmejca moskovskogo garnizona* ['Le parler des soldats de l'Armée rouge : essai d'étude du lexique d'un soldat de la garnison de Moscou'] paraît en 1928.

2. LE LEXIQUE DES SOLDATS DE L'ARMÉE ROUGE

Cet ouvrage est le fruit de deux ans de recherches se focalisant sur le travail de propagande politique, abordée au moyen des concepts psychotechniques d'instrument et de méthode de travail.

Le «matériau», ici, c'est le soldat de l'Armée rouge, et l'instrument de l'influence, la parole. Pour analyser l'influence, on se fonde sur le lexique, aussi bien actif que passif, du journal et du langage du soldat. La véritable nouveauté de ces recherches réside cependant dans les tests élaborés exprès pour l'occasion. Les auteurs proposent des méthodes d'analyse des lettres rédigées par les soldats, font des tests de connaissance, citent des statistiques et des tableaux de fréquence. Soulignons enfin la nouveauté de leur «corpus», les lettres dans lesquels les soldats mettent par écrit leur

[3] Dates de vie inconnues.

langage parlé. Nous avons ainsi affaire à un matériau unique sous tous les rapports, témoignage exceptionnellement rare de l'état langagier d'un groupe social.

En tout, 2'400 soldats sont concernés par l'enquête. On peut les diviser en trois grands groupes. Le premier est constitué par les soldats terminant leur service militaire en 1924. Le deuxième inclut les soldats à peine arrivés, ayant effectué deux ou trois semaines de service seulement. Enfin, le troisième et dernier groupe est représenté par ces mêmes soldats six mois plus tard, en 1925. Le «corpus» du lexique actif et passif inclut plusieurs types de documents, à savoir :

1) le journal *Krasnjj voin* ['Le soldat rouge'] de 1924 (2 numéros, 10'000 mots);

2) le compte-rendu de 12 heures de cours dits «d'information politique» ['politzanjatie'], composé de 24'029 mots, dont 12'806 mots du langage de l'enseignant de formation politique ['politruk'] et 11'223 mots du langage des soldats ;

3) les lettres des soldats écrites à la rédaction du journal *Krasnyj voin* (141 lettres, 20'456 mots).

2.1. LE TRAITEMENT DES DONNÉES

Pour étudier le lexique des soldats, les linguistes élaborent une série de tests (souligner le mot en question, remplir les blancs dans le texte, trouver des antonymes). En voici quelques exemples éloquents (Špil'rejn, 1928, pp. 130–166) :

Question posée	**Réponses reçues**
Que signifie le mot «bankir» ?	Lance-bombes, bourgeois, caissier, docteur
Qui est un doker ?	Un paysan sans terre, un agent de commerce, un gars agile, un ouvrier portuaire.
Que signifie un vétéran ?	Docteur, cheval, enfant, vieillard.
Qui est Staline ?	Anarchiste, communiste, SR, menchévik.
A quoi servent les barricades ?	Habiter, se défendre, s'habiller, nager.
Qu'est-ce qu'une nation ?	Ville, Etat, peuple, gouvernement.

Les mots sont sélectionnés après les visites aux casernes et les discussions avec l'enseignant de formation politique, et on demande systématiquement conseil au bibliothécaire pour les mots incompréhensibles. On établit ainsi une liste de 300 mots.

Les listes du lexique actif et passif sont composées d'après le raisonnement suivant : on note tous les mots par ordre alphabétique, puis on supprime les noms propres. A côté de chaque forme, on note ses caractéris-

tiques grammaticales. Le livre contient en outre une instruction détaillée contenant 15 points indiquant comment traiter les données obtenues à partir des lettres, journaux et sténogrammes. Voici quelques points, en guise d'illustration :

> 1) Chaque mot doit être copié sur une feuille à part.
> 6) On note la catégorie grammaticale du mot, voire plusieurs. Par exemple, '*takoj'* ['tel'] peut être un nominatif ou un accusatif, de même que *'stol'* ['table'], etc. Le mot '*kosti'* ['os', Pl.] peut être au datif, au prépositionnel singulier ainsi qu'à l'accusatif pluriel. *'Kak'* ['comment'] peut être aussi bien un adverbe qu'une conjonction. *'Čto'* ['quoi'] peut être tantôt un pronom, tantôt une conjonction. Les exemples de ce genre sont très fréquents. Il importe de tout noter très attentivement.
> 7) En recopiant, il convient de conserver l'orthographe de l'original.
> 12) On compte, dans un mot, autant de fautes que de règles d'orthographe non respectées. Par exemple, trois fautes pour le mot *'aporad'* (apparat) : un seul 'p' à la place de deux 'p', le 'a' à la place du 'o', et le 'd' à la place du 't'.
> (Špil'rejn, 1928, p. 23)

En suivant ces instructions, on précise les caractéristiques grammaticales de chaque mot, ce qui permet d'établir la fréquence des formes de chaque mot et de chaque catégorie grammaticale, ainsi que le pourcentage des mots différents par rapport au nombre total des lexèmes analysés. Au total, on compte 54'338 mots, pour 6'123 lexèmes différents.

Dans un second temps, on procède à l'analyse syntaxique des lettres des soldats, même s'il est bien précisé que cette étude n'a qu'un caractère indicatif. Cette seconde partie de l'étude a pour but d'établir «l'originalité du matériau analysé du point de vue du rapport des éléments de la proposition et de la construction type de la phrase, et d'obtenir ainsi le point de départ pour l'étude de l'évolution de la syntaxe des soldats dans le futur» (Špil'rejn, 1928, p. 40).

Il faut reconnaître que les lettres sont la partie la plus intéressante du corpus. Elles sont en effet décrites avec beaucoup de précision : en plus de la date et du sujet (qui sont regroupés en cinq groupes), on note sur quel support la lettre est écrite, le nombre de fautes d'orthographe et de ponctuation, ainsi que si la rédaction du journal a donné suite à la lettre en question. On apprend que 29% des lettres ont comme sujet le travail d'éducation culturelle ['kul'tprosvet'], 26% décrivent la vie à l'armée et 12% évoquent l'instruction et les livres (Špil'rejn, 1928, p. 29).

En page 28 du compte-rendu de la recherche, on trouve un exemple de description des lettres : on apprend ainsi au sujet de la lettre du 23 mars 1925 qu'elle est écrite sur une page recto-verso d'un cahier, à l'encre noire, qu'elle contient 60 fautes d'orthographe, plusieurs fautes de ponctuation et parle d'«un commandant qui jure». On ignore si la rédaction a donné suite. Autre exemple : une lettre du 25 mars de la même année, écrite sur les pages d'un cahier avec de l'encre noire, ne contient pas de faute d'orthographe et «décrit un cabinet de propagande militaire ['vojennyj

ugolok'] dans un régiment de province», et on apprend qu'elle a été utilisée par la rédaction (Špil'rejn, 1928, p. 28).

Ces précieuses informations permettent de décrire les modifications dans le lexique des soldats de l'Armée rouge au cours de leur service militaire et de juger combien le travail de propagande politique a porté ses fruits (il importe de souligner qu'avant d'entrer à l'armée, les futurs soldats étaient tous issus de la jeunesse de campagne). Une autre tâche des chercheurs consiste à décrire le mécanisme de l'influence idéologique au moyen du mot. Il s'agit en effet de rationaliser le processus d'influence «en l'adaptant au maximum à l'expérience antérieure de l'individu» (Špil'rejn, 1928, p. 116).

On est surpris de l'échelle de cette étude : elle excelle aussi bien par le nombre de sujets étudiés au cours des deux années que par la précision de la méthode. Par la suite, cette méthode sera appliquée à l'étude du parler des soldats d'autres régiments ainsi que celui des écoliers.

3. PERSPECTIVES

Nous aimerions maintenant nous arrêter brièvement sur quelques recherches dont les résultats figurent dans divers numéros de la revue *Psixotexnika i psixofiziologija truda.*

Le quatrième numéro de l'année 1929 contient une «étude de psychologie sociale», d'après son auteur, I.I. Špil'rejn, intitulée «O peremenax imen i familij» ['A propos de changements de prénoms et de noms'] (Špil'rejn, 1929). Elle porte sur les communiqués au sujet des changements de prénoms et de noms de famille publiés dans le journal *Izvestija CIK* pendant la période allant de juin 1925 à octobre 1927. Ils sont regroupés dans deux tableaux. Premièrement, les changements de prénoms d'après le principe ethnique (Mustafa pour Mixaïl), esthétique (Evdokia pour Diana) ou encore les changements pour des prénoms soviétiques. Parmi les cas de changements de nom de famille, à part les critères ethniques, on notera des noms de famille imitant les noms célèbres tels que Vorošilov ou Krylenko, remplaçant des noms «socialement inconvenables» (Fabrikant, Bogojavlenskij) ou «socialement dégradants» (Durakov)[4]. En analysant les raisons de ce phénomène, Špil'rejn évoque une adaptation consciente, une assimilation des classes et des ethnies au nouvel ordre social.

Nous aimerions nous arrêter un instant sur les recherches fort curieuses consacrées à l'analyse de l'information visuelle. Il s'agit avant tout d'analyses d'affiches sur la sécurité du travail dans les usines, semblables à celles entreprises à la même époque en Allemagne et aux Etats-Unis (Voir

---

[4] *Vorošilov* est calqué sur le nom du maréchal de l'Armée rouge (1881-1969), *Krylenko* rappelle celui de Nikolaj Krylenko (1885-1938), un des commandants en chef, alors que les noms *Fabrikant* et *Bogojavlenskij* faisaient référence au propriétaire de fabrique et au baptême du Seigneur, et *Durakov* dérive sans aucun doute de «durak» ['sot'].

Rejtynbarg, 1930, 1931, 1932). Ces analyses se déroulent en plusieurs étapes. On compare d'abord les affiches soviétiques, allemandes, anglaises et hollandaises, notamment d'après les images utilisées (présence de sang, d'éléments humoristiques, utilisation de la négation ou de l'affirmation, etc.). Ensuite, on discute avec les visiteurs de l'exposition (à qui on demande de décrire deux affiches). En dernier lieu, enfin, on essaie de déterminer quels types d'avertissements provoquent le plus d'effet, ceux qui contiennent une menace ou ceux qui réprimandent une façon d'agir. Pour cela, on utilise la méthode dite de «eye-tracking», ou fixation visuelle. On demande à 150 personnes d'observer cinq paires d'affiches pendant un temps illimité, pendant qu'un scientifique (sans qu'ils le sachent) suit le mouvement de leurs yeux. Ensuite, on demande aux sujets quelles affiches ils ont le mieux mémorisées et de les reproduire. On détermine ainsi que pour les hommes, les affiches effrayantes sont deux fois et demie plus faciles à mémoriser que celles qui sont plus neutres.

D'autres recherches se focalisent sur l'étude des conditions de lisibilité de la liste des prix (Beljaeva-Ekzempljarskaja, 1931) afin de déterminer les paramètres optimaux des polices d'écriture (taille, distance entre les lettres), la distance entre les yeux et la liste des prix, la position du texte.

Soulignons que la méthode de fixation visuelle est une avancée pour l'époque. Ces recherches ne sont pas une simple imitation de ce qui a déjà été entrepris à l'étranger, elles se fondent sur des recherches novatrices.

CONCLUSION

L'aperçu proposé ci-dessus n'est qu'une première approche de la problématique de la psychotechnique.

Malheureusement, une étude plus approfondie des matériaux d'archives est très difficile, puisque de nombreuses données, même les journaux et revues, ont été confisqués suite aux répressions subies par les leaders de cette nouvelle discipline. Il ne fait cependant aucun doute que les résultats des recherches en psychotechnique dans le domaine de la psychologie de l'impact peuvent représenter un intérêt certain pour le chercheur contemporain, aussi bien du point de vue du matériau langagier que des méthodes utilisées. Une prochaine étude pourrait entreprendre de les comparer avec les recherches européennes et américaines, comme, par exemple, l'ouvrage de H. Lasswell et D. Blumenstock *World revolutionary propaganda* (1939).

Traduit par Elena Simonato

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— BELJAEVA-EKZEMPLJARSKAJA S., 1931 : «Optimal'nye uslovija čitaemosti prejskuranta» ['Les conditions optimales pour lire la liste des prix'], *Psixotexnika i psixofiziologija truda,* № 1, pp. 23–45.

— GASTEV Aleksandr, 1921 : *Kak nado rabotat'*, Moskva : Central'nyj institut truda.

— GELLERŠTEJN Salomon G., 1926 : *Psixotexnika* ['La psychotechnique'], Moskva.

— LASSWELL Harold D., BLUMENSTOCK D., 1939 : *World Revolutionary Propaganda*, New York : Alfred A. Knopf.

— MUNSTERBERG Hugo, 1913 : *Psychology and Industrial Efficiency*, Boston and New York : Houghton Mifflin Co.

— NOSKOVA O.G., 1992 : *Istorija psixologii truda v Rossii* ['L'histoire de la psychologie du travail en Russie'], Moskva : Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta.

— REJTYNBARG David I., 1930 : «Otzyvy posetitelej o vystavkax sovetskix i inostrannyx plakatov po bezopasnosti truda 1929 i 1930 goda» ['Comptes rendus des visiteurs au sujet des affiches soviétiques et étrangères sur la sécurité du travail de 1929 et 1930'], *Psixotexnika i psixofiziologija truda,* № 4, pp. 243–260.

——, 1932 : «Plakat po bezopasnosti truda na novom ètape» ['L'affiche sur la sécurité du travail franchit une nouvelle étape'], *Sovetskaja psixotexnika,* № 4, pp. 269–278.

— REJTYNBARG David, MAKAROV I., 1931 : «Izučenie èffektivnosti položitel'nogo i otricatel'nogo plakata po bezopasnosti» ['L'étude de l'efficacité positive et négative de l'affiche en sécurité du travail'], *Psixotexnika i psixofiziologija truda,* № 1, pp. 16–22.

— ŠPIL'REJN Isaak N., REJTYNBARG D.I., NECKIJ G.O. (1928) : *Jazyk krasnoarmejca : opyt issledovanija slovarja krasnoarmejca moskovskogo garnizona* ['Le langage des soldats de l'Armée rouge : essai d'étude du lexique d'un soldat de la garnison de Moscou'], Moskva, Leningrad.

— ŠPIL'REJN Isaak N., 1929 : «O peremenax imen i familij (social'no-psixologičeskij ètjud)» ['Au sujet des changements de noms de famille et de prénoms (essai de psychologie sociale)'], *Psixotexnika i psixofiziologija truda,* № 4, pp. 281–286.

——, 1930 : *Psixotexnika v rekonstruktivnyj period* ['La psychotechnique en période de reconstruction'], Moskva.



Image 2 : La page titre du livre de David Rejtynbarg *Umelo pol'zujsta plakatom* ['Sache bien utiliser l'affiche'], 1928.

Cahiers de l'ILSL, n° 35, 2013, pp. 123-138

Le carélien : une langue à cinq visages[1]

Elena SIMONATO
Université de Lausanne

Résumé :
Dans cet article, nous analyserons les raisons qui permettaient de parler, dans l'URSS des années 1920-1930, d'une langue carélienne différente du finnois. Pour ce faire, nous nous baserons sur les théories développées par les leaders de l'édification linguistique. La définition du carélien en tant que langue à part entière était alors plus qu'une dispute de linguistes : la dénomination cachait des enjeux ontologiques et politiques.

Mots-clés : langues finno-ougriennes, carélien, finnois, veps, ingrien, URSS, peuples du Nord, politique linguistique, alphabet, Bubrix.

[1] Le présent article reprend la conférence que j'avais donnée le 11 novembre 2005 au Séminaire de 3ème cycle du CRECLECO et de la section de langues slaves de l'Université de Lausanne.

> Les Caréliens s'appellent 'livgilajne', ce qui signifie 'ceux qui parlent vite' à la différence des Finnois qui leur sont apparentés, mais qui parlent plus lentement. (Rixter, 1895, p. 227)

INTRODUCTION

Langue des chants épiques anciens de la *Kalevala*, idiome autochtone de la population de Carélie mais n'y possédant pas de statut officiel, idiome originel de la Carélie mais parlé à mille kilomètres de distance dans un îlot linguistique appelé par oxymore «la Carélie de Tver'» : autant d'identités du carélien qui ne suffisent toutefois pas à le définir. Les nombreuses facettes de son identité ont été exploitées au cours du siècle dernier à des fins fort éloignées de la linguistique. En effet, en moins de vingt ans, de 1920 à 1938, le carélien change d'identité au moins cinq fois. La discussion porte non seulement sur son statut de *langue* à part entière ou de *dialecte* du finnois, mais aussi sur son identité en tant que langue des Caréliens de Tver' uniquement, celle des Caréliens de la Carélie uniquement, ou celle de tous les Caréliens de l'URSS.

Nous allons nous interroger sur les considérations à la base de ces cinq définitions du carélien. Pour cela, nous allons nous fonder avant tout sur les considérations des linguistes des années 1920-1930 impliqués dans l'édification linguistique. En effet, le rapprochement a souvent été fait entre la destinée du carélien et la conjoncture politique du moment. Reconsidérées de plus près et éloignées du prisme idéologique sans toutefois en être totalement coupées, les décisions concernant les dénominations du carélien et son statut, formulées par ces linguistes, reflètent également l'état de l'évolution de la pensée linguistique en URSS. De plus, elles véhiculent une vision multiple de la communauté parlante partagée par les promoteurs de l'édification linguistique, à savoir la communauté carélienne comme population de la Carélie toute entière ; comme partie de la nation finnoise ; les Caréliens de Tver' uniquement ; la population autochtone de la Carélie ; ou bien toute la population carélienne de l'URSS.

1. LE CARÉLIEN EN CHIFFRES

Le carélien [*karjalan kiele*], ou *karel*, doit son nom à sa zone géographique originelle : la région de Carélie, à cheval entre la Finlande et la Fédération de Russie, au Nord de la région de Leningrad, qui longe les lacs Onega et Ladoga, et la mer Blanche. Mais dès le XIIIe siècle le carélien se répand en dehors de cette zone première et au XVIIe siècle une partie des Caréliens migre des bords du lac Ladoga vers la région de Tver' (voir carte jointe).

Selon le dernier recensement de 2002, la République de Carélie possède une population de 716'000 personnes, dont 10% de Caréliens, 73% de Russes, 2,3% de Finnois et 0,8% de Veps. Le nombre total des Caréliens dans toute la Fédération de Russie atteint 124'000 personnes, dont 79'000 dans la République de Carélie (régions d'Olonec, de Kalevala, de Muozero et de Suojarve principalement), 4'000 dans la région de Leningrad, 3'500 dans la région de Mourmansk et 23'000 dans la région de Tver' (Kručkova, 2003, p. 205). Les Caréliens sont aussi présents sur le territoire de la Finlande voisine, où ils sont considérés comme faisant partie des Finnois (suite à une forte assimilation subie au XXe siècle). Ce recensement ne reflète que partiellement la situation sociolinguistique dans la République : seule une partie des personnes inscrites comme Caréliens dans les recensements parlent cette langue, et à l'inverse, elle est parlée par certains représentants d'autres nationalités (il s'agit notamment de Russes résidant dans la République de Carélie). Le carélien est la langue maternelle de 40'000 Caréliens résidant dans la République de Carélie, de 12'000 Caréliens de la région de Tver', et de 1'200 Caréliens de celle Leningrad. Il n'existe pratiquement pas de Caréliens monolingues (en leur langue), et 51% d'entre eux considèrent le russe comme leur langue maternelle (Kručkova, 2003, p. 226).

Le carélien appartient à la branche finno-ougrienne de la famille ouralienne des langues et au groupe balto-fennique, incluant le *veps*, *l'ingrien* et le finnois ; il est apparenté de plus loin au *vote* et au *live*. Il se divise en plusieurs dialectes : le dialecte du Nord (aussi nommé «carélien proprement dit» ['sobstvenno karel'skoe narečie']) est parlé au centre et au Nord de la Carélie ainsi que par les Caréliens en dehors de la Carélie (y compris dans la région de Tver') ; le dialecte d'Uxta est répandu au Nord-Ouest de la Carélie ; le dialecte «olonec» (aussi nommé «livvi» ['livvikovskij']) est parlé au Sud-Ouest de la République de Carélie, et le dialecte nommé «lude» ['ludikovskij'] est répandu au Nord-Ouest et au Sud-Est de la ville de Petrozavodsk. Parallèlement à l'ethnonyme commun, les différents groupes dialectaux du carélien gardent leurs noms autochtones : les locuteurs du dialecte carélien proprement dit appellent leur dialecte «carélien», ceux du dialecte lude – «lyydiline», et ceux du dialecte livvi, «livikoï». Ce sont ces dernières appellations que nous re-prendrons pour la suite du texte[2].

La langue carélienne ne possède pas de statut officiel dans la République de Carélie, dont la langue officielle est le russe. La loi «Sur les langues dans la République de Carélie», en élaboration depuis 1992, n'est toujours pas adoptée. Dans sa première rédaction (non ratifiée), le carélien se voyait octroyer le statut de langue officielle sur le territoire de la Carélie.

[2] La carte annexée rend compte de la répartition géographique du carélien, même si elle ne tient pas compte de la division dialectale (à part le dialecte lude considéré comme langue – voir plus bas – ni des îlots linguistiques caréliens sur le territoire de la Finlande).

Dans le second projet de loi (en 2000), le carélien reçoit, au même titre que le finnois et le veps, le statut de langue régionale.

2. LE CARÉLIEN : LANGUE OU DIALECTE ?

La réponse à cette question n'a rien d'évident dans les années qui voient se jouer le sort du carélien. On peut dire en simplifiant que les années 1920 voient le passage du *dialecte carélien* au statut de *langue carélienne*. Mais comment cette transition s'opère-t-elle ?

Avant la révolution du 1917, le terme utilisé couramment pour désigner le carélien est «dialecte» ['narečie']. En 1895, le linguiste D. Rixter dans son article «Finskie jazyki» ['Les langues finnoises'] du *Dictionnaire encyclopédique* de Brogxauz et Efron divise la langue qu'il nomme «le finnois» en plusieurs dialectes, sans pour autant justifier ses dénominations par quelque critère que ce soit. Il distingue, pour ce qui nous intéresse :

1) la «langue finnoise» de la Finlande,

2) le «*dialecte carélien*» ['karel'skoe narečie'] qui se rapproche des dialectes orientaux du finnois[3].

Pour Rixter, «la langue des Caréliens de Tver' c'est le finnois, avec une grande masse de mots russes» (Rixter, 1895, p. 227). Mais, pour ce qui nous concerne, son terme de «dialecte carélien» correspond à la terminologie linguistique en vogue en Russie à cette époque. Définir le carélien comme «langue» devient courant dans les années 1920. Ainsi, en 1927, I.I. Zarubin (1893-1942), de la Commission pour l'étude de la composition ethnique de l'URSS, mentionne les Caréliens, au nombre de 207'000 en 1897, comme les individus peuplant la République Soviétique Socialiste Autonome (ASSR) de Carélie aussi bien que la région de Tver', et parlant la *langue carélienne* (Zarubin, 1927, p. 22).

Nos analyses des classifications des langues de l'URSS datant de l'époque prérévolutionnaire nous ont portée à constater que les critères permettant de tracer la distinction entre langue et dialecte ne sont pas élaborés par la linguistique prérévolutionnaire, ni dans le domaine finno-ougrien ni par rapport aux autres langues de l'Union. Ainsi, les classifications des langues de Sibérie dressées par l'académicien A.N. Samojlovič (1880-1938) et par F.E. Korš (1843-1915), aboutissent à des résultats différents en fonction des critères choisis par les deux chercheurs : Korš retient un critère phonétique et un critère morphologique (la formation du présent). Samojlovič, en revanche, ne retient que les critères phonétiques (voir Suxotin, 1931).

Les critères permettant de tracer cette distinction se mettent en place lors du travail sur l'élaboration des alphabets pour les peuples de l'URSS

[3] Rixter, 1895, p. 19. Selon cet auteur, l'estonien est aussi un dialecte du finnois.

mené par le Comité du Nouvel Alphabet[4] à partir d'une préoccupation concrète. Il faut décider pour quelle fraction du continuum dialectal il faut élaborer un alphabet : pour un parler, un dialecte, une langue, un groupe de langues ? La réponse sera «pour une langue», et ce principe deviendra le mot d'ordre de tout le travail. Mais comment définit-on une «langue» et selon quels critères le carélien est-il qualifié de «langue» ?

Un linguiste dont le rôle est crucial dans la définition du statut du carélien dans les années 1920-1930 est Dmitrij Bubrix (1890-1949). Philologue de formation, spécialiste des langues finno-ougriennes, après ses études à la section slave et russe de l'Université de Petrograd, il y dirige à partir de 1925 et jusqu'à la fin de ses jours la section de philologie finno-ougrienne, ainsi que le secteur des langues finno-ougriennes de l'Institut du angage et de la pensée[5]. Comme pour ses collègues spécialistes de langues appartenant aux différentes familles linguistiques (caucasiennes ou turkes), il s'agit pour Bubrix de respecter la consigne suivante du travail sur les alphabets : «Il est inacceptable de créer deux écritures pour une ethnie *unique* selon la langue» (*Pervyj Vsesojuznyj…,* 1926, p. 256). De même que ses collègues, Bubrix recherche des critères strictement linguistiques pour distinguer langue et dialecte. Notons la portée politique de cette distinction : en essayant de créer un alphabet pour une «langue», Bubrix est conscient du fait que les locuteurs de cette langue ne sont pas forcément réunis dans une région autonome, que les communautés parlantes réunies par une langue ne correspondent pas forcément aux limites politiques et administratives. Les différents cas de figure concernant le carélien en donnent un exemple spectaculaire.

Ses propos, résultats de ses expéditions dialectologiques en Carélie, fournissent une image fidèle de la situation linguistique de cet idiome. Il serait plus juste, selon Bubrix, de parler plutôt d'un «ensemble de dialectes caréliens» que d'une «langue carélienne unie». C'est en cela que réside, selon nous, la difficulté majeure à laquelle se heurtent ses recherches linguistiques de terrain : que faut-il appeler «langue carélienne», pour laquelle on élabore un alphabet, comment fabriquer une *unité* à partir de cette diversité dialectale ? Sur ce point, la situation des Caréliens ressemble à celle de la majorité des ethnies de l'URSS à cette époque. Mais il existe une autre difficulté d'envergure, qui est en fait un cas unique en son genre. Nous avons souligné dès les premières lignes que le carélien de Tver' n'a plus de lien avec la Carélie. C'est donc un idiome dont la caractéristique principale est d'être parlé sur un *territoire dispersé*. Nous pensons que ces

[4] Le Comité Central Fédéral du Nouvel Alphabet (Turk) est fondé en 1926 en tant que subdivision du Présidium pour les nationalités auprès du VCIK [Comité central exécutif] pour diriger le travail sur la latinisation des alphabets et sur l'élaboration de nouveaux alphabets, principalement des peuples turks de l'Asie Centrale et du Caucase.

[5] C'est une trop grande simplification que de présenter Bubrix comme un «élève éminent de Marr qui luttait pour le respect des principes victorieux de la science marriste dans le domaine de la politique nationale» (Vihavainen, 1998, p. 22), et on va s'en rendre compte dans ce qui suit.

deux facteurs, c'est-à-dire 1) le fait d'être parlé sur un territoire dispersé et 2) la présence d'une importante variation dialectale, constituent les prémisses de l'histoire mouvementée du carélien au XX[e] siècle : ces deux éléments y sont exploités à fond, à différents moments. Divers découpages dans ce *continuum dispersé* de dialectes caréliens sont alors envisagés en fonction desquels on obtient une ou plusieurs «langues» et communautés linguistiques.

3. UNE IDENTITÉ À GÉOMETRIE VARIABLE : CINQ CAS DE FIGURE

3.1. LE CARÉLIEN COMME DIALECTE DU FINNOIS

Vers la fin des années 1920, c'est le finnois qui est la langue officielle de la Carélie. C'est la période où le Commissariat du peuple pour l'instruction de la République de Carélie décrète le passage à l'instruction secondaire en langue finnoise (officiellement appelée «finno-carélien»). En août 1929, le Plénum uni du Comité régional et de la Commission régionale du Parti opte pour l'introduction forcée de la langue «littéraire finnoise» auprès des populations carélienne et vepse. L'idée de la création de l'écriture carélienne proprement dite est sévèrement critiquée[6]. Nous tenons à préciser qu'officiellement, ce ne sont pas les Finnois qui possèdent leur propre république autonome, mais les Caréliens ; les Finnois ont alors uniquement droit à leurs régions nationales. En effet, dans la «Commune ouvrière de Carélie», fondée en 1920 avec le statut de république autonome, on sous-entend par l'indigénisation, appelée ici «carélisation», l'introduction de la langue finnoise et la promotion des Caréliens et des Finnois. Ceci semblerait tout à fait banal si on considérait les Finnois et les Caréliens comme un seul peuple, et si on pensait que la Finlande allait devenir tôt ou tard un pays soviétique[7].

Mais cela concerne uniquement le carélien de Carélie. Qu'en est-il du carélien de Tver' ?

---

[6] Pour un précis détaillé de l'histoire politique de la Carélie, nous renvoyons le lecteur à deux articles, celui d'Austin, 1992 et celui d'Anttikoski, 1998, qui fournissent plusieurs éléments clés sur cette période.

[7] P. Austin précise à ce propos que les Finnois émigrés en Russie après la défaite des Finnois rouges dans la guerre civile en 1928, comme d'autres membres de l'intelligentsia finnoise, considéraient l'Est de la Carélie russe [*Itä-Karjala*], ou Carélie transfontalière [*rajantakainen Karjala*], comme partie inaliénable de la culture finnoise. Ce mouvement culturel gagna vite le caractère d'un mouvement politique. En recrutant notamment des candidats pour intégrer cette Commune ouvrière carélienne, il était dit que les travailleurs y vivraient immergés dans le finnois (Austin, 1992, p. 16).

3.2. LE CARÉLIEN COMME LANGUE DES CARÉLIENS DE TVER'

L'appréhension du carélien de Tver' comme langue à part entière prend ses sources dans un obstacle pratique : le finnois y est une alternative impossible, vu que ses locuteurs n'ont aucun contact avec la langue finnoise et la Finlande (Anttikoski, 1998, pp. 209-210). De plus, ce problème survient dans un moment clé de l'édification linguistique : l'an 1930 marque l'apothéose de cette entreprise, des alphabets sont élaborés pour des peuples de plus en plus petits. Dans la même ligne de pensée, la séance du Commissariat pour l'Instruction de la République soviétique fédérative socialiste de Russie ratifie la proposition de Bubrix concernant l'élaboration d'un alphabet et d'une langue littéraire pour les Caréliens de Tver'. En 1931, Bubrix édite sa brochure intitulée *Kakoj jazyk – tverskim karelam ?* ['Quelle langue pour les Caréliens de Tver''] ?

Bubrix y critique un article publié dans un journal de Petrozavodsk dont l'auteur soutient que le carélien de Tver' est la même langue carélienne que celle de la République de Carélie, même s'il contient une multitude de matériau lexical particulier, et prône la réunification des Caréliens de Tver' avec ceux de Carélie et les Finnois. Voici les arguments qui permettent à Bubrix d'envisager une *division* de la communauté carélophone en deux parties, celle des Caréliens de Tver' et celle des Caréliens de Carélie :

1) Les Caréliens de Tver', comme d'autres groupes ethniques de la Baltique et de la mer Blanche, se sont trouvés pendant presque mille ans en dehors de l'influence de la nation finnoise.

2) Pendant trois siècles les Caréliens de Tver' ont été territorialement séparés de tous les autres groupes ethniques de la Baltique et de la mer Blanche (Bubrix, 1931a, pp. 4-5).

Cela, conclut-il, n'a pu manquer de se répercuter sur leur langue, qui est fort éloignée de la langue littéraire finnoise. Voici les arguments linguistiques dont Bubrix se sert pour étayer son propos. Dans sa définition du carélien en tant que langue à part entière, il reprend sur plusieurs points le raisonnement du leader de l'édification linguistique, le linguiste N.F. Jakovlev (1892-1974)[8], qui propose deux critères fondamentaux pour la distinction entre langue et dialecte :

− la différence du système de phonèmes entre deux langues (dans sa terminologie, «différence de système de sons»[9]) ;

[8] Linguiste, spécialiste en caucasologie, linguistique théorique et appliquée, problèmes de phonétique et phonologie, théorie de l'orthographe, Jakovlev est une des figures clés de l'édification linguistique : élaboration d'alphabets et de codes orthographiques pour les langues sans écriture de l'Union Soviétique et les langues de littérisation récente.

[9] Il est nécessaire d'expliquer que la terminologie son/phonème chez Jakovlev n'est pas précise, et que le terme de «son», ou encore «son indépendant-phonème» qu'il emploie notamment dans les textes adressés au large public, renvoient à la notion de «phonème».

− la compréhension/incompréhension entre locuteurs (Jakovlev, 1930, p. 117).

Selon Bubrix, premièrement, le système de sons de la langue que parlent les Caréliens de Tver' est si différent de celui de la langue littéraire finnoise qu'il doit être considéré en tant que système à part. Et deuxièmement, un Carélien de Tver' ne comprend, parmi les mots finnois, que ceux qui constituent des survivances des rapports culturels communs du premier millénaire. De surcroît, affirme-t-il, le système grammatical du carélien de Tver' se distingue énormément du système grammatical finnois. «Les différences sont énormes. Elles sont non moins importantes que celles entre l'ukrainien et le grand russe», lance-t-il lapidairement. Mais ce même argument de la compréhension se retourne contre Bubrix puisqu'il constate que les Caréliens de Tver' travaillant dans l'ASSR de Carélie comprennent les Finnois. Devant la nécessité d'un compromis, il nuance : «La compréhension avec les Finnois sur des sujets de la vie quotidienne n'est pas un argument en faveur du fait qu'ils parlent la même langue» (Bubrix, 1931a, pp. 4-5).

Bubrix se rend compte que son point de vue va à l'encontre de la politique menée. Selon lui, la «finnisation» actuellement en cours parmi les groupes ethniques non russes habitant la République autonome de Carélie, c'est-à-dire les Caréliens d'Uxta, des Caréliens de la Padanie, les Caréliens d'Olonec et les locuteurs du dialecte *lude* et également les Veps, ne fonde en aucune manière la nécessité de finniser les Caréliens de Tver'. Il assimile cette idée à celle de l'«ukrainisation» de la langue russe. Dans la République soviétique socialiste autonome de Carélie, la finnisation est conditionnée par toute une série de considérations complexes, dont la petite taille et le petit nombre de groupes ethniques. «Or, ces considérations ne peuvent pas être étendues à la Carélie de Tver'», écrit-il :

> On peut et on doit détacher le problème de la langue de l'instruction chez les Caréliens de Tver' de celui des Caréliens d'Uxta, de Padanie, d'Olonec et de ceux de la région de Lude habitant dans la République autonome de Carélie : la langue finnoise est introduite auprès de ces derniers selon des considérations qui ne peuvent pas être étendues aux Caréliens de Tver' ! (Bubrix, 1931a, p. 6)

«Les Caréliens de Tver' ont décidément besoin d'une langue littéraire propre», exige Bubrix. Il élabore alors un projet d'alphabet pour les Caréliens de Tver'[10].

---

[10] Cette variante écrite du carélien à base latine sort de l'usage en 1939 et l'instruction passe en russe.

3.3. LE CARÉLIEN COMME LANGUE DES CARÉLIENS DE CARÉLIE

L'élaboration de l'écriture pour les Caréliens de Tver' met en question l'emploi du finnois dans la République de Carélie. En effet, en même temps que la *Pravda* titre «Devant nos yeux les Caréliens [de Tver', E.S.], qui constituent une minorité nationale, ressuscitent leur écriture, leur langue», c'est le finnois qui est employé comme langue écrite chez les Caréliens habitant le territoire de la République Socialiste Soviétique Autonome de Carélie (cité d'après Bubrix, 1932, p. 34).

Au début des années 1930, une querelle éclate entre les partisans de la langue littéraire carélienne et les émigrés finnois, défenseurs du finnois[11]. L'incident attire l'attention de Moscou et désormais est traité dans les plus hautes sphères du pouvoir. En juin 1930, le Comité Exécutif Central de toute la Russie, au vu des divergences importantes entre les positions des deux parties, renvoie le dossier au Présidium du Conseil pour les nationalités, lequel charge l'administration de la Carélie en avril 1931 d'élaborer la langue littéraire carélienne. Les arguments linguistiques pour le droit des Caréliens à promouvoir leur propre langue sont avancés par Bubrix (Bubrix, 1932), qui s'applique à prouver que «c'est la langue carélienne et pas le russe ni le finnois qui est la langue maternelle des Caréliens».

Mais l'enjeu de son intervention dépasse le cadre de la linguistique. En abordant ce problème, il combat la théorie selon laquelle les Caréliens font partie de la nation finnoise, où l'attention se porte avant tout sur les ressemblances dans les cultures carélienne et finnoise, puis aux ressemblances dans la langue.

> Il est inutile de dire que la théorie décrite ci-dessus ne correspond pas à la réalité. […] Seule la Finlande bourgeoise peut faire semblant d'ignorer l'existence de la République soviétique socialiste autonome de Carélie et la grandiose édification linguistique en cours. Quelle opposition avec la Finlande où habitent aussi les Caréliens, mais où personne ne leur demande s'ils ont besoin d'une autonomie, s'ils se conçoivent en tant que partie de la nation finnoise, où ils sont uniquement finnisés, où on les fait rentrer de force dans une Finlande 'indivisible' !. (Bubrix, 1932, p. 5)

Un des arguments de Bubrix porte sur la nature finnoise, et non carélienne, de la *Kalevala*, qui selon lui n'a jamais franchi les limites de la frontière carélienne. Les voisins les plus proches des Caréliens d'Uxta, les Caréliens

---

[11] En 1932, Bubrix voit l'essence du «problème carélien» (c'est dans ces termes qu'il le définit) comme politique. Avec la concurrence du bois russe, la Finlande aspire à envahir la Carélie et la péninsule de Kola pour pourvoir à ses besoins en bois. Dans cette situation, il persiste dans la presse finlandaise une certaine manière de présenter le problème où les vrais arguments sont cachés et où l'on prétexte un grand amour envers les Caréliens (Bubrix, 1932, p. 34).

de la région de Kem', ne l'ont jamais connue. De même, les autres Caréliens, de Padanie, d'Olonec, sans parler de ceux de Tver', ne l'ont pas connue non plus (Bubrix, 1932, p. 6).

> En somme, le fait que les Caréliens habitant la zone frontalière ont appris la Kalevala ne les rend aucunement Finnois, tout comme le fait que les Finnois de la région de Leningrad ont appris beaucoup de chants épiques estoniens, n'en fait pas des Estoniens. (Bubrix, 1932, p. 6).

Nous voyons que les arguments auxquels recourt Bubrix deviennent plus subtils que ceux employés pour «découper» du continuum les Caréliens de Tver', historiquement et géographiquement éloignés des Finnois, car dans le cas des Caréliens de Carélie, il s'agit de voisins très proches. Il en vient à accuser la science finlandaise (qu'il associe aux études indo-européennes) d'avoir caché des différences effectives entre le finnois et le carélien et de faire remonter les langues à un ancêtre commun, à une proto-langue, ce qui conduirait à admettre que leurs locuteurs appartiennent à une même communauté linguistique. Selon lui, il n'y a jamais eu de proto-langue commune (supposée exister vers le début du premier millénaire mais dont nous ne possédons aucune trace) et les tribus censées la parler (Finnois, Caréliens, Veps, Estoniens) sont déjà divisées au début du premier millénaire. Vers l'an 1500, à partir duquel on peut suivre la différenciation de ces deux langues selon les documents écrits, note Bubrix, la langue carélienne possède (déjà) tous les traits qui la différencient de la langue finnoise, notamment un *système sonore fondamentalement différent*. Mais dans la nécessité d'un compromis avec les résultats des recherches de terrain (rendant compte d'un continuum), Bubrix affine sa dénomination des idiomes en employant le terme de *parler mixte carélo-finnois à prédominance carélienne*, pour se référer au dialecte d'Uxta (Bubrix, 1932, p. 15).

Ces propos de Bubrix tracent une ligne de séparation entre les dialectes caréliens et les dialectes finnois. Mais comment Bubrix prouve-t-il que les dialectes caréliens en question constituent tout de même une seule et même *langue* ? Premièrement, «les différences entre ces dialectes n'entravent pas la compréhension», affirme-t-il, sauf lorsqu'un Carélien de Tver' parle à un Carélien d'Uxta. Deuxièmement, ils partagent le même lexique et le même système morphologique. Mais, en même temps, leur système sonore est différent du finnois, et ceci est son argument pour les éloigner du finnois : les systèmes de sons des dialectes caréliens ignorent toute une série de voyelles longues présentes dans le finnois, et, en ce qui concerne les consonnes, ils possèdent tous plusieurs catégories de consonnes absentes dans le finnois (les molles et les chuintantes). Notons enfin que Bubrix emploie très souvent le terme de «langue carélienne», et non plus celui de dialectes caréliens (Bubrix, 1931a, p. 27).

Nous nous rendons compte que Bubrix emploie les mêmes arguments linguistiques pour tracer une ligne de séparation quelque part, et pour en transgresser une autre ailleurs en fabriquant une unité.

Il reste à ajouter que la proposition officielle d'introduire le carélien en Carélie se solde par un échec. En 1931, une séance du comité régional du Parti décline la demande d'introduire sur son territoire l'écriture en carélien en justifiant l'emploi du finnois par les différences dialectales considérables au sein du carélien, par l'influence du finnois ainsi que par le fait qu'un référendum aurait montré que la majorité refuse cette introduction. Le Politburo du CK VKPB ['Comité central du parti communiste des bolchéviks de toute l'union'] annule la décision du Conseil pour les nationalités. Plus tard, le Présidium VCIK accepte le caractère non rentable du passage au carélien. Des solutions de compromis sont toutefois envisagées, comme le *likbez* (liquidation de l'analphabétisme) en dialectes (surtout en *livvi*), mais qui s'avèrent infructueuses puisque chaque auteur de manuel fait la promotion de son dialecte maternel.

Néanmoins, dans les années 1931-1932, il existe deux «langues caréliennes», du moins sur le papier. Fait curieux, en 1932 deux alphabets caréliens à base latine sont énumérés dans la liste dressée par Jakovlev, à savoir «le carélien du Nord (finnois suomi)» et le «carélien du Sud»[12].

4. LA LANGUE CARÉLIENNE DE CARÉLIE *VS* LA LANGUE CARÉLIENNE UNIE DE TOUS LES CARÉLIENS

La question de l'élaboration d'une langue carélienne dans l'ASSR de Carélie revient à l'ordre du jour vers les années 1936-1938 suite au changement de situation politique, lorsque le finnois commence à être associé avec la Finlande capitaliste[13]. En 1937, la nouvelle constitution de la Carélie déclare le carélien troisième langue officielle, le mettant sur un pied d'égalité avec le russe et le finnois. De gros efforts sont entrepris pour développer cette langue. Plusieurs institutions scientifiques, parmi lesquelles l'Institut du langage et de la pensée (où travaille Bubrix) et la section de Leningrad de l'Institut de la langue et de l'écriture, sont impliquées dans la création des règles d'orthographe, qui allait se fonder sur les traits de tous les dialectes de la Carélie[14], mais surtout sur le *livvi*, prédominant en nombre de locuteurs. Nous apprenons également des

[12] Voir Jakovlev, 1932, p. 45, Grande, 1932, p. 162. C'est l'alphabet pour le carélien de Tver' qui est communément appelé à l'époque «carélien» par d'autres auteurs.

[13] Le changement radical se produit en 1938. La position du finnois était la plus vulnérable car c'était la langue que parlait un Etat bourgeois voisin, explique E. Anttikoski (Anttikoski, 1998, p. 21).

[14] Bubrix entreprend dans ce but une nouvelle expédition dialectologique (voir Bubrix, 1937a.)

archives de l'Institut des études orientales à Leningrad qu'un grand travail est entrepris visant l'élaboration de la terminologie. Mais surtout, Bubrix prépare son projet d'alphabet carélien[15], variante qui sera employée de 1938 à 1940, lorsque l'instruction dans les écoles de la république passe en langue finnoise.

Il est nécessaire de nous arrêter sur le fait qu'en 1938, dans les *Osnovnye pravila pravopisanija edinogo karel'skogo literaturnogo jazyka na novom alfavite* ['Règles fondamentales de l'écriture de la langue littéraire carélienne unie en nouvel alphabet'] (1938), préparées par la section de Leningrad de l'Institut de la langue et de l'écriture, on planifie de recueillir les données sur «la langue carélienne» de la Carélie uniquement. Pourtant, dans la préface de l'ouvrage, on semble partir du présupposé que le carélien de Tver' fait partie de ce carélien, «commun pour tous les Caréliens».

5. RETOUR AU POINT DE DÉPART : LE CARÉLIEN COMME DIALECTE DU FINNOIS

La boucle est bouclée, on revient à considérer le carélien comme dialecte du finnois après la Guerre d'Hiver, en 1940, qui marque la naissance de la République de Carélie et de Finlande ['Karelo-finskaja sovetskaja socialističeskaja respublika'], incluant l'ASSR de Carélie et le territoire repris à la Finlande. Les autorités soviétiques restaurent le finnois comme langue officielle à côté du russe dans la République de Carélie et de Finlande. L'instruction dans les écoles nationales passe en langue finnoise et le carélien ne fonctionne plus comme langue écrite. En 1949, Bubrix se repent publiquement d'avoir défendu la différence entre le carélien et le finnois comme aussi importante que celle entre le finnois et le mordve.

Après la guerre, les Finnois et les Caréliens (qui ne parlent pas le finnois) sont officiellement considérés comme un seul peuple (alors qu'il ne suffit pas de parler la même langue pour être un seul peuple ; cette langue commune correspondrait-elle alors au peuple carélo-finnois ?). Dans la deuxième moitié des années 1950, la forte réduction de l'instruction en langues nationales signifie la marginalisation du finnois et du carélien : le finnois ne peut plus être répandu en dehors du contingent finnois et le carélien n'existe plus comme langue littéraire[16].

5.1. RETOUR AU POINT DE DÉPART

Le carélien de Carélie, le carélien de Tver', le carélien de la région de Leningrad et de Novgorod constitueraient une seule et même langue : voici

---

15 Voir «Utočnennyj…», 1936, p. 57.

16 Voir pour plus de renseignements sur cette période Anttikoski, 1998, p. 14.

comment les choses sont présentées aujourd'hui. Il existe deux variantes écrites de la langue carélienne, l'une à base du dialecte du Nord, l'autre à base du dialecte *livvi*. Les locuteurs du troisième dialecte, le *lude*, sont très peu nombreux et utilisent la forme écrite du dialecte *livvi*.

CONCLUSION

Nous avons examiné les arguments linguistiques qui ont étayé et expliqué, à un moment donné, les différentes stratégies de planification linguistique par rapport au carélien, à savoir l'utilisation de la langue finnoise (avant 1930 et après la Guerre d'Hiver), la création de l'écriture carélienne de Tver', l'institution du carélien comme langue des Caréliens de Carélie, et enfin la représentation du carélien comme langue de tous les Caréliens. La destinée du carélien offre sans doute un exemple des plus spectaculaires de l'histoire mouvementée de cette période.

Il est quelque peu réductionniste de présenter toute la pensée linguistique de cette période comme «politisée à l'extrême» (Vihavainen, 1998, p. 22) et surtout de la présenter comme dominée tout le long des années 1920 et 1930 par la doctrine de Marr, surtout en ce qui concerne les linguistes impliqués dans l'élaboration des alphabets. Le «découpage» du continuum carélien est sans doute un cas à part et un des plus complexes et, surtout, injustement assimilé à celui du continuum turk[17]. Pour comprendre les enjeux des diverses dénominations du carélien, il nous a semblé important de rattacher les points de vue énoncés par Bubrix à l'histoire de la pensée linguistique soviétique. Nous avons essayé de montrer que Bubrix se servait des mêmes arguments que les adeptes de la thèse selon laquelle le carélien est un dialecte du finnois, mais en les tournant complètement à l'envers, comme par exemple l'argument de la compréhension *versus* l'absence de communication. Rappelons-nous que Bubrix recherchait des critères purement linguistiques de la division langue-dialecte. Mais ces critères linguistiques existent-ils en réalité et le problème n'est-il pas plutôt celui du statut dudit dialecte ? La question reste ouverte, ce dont témoignent les divers découpages encore en vigueur de nos jours : ainsi, les différentes sources francophones et anglophones distinguent, parmi les langues ouraliennes, le «carélien» différent du «live», ou encore différent du «livvi» (olonec)» et du «lude».

[17] C'est la thèse de P. Austin (Austin, 1992, p. 18) qui écrit que plusieurs langues turkes furent fabriquées à partir d'un seul tchagatay qui était une langue écrite de culture au Turkestan. Il ne s'agissait donc surtout pas de découper des «langues» dans le tchagatay.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— 1938 : *Osnovnye pravila pravopisanija edinogo karel'skogo literaturnogo jazyka na novom alfavite* ['Règles fondamentales d'écriture carélienne en nouvel alphabet'], Petrozavodsk : Karelgosizdat.

— *Pervyj Vsesojuznyj Tjurkologičeskij S''ezd. Stenografičeskij otčet* ['Le Premier Congrès Turkologique. Compte-rendu sténographique'], Baku, 1926.

—, 1936 : «Utočnennyj na osnove postanovlenija VI Plenuma VCKNA proizvodstvennyj plan raboty VCKNA na 1936 god» ['Le plan du travail du VCKNA pour l'an 1936 mis à jour selon l'arrêté du VIe Plénum du VCKNA'], *Archives de l'Institut des études orientales de l'Académie des sciences de Russie*, F. 152, op. 1a, doc. N° 348. pp. 57-58.

— ANTTIKOSKI Esa, 1998 : «Strategii karel'skogo jazykovogo planirovanija v 1920-1930e gody», ['Les stratégies de planification linguistique carélienne dans les années 1920-1930'], in T. Vihavainen, I. Takala (éds.), *V semje edinoj : Nacional'naja politika partii bol'ševikov i ee osuščestvlenie na Severo-Zapade Rossii v 1920-1950 gody*, Petrozavodsk : Izdanie Petrozavodskogo universiteta, pp. 207-222.

— AUSTIN Paul, 1992 : «Soviet Karelian : the Language that Failed», *Slavic Review*, vol. 51/1, pp. 16-35.

— BUBRIX Dmitrij V., 1928 : *Instrukcija po sobiraniju materialov po finno-karel'skim govoram* ['Instruction pour le recueil des données sur les parlers finno-caréliens'], *Trudy kraevedčeskoj kommissii LOIKFUN (Leningradskoe obščestvo issledovatelej kul'tury finno-ugorskix narodnostej)*, fasc. 2, Leningrad.

——, 1931a : *Kakoj jazyk – tverskim karelam ?* ['Quelle langue pour les Caréliens de Tver' ?], Leningrad.

——, 1931b : «Unifikatory v mirovom masštabe » ['Les unificateurs à l'échelle universelle'], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka,* N° VII, pp. 61-64.

——, 1931c : «Kakoj jazyk položit' v osnovu prosveščenija tverskix karel» ['Quelle langue doit être prise comme base de l'instruction des Caréliens de Tver' ?'], *Revoljucija i nacional'nosti,* N° 2-3, pp. 132-136.

——, 1932 : *Karely i karel'skij jazyk* ['Les Caréliens et la langue carélienne'], Leningrad.

——, 1937a : *Programma po sobiraniju materialov dlja dialektologičeskogo atlasa karel'skogo jazyka* ['Programme de collecte de données pour l'atlas dialectologique de la langue carélienne'], Petrozavodsk.

——, 1937b : *Grammatika karel'skogo jazyka (fonetika, morfologija)* ['La grammaire de la langue carélienne (phonétique, morphologie)'], Petrozavodsk.

— GRANDE B.M., 1932 : «Ešče ob unifikacii alfavitov» ['Une fois de plus à propos de l'unification des alphabets'], *Revoljucija i pis'mennost',* N° 4-5, pp. 160-164.

— JAKOVLEV Nikolaj F., 1930 : *Jazyki i narody Kavkaza. Kratkij obzor i klassifikacija* ['Les langues et les peuples du Caucase. Bref apercu et classification'], Tiflis : Zakkniga.

——, 1932 : «Itogi latinizacii alfavitov v SSSR» ['Bilan de la latinisation des alphabets en URSS'], *Revoljucija i pis'mennost',* N° 4-5, pp. 25-46.

— KERT Georgij M., 2000 : *Očerki po karel'skomu jazyku. Issledovanina i razmyšlenija* ['Esquisses sur la langue carélienne. Recherches et réflexions'], Petrozavodsk : Karelija.

— KRUČKOVA Tatjana B., 2003 : «Karel'skij jazyk» ['La langue carélienne'], in G.D. Mac Connell, V. Mixal'čenko (éds.), *Pis'mennye jazyki mira : Jazyki Rossijskoj federacii,* livre II, Moskva-Québec : Academija, pp. 205-227.

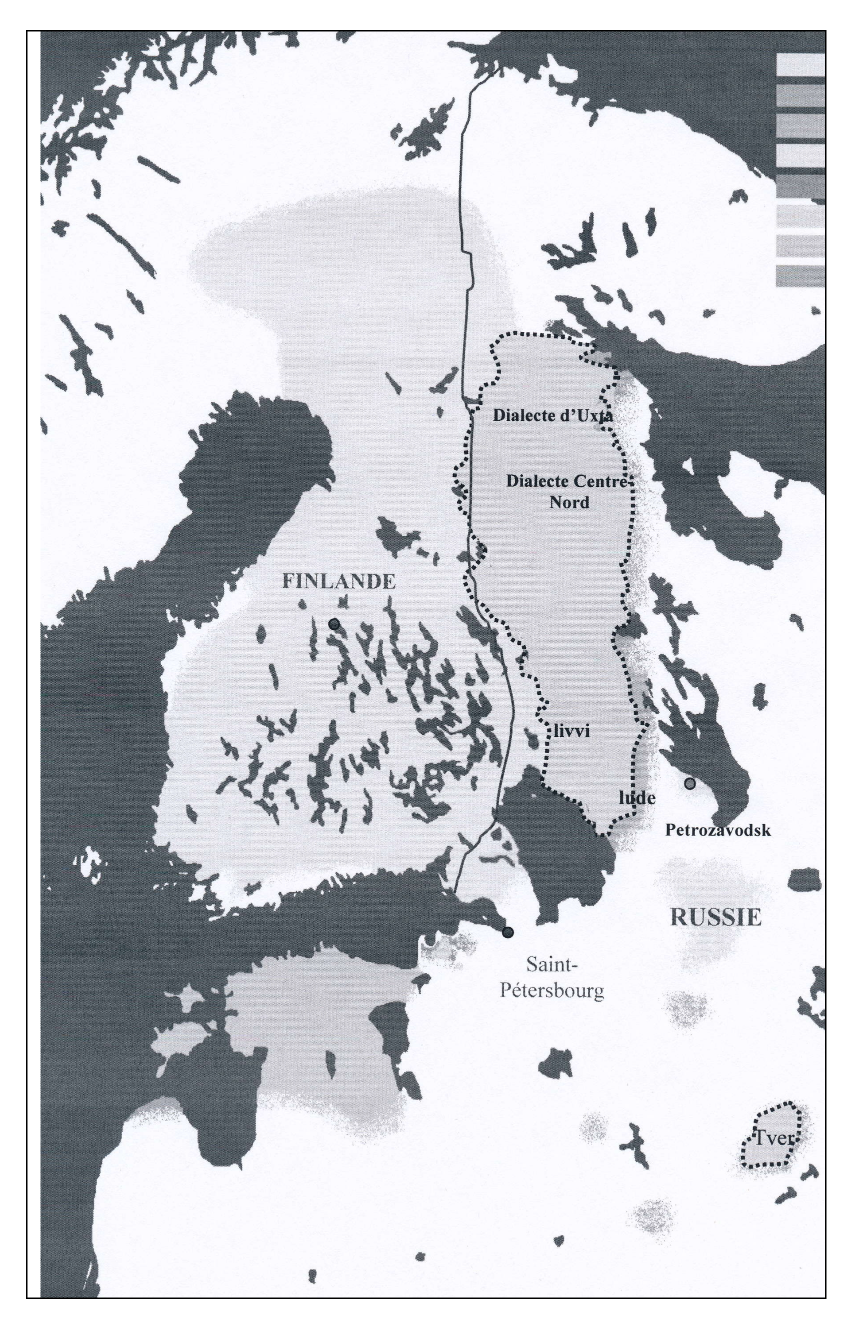
— RIXTER Dmitrij, 1895 : «Korely» ['Les Korels'], in I.E. Andreevskij, F.A. Brogxauz (Brockhaus), I.A. Efron (éds)., *Ènciklopedičeskij slovar'*, Sankt-Peterburg : Tipo-litografija Efrona, (1890-1904), tome XVI, pp. 226-228.

— SUXOTIN Aleksej M., 1931 : «K probleme nacional'no-lingvističeskogo rajonirovanija v Južnoj Sibiri» ['Le problème de la division régionale et linguistique de la Sibérie méridionale'], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka,* N° VII-VIII, pp. 93-108.

— VIHAVAINEN Timo, TAKALA Irina, (éds.) 1998 : *V semje edinoj : Nacional'naja politika partii bol'ševikov i ee osuščestvlenije na Severo-Zapade Rossii v 1920-1950 gody* ['Une famille unie : la politique nationale du parti bolchevik et sa réalisation au Nord-Est dans les années 1920-1950'], Petrozavodsk : Izdanie Petrozavodskogo universiteta.

— VIHAVAINEN Timo, 1998 : «Nacional'naja politika VKP(b)(KPSS) v 1920-1950-e gody i sud'by karel'skoj i finskoj nacional'nostej» ['La politique nationale du VKP(b) (KPSS) dans les années 1920-1950 et les destinées de la nationalité carélienne et finnoise'], in T. Vihavainen, I. Takala, (éds.) *V semje edinoj : Nacional'naja politika partii bol'ševikov i ee osuščestvlenije na Severo-Zapade Rossii v 1920-1950 gody*, Petrozavodsk : Izdanie Petrozavodskogo universiteta, pp. 15-41.

— ZARUBIN Ivan I., 1927 : *Spisok narodnostej Sojuza Sovetskix Socialističeskix respublik* ['Liste des ethnies de l'URSS'], Akademija Nauk. Trudy Komissii po izučeniju plemennogo sostava naselenija SSSR i sopredel'nyx stran, N° 13, Leningrad.



Carte 1 : Les dialectes caréliens (© Elena Simonato, 2005)

Le nom d'idiome et la substitution linguistique : les Albanais d'Ukraine[1]

Natalia BICHURINA
Université de Lausanne

Résumé

Dans cette contribution nous explorons le lien entre la politique de l'URSS, ou plus largement la construction politico-étatique soviétique, et la substitution linguistique ['language shift'] qui a eu lieu dans une communauté linguistique albanaise en Ukraine orientale dans la seconde moitié du XXe siècle. L'analyse se base essentiellement sur 56 entretiens enregistrés dans le village albanais de Georgievka. Une attention particulière est portée à la question de la nomination : le système soviétique a identifié la communauté comme albanaise en la dotant ainsi d'un nom pour désigner ses membres et l'idiome qu'ils parlaient. Ce nom, institutionnalisé dans le cadre soviétique, a eu un impact considérable sur les représentations identitaires et linguistiques des locuteurs, en introduisant une référence à l'Albanie et à sa «vraie langue albanaise». Paradoxalement, cela n'a servi qu'à baisser la valeur de l'idiome aux yeux de ses locuteurs et à précipiter la substitution linguistique.

Mots-clés : politique linguistique, langues minoritaires, langue albanaise, URSS, représentations linguistiques, substitution linguistique.

---

[1] Je remercie Marija Morozova pour ses indications bibliographiques lors de la préparation de cet article.

INTRODUCTION

Cette contribution porte sur la dynamique de la situation linguistique et de la construction identitaire d'une communauté albanaise en Ukraine orientale. A travers l'analyse du discours de ses membres, nous cherchons à comprendre le lien entre la politique de l'URSS, ou plus largement la construction politico-étatique soviétique, et la substitution linguistique ['language shift'] qui a eu lieu dans la communauté étudiée au cours de la seconde moitié du XXe siècle.

L'Union Soviétique est souvent considérée par les chercheurs comme l'un des meilleurs conservateurs des groupes ethniques. Ce phénomène résulterait de son organisation même, à savoir son fédéralisme à base ethnique, ainsi que de sa politique dite «nationale» (ce qui désigne dans le cadre soviétique et postsoviétique la politique relative aux «nations» et «ethnies» constituant l'Etat plurinational). L'URSS a eu une politique ethnique et linguistique très intense : comme le relèvent Grenoble et Whaley (1999, p. 45) «de toutes les régions du monde, l'ancienne Union Soviétique offre peut-être l'illustration la plus exhaustive de l'interaction complexe des facteurs concurrents du maintien des langues».

Notre enquête de terrain a été menée en 2005 et 2006 dans le village de Georgievka (district de Priazovsk ou Priazov'e de la région de Zaporož'e en Ukraine). Sa population s'élevait en 2006 à 472 habitants. Avec les habitants des deux villages voisins — Devnenskoe (698 habitants) et Gammovka (496 habitants, à moitié gagaouzes), ils constituent une communauté appelée par ses membres mêmes «l'Albanie». Georgievka est considérée comme «le village le plus albanais» des trois localités. L'étude a été effectuée selon les méthodes d'entretien sociolinguistique et d'observation, y compris observation participante[2]. L'analyse se base sur 56 entretiens enregistrés qui durent chacun entre 40 et 90 minutes, ainsi que sur plusieurs conversations informelles, avec un particulier ou avec un groupe.

Il est évident que le discours produit aujourd'hui sur les raisons d'abandonner la langue, tout comme tout ce qui relève dans le discours des représentations linguistiques et identitaires, aurait pu être différent dans la bouche des mêmes locuteurs trente ans auparavant. Cependant, il semble que persistent les catégories essentielles sur lesquelles reposent ces représentations. Sans prétendre donner une liste exhaustive de tous les facteurs de la substitution linguistique qui s'est produite dans la communauté, nous nous concentrerons sur la question de la nomination du groupe et de l'idiome, qui a eu un impact considérable sur les attitudes identitaires et linguistiques des locuteurs, ainsi que sur la question de la scolarisation qui

[2] L'enquête a été menée dans le cadre des expéditions organisées conjointement par le Département de linguistique générale de l'Université de Saint-Pétersbourg et le Musée d'anthropologie et d'ethnographie de l'Académie des Sciences de Russie.

y est liée. Nous commencerons notre étude par l'histoire de la communauté et sa situation linguistique actuelle.

1. LA COMMUNAUTÉ ALBANAISE EN UKRAINE : SITUATION HISTORIQUE ET LINGUISTIQUE

1.1. CONTEXTE HISTORIQUE

La communauté albanaise du bord de la mer d'Azov est constituée d'un petit nombre d'Albanais orthodoxes, dont on pense que les ancêtres ont quitté les Balkans à la fin du XVe-début du XVIe siècle, après leur conquête par l'Empire Ottoman (d'après l'analyse glottochronologique, voir Širokov, 1962). Emigrés en Bulgarie, ils y ont vécu pendant trois siècles jusqu'au moment où, à la suite de la guerre russo-turque (1806-1812), la Bessarabie est entrée dans l'Empire russe : cet événement a provoqué une importante immigration en Bessarabie des peuples orthodoxes de la Bulgarie du Nord-Est, notamment des Bulgares, des Gagaouzes et des Albanais. Les trois communautés avaient déjà vécu l'une à côté de l'autre, en contacts permanents. En 1811, le village albanais de Karakurt a été fondé en Bessarabie du sud, dans la région de Budžak ; les Bulgares et les Gagaouzes se sont installés à côté. Un édit de l'Empereur de Russie Alexandre Ier (26 décembre 1819) leur accordait de grands lots de terrains et des prêts d'argent, et les exemptait du service militaire. Un demi-siècle plus tard, une partie des membres de ces trois communautés ont immigré dans les steppes au bord de la mer d'Azov, où des lots de terrains et des privilèges leur ont également été attribués. C'est ainsi qu'en 1862-1863 trois villages albanais ont été fondés à Priazov'e : Georgievka (l'ancien nom turc est Tüşki), Devnenskoe (Taz) et Gammovka (Džandran/Candran), le dernier à moitié gagaouze[3]. Les Bulgares ont fondé à côté de ces trois communautés le village de Novokonstantinovka (pour l'histoire détaillée voir Ivanova, Čižikova, 1979, p. 3-11). C'est cette dernière migration qui est conservée dans la mémoire collective de la communauté.

Le voisinage de longue date avec les Bulgares et les Gagaouzes a provoqué une proximité culturelle entre les trois communautés : ainsi ils partageaient les traditions, les habitudes alimentaires et vestimentaires ; il faut relever que l'importance de la religion comme marqueur symbolique a été diminuée par l'entourage homogène orthodoxe de toute la région d'Azov[4]. Cependant, la différenciation des Albanais était importante, dont

---

[3] Ainsi en Ukraine contemporaine il existe quatre villages albanais : les trois villages de Priazovje et l'ancien Karakurt en Crimée, devenu aujourd'hui village Ževtnevoe du district de Bolgrad dans la région d'Odessa.

[4] La région au bord de la mer d'Azov et à la sortie à la Mer Noire dans son ensemble est caractérisée par une population très variée, mais toute orthodoxe. L'importance de la posi-

un signe éloquent est l'endogamie conservée jusque dans les années 1920-1945. L'appartenance à la communauté était donc structurée autour de la langue : la langue, en tant que pratiquement l'unique différence « objective » existante, servait à tracer et maintenir les frontières ethniques (au sens de Barth, 1969).

1.2. LA MOBILITÉ SOCIALE ET LA FIN DE L'ENDOGAMIE

La politique soviétique (ainsi que l'histoire soviétique plus largement) a contribué à une grande mobilité sociale des Albanais. Il s'agit d'une mobilité volontaire (F 1937[5] : «Dans l'Union Soviétique chacun partait où il voulait // Et moi aussi je suis partie»), tout comme contrainte. Le village de Georgievka se trouvant dans la région des terres noires, la fertilité du sol contribuait à la vie aisée des paysans. Aussi à la fin des années 1920, une partie des habitants s'est-elle enfuie dans l'espoir d'échapper à la politique de «dékoulakisation». Plus tard, certains ont essayé d'échapper au «golodomor» de 1934 (une grave famine provoquée artificiellement où les «surplus» de production agricole étaient enlevés par le gouvernement soviétique). Plusieurs de ces personnes sont rentrées par la suite, mais avec l'expérience de vivre en dehors du milieu albanais homogène.

Simultanément, dans les années 1920-1930, on voit apparaître dans la communauté jadis endogame des mariages mixtes entre les Albanais, les Gagaouzes et les Bulgares (non sans méfiance et désapprobation de la part de la génération âgée)[6]. Le système soviétique même y a joué un rôle important : dans la période de collectivisation générale les jeunes gens ont commencé à travailler ensemble dans des brigades de champs, aux fermes et dans les kolkhozes. Désormais ils pouvaient faire connaissance non plus à travers une marieuse ou un parent, mais directement dans le cadre du travail (Novik, 2004). Cependant, à part les Bulgares et les Gagaouzes, tout autre groupe ethnique restait toujours regardé comme «étranger».

tion géopolitique de cette région a suscité un intérêt particulier envers son peuplement dans l'Empire Russe. Sous Catherine II deux manifestes ont été publiés (1762, 1763), invitant des peuples des différentes appartenances ethniques à immigrer sur ce territoire à des conditions économiques et politiques avantageuses. Ces manifestes, ainsi que le « Projet de distribution des terres d'Etat dans le gouvernorat de Novorosijsk pour leur peuplement » (1764), ont provoqué l'immigration de Serbes, de Monténégrins, de Macédoniens, de Polonais et de Grecs. Plus tard on voit immigrer des mennonites d'Europe centrale (fin du XVIII[e] siècle), des Juifs et des groupes peu nombreux de Suédois, d'Italiens et de Suisses francophones (première moitié du XIX[e] siècle). Enfin, les années 1862-1863 sont marquées par l'immigration de Bulgares, de Gagaouzes et d'Albanais. Au total, d'après le recensement de la population de l'Ukraine du 5 décembre 2001, il existe aujourd'hui 130 nationalités sur le territoire ukrainien, la majorité vivant dans la région en question.

[5] Dans les extraits d'entretiens cités nous indiquons le sexe (M – masculin, F - féminin) et l'année de naissance des informateurs.

[6] Pour l'histoire détaillée de l'émergence des mariages mixtes dans les villages albanais de Priazov'e, voir Novik, 2004.

Quelques années plus tard, au milieu des années 1930-1940, on voit apparaître des mariages d'Albanais avec des Russes et des Ukrainiens : à cause d'énormes pertes humaines dans la région après le «golodomor» de 1934 et la guerre de 1941-1945, le pouvoir soviétique a fait immigrer des Ukrainiens et des Russes d'abord de l'Ukraine du nord, puis de l'Ukraine occidentale rattachée à l'URSS après la guerre (selon Anderson et Silver (1990) la Seconde Guerre mondiale a joué un rôle crucial pour la russification ethnique et linguistique des peuples minoritaires de l'URSS à cause de l'expansion des mariages mixtes). Finalement, à partir de la fin des années 1940 – début 1950, les hommes albanais ont commencé à être convoqués au service militaire qu'ils effectuaient dans des régions soviétiques souvent éloignées. Aussi voit-on apparaître des mariages avec des membres de groupes ethniques très divers. Le russe devenait typiquement langue de communication familiale dans le cas des mariages mixtes ; simultanément il commence à être employé comme langue d'interaction interethnique, ou *lingua franca*, dans le village et avec les villages voisins.

Ce changement explique pourquoi les membres de la communauté sont devenus bilingues ; mais cela n'explique pourtant pas pourquoi ils ont décidé d'abandonner leur idiome complètement au profit du russe, malgré leurs affirmations que la «nécessité de parler russe», dans le village ainsi qu'en dehors, en est la raison essentielle. F 1942 : «Si les Russes sont venus, comment tu vas leur parler albanais !»

1.3. LA SUBSTITUTION LINGUISTIQUE

Aujourd'hui, l'albanais est langue maternelle pour les personnes nées avant les années 1970. La majorité absolue d'entre eux sont bilingues : ils avaient appris le russe à l'école, où il était la langue de l'enseignement. Les informateurs nés avant les années 1950-1960 parlent de l'albanais comme d'une langue qui leur est «la plus proche», «la plus rapide», «la plus commode» et «la plus facile», ainsi que celle à laquelle ils se sont «habitués». Cependant, on trouve un changement radical des attitudes linguistiques chez la génération née dans les années 1950-1960 : c'est le russe qui est désormais apprécié très positivement, il est souvent vu non seulement comme plus facile pour communiquer («plus rapide»), mais aussi comme «plus beau» et «plus doux» :

> [1] M 1954 : Quant aux langues, *le plus doux, le plus rapide* c'est le russe, c'est évident. (C'est nous qui soulignons, N.B.)

Si les générations précédentes n'utilisent le russe qu'avec ceux qui ne parlent pas albanais, cette génération l'utilise dans la plupart des situations, à l'exception justement de la communication avec les personnes âgées, notamment les parents et les grands-parents (et avec le *code-switching* permanent dans ces situations-là). C'est cette génération qui est cruciale pour le processus de substitution linguistique, puisqu'elle a renoncé à parler

albanais aux enfants, voire souvent à s'exprimer en albanais en leur présence. Il convient de noter cependant que cette attitude a parfois été soutenue par les grands-parents. Ainsi, par exemple, dans un couple de M 1937 et F 1941 la femme considère que «sans le russe on ne peut rien» et essaye d'empêcher aujourd'hui sa petite-fille d'apprendre l'albanais :

> [2] F 1941 : Tu dis un mot et elle (la petite-fille, N.B.) [te demande] tout de suite, mamie, qu'est-ce que cela veut dire ? // Et moi je ne le lui dis pas.
> – Et pourquoi vous ne le dites pas ?
> F 1941 : Parce qu'*il ne faut pas* !
> M 1937 : *Pourquoi il ne faut pas*, si elle demande moi je peux répondre.
> F 1941 : Il faut *qu'elle parle russe* !

Par conséquent, la génération née approximativement après 1970 est typiquement monolingue russophone (avec une tendance croissante ces dernières années à une certaine compétence en ukrainien pour les enfants d'âge scolaire, quoiqu'ils ne l'utilisent jamais en dehors des cours)[7].

Curieusement, la substitution linguistique est réinterprétée dans le discours des informateurs cinquantenaires (la génération des parents qui ont cessé de parler albanais avec leurs enfants): les jeunes ne parlent pas albanais, aussi faut-il parler russe avec eux :

> [3] M 1954 : Moi je pense que c'est à cause des jeunes qu'on a commencé à parler russe, parce qu'on leur parle tout le temps et l'albanais s'oublie complètement ['vyletaet doloj'] // A mon avis c'est uniquement à cause des jeunes qu'on passe à la langue russe.

C'est donc le résultat de l'absence de transmission familiale, à savoir l'usage du russe comme langue d'interaction intergénérationnelle et quotidienne plus largement, qui est représenté comme sa raison.

Sur le plan synchronique, quoique de façon générale, ce processus a été observé par l'ethnographe Julija Ivanova. Ainsi, lors de ses premières expéditions, à la fin des années 1940 – début des années 1950, « les femmes âgées parlaient russe à peine, dans la vie de famille et de travail on ne parlait qu'albanais » (Ivanova 2000, p. 45). Cinquante ans plus tard, lors de l'expédition de 1998, elle constate que le russe est utilisé dans tous les domaines : «La plus grande impression de participation à la *xorota* ['rassemblement traditionnel des femmes le soir'] c'est l'usage du russe. Mais pourquoi vous ne parlez pas en albanais ? C'est plus commode – on s'y est habitué» (*op. cit*., p. 47). L'ethnographe en conclut que « dans la vie pratique quotidienne, la langue est condamnée à l'oubli dans quelques générations**,** et toute la petite enclave albanaise**,** qui compte à peu près trois mille personnes, à l'assimilation linguistique» (*ibid*.)

---

[7] On retrouve cependant une certaine compétence passive en albanais, ainsi que l'usage réduit de l'albanais (certaines expressions) comme marqueur d'appartenance au groupe, dans le but d'autodéfinition contrastive par rapport aux groupes voisins (pour l'analyse du comportement linguistique et des attitudes envers l'albanais chez les jeunes, voir Bičurina, 2006).

Quoiqu'il soit difficile de faire des pronostics plus ou moins précis quant à la vitalité réelle de l'idiome, il est évident que la communauté a vécu un changement crucial de ses attitudes et usages linguistiques il y a une trentaine d'années. Aussi nous appartient-il d'étudier ce processus en relation avec la politique de l'Union soviétique.

2. LE NOM DE LA LANGUE ET LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE

Après la révolution de 1917, plusieurs recherches ont été entreprises sur les langues minoritaires sur tout le territoire soviétique. C'est en cette période également que commence l'étude de la communauté en question. Le premier chercheur à venir l'étudier était N. Deržavin, qui avait visité Karakurt en 1910 et Gammovka en 1911, mais dont la recherche principale a été menée dans les années 1923-1925 (Deržavin 1933, 1948). Ensuite, à partir de 1948 les recherches ont été poursuivies par Julija Ivanova (pour l'histoire des études sur les Albanais d'Ukraine voir Ermolin, 2012).

Avant l'arrivée des premiers chercheurs, l'ethnonyme « Albanais » était méconnu dans la communauté : l'expression *ga tantë* ['(un) des nôtres'] fonctionnait comme ethnonyme. Deržavin a été le premier à raconter aux membres de la communauté qu'ils étaient «Arnauts», terme désignant à l'époque les Albanais en russe (dans ses travaux le chercheur se réfère à eux comme aux «Albanais-Arnauts», voir Deržavin, 1948)[8]. Cet ethnonyme commence à être utilisé dans les villages de Priazov'e à partir des années 1930. Après la Seconde guerre mondiale, sous l'influence des chercheurs, il est remplacé par le terme «Albanais». Ainsi Ivanova témoigne que lorsqu'elle y est arrivée pour la première fois, en 1948, «les habitants de Priazov'e que nous appelons Albanais, ne connaissaient pas ce mot» (Ivanova 2000, p. 44-45) : l'ethnonyme utilisé à l'époque était Arnaut ; à l'idiome on se référait soit comme « arnautçe», soit en disant que l'on parlait «si neve», c'est-à-dire «comme nous». Cinquante ans plus tard, en 1998, lors du dernier séjour d'Ivanova dans la communauté «il n'y a plus une seule personne, même parmi la génération la plus âgée, qui se

[8] En effet, l'ethnonyme actuel des Albanais, Shqiptar n'apparaît qu'aux XVIII–XIXe siècles (probablement du verbe *shqip* — 'prononcer, parler clairement', d'où le nom de l'Etat Shqipëria ; dans l'idiome albanais d'Ukraine, plus archaïque, *shqiptoj* signifie 'comprendre', signification qui a pu être également à l'origine de la nomination balkanique [Novik, 2011]). La nomination ouest-européenne Albanais est elle aussi tardive. Au moment où le groupe avait quitté les Balkans, le peuple s'appelait Arbër (ethnonyme qu'ont conservé les Albanais qui avaient quitté les Balkans également au XVe siècle et qui se sont installés en Italie). Dans l'Empire byzantin les ethnonymes répandus étaient Alvanoj, Albanoj et Arvanits, utilisés jusqu'à aujourd'hui pour les Albanais de Grèce. C'est ce terme Arvanits qui a été transformé par les Turcs arrivés dans les Balkans en Arnauts — forme employée par la suite en Russie (dans la période impériale et au début de la période soviétique) pour désigner les Albanais et les Grecs (voir Ivanova, 2000).

souvienne du mot même «Arnaut» [‘arnaut’] (*op. cit.*, p. 45). Par contre, elle retrouve parmi les habitants de ces villages un grand intérêt pour l'Albanie et l'histoire de leurs ancêtres.

En 2005 et 2006 nous avons pu constater que pour parler des Albanais en albanais la formule *ga tantë* (‘(un) des nôtres’) était toujours utilisée en guise d'ethnonyme. On dit également *zallahit si neve* [‘(il) parle comme nous’] pour se référer à l'idiome sans avoir à le nommer[9]. Cependant la «découverte» du nom pour le peuple («Albanais») et donc pour la langue («albanaise») en russe, langue dominante en URSS, a eu un impact considérable sur les attitudes identitaires et linguistiques des membres de la communauté et, par conséquent, sur le maintien de l'idiome même.

En effet, l'acte de nomination sert toujours à tracer les frontières :

> L'acte de magie sociale qui consiste à tenter de produire à l'existence la chose nommée peut réussir si celui qui l'accomplit est capable de faire reconnaître à sa parole le pouvoir qu'elle s'arroge par une usurpation provisoire ou définitive, celui d'imposer une nouvelle vision et une nouvelle division du monde social. (Bourdieu, 1980, p. 66).

Or, le gouvernement soviétique avait bien suffisamment de pouvoir pour réussir cet «acte de magie sociale» : c'est la nouvelle division du monde social qui a été imposée avec l'apparition du nom «albanais». Nous analyserons ses conséquences sous deux aspects : son impact sur les attitudes identitaires et sur les représentations linguistiques.

2.1. IMAGINER LA COMMUNAUTÉ

Tout d'abord, l'institutionnalisation de l'ethnicité albanaise, sa fixation dans les passeports soviétiques a servi à « imaginer » la communauté (au sens d'Anderson, 1983).

L'URSS adopte le modèle d'un Etat multinational où les différences sont institutionnalisées à deux niveaux : (1) au niveau individuel (la fameuse 5ème ligne «nationalité» dans les pièces d'identités, outre la «citoyenneté», «soviétique» pour tout le monde) ; (2) et au niveau collectif, dans le système fédéral (53 entités territoriales – républiques soviétiques, républiques autonomes, régions autonomes etc., pour 58 «nations et ethnies» reconnues comme «peuples soviétiques» sur une base essentiellement linguistique) (voir Brubaker, 1997, p. 23-54). Simultanément, on peut parler de deux niveaux de droits linguistiques : individuel et territorial (Laitin, Petersen, Slocum, 1992, p. 142). Les droits linguistiques, dont le droit à la scolarisation en langue maternelle, étaient individuels, sans rapport au

---

[9] On peut comparer cette situation, par exemple, avec la dénomination contemporaine «*nòsta moda*» que les locuteurs utilisent pour les parlers occitans d'Italie, ou *«naš jezik»* que les locuteurs du serbe et du croate utilisent pour parler de leur langue lorsqu'ils sont en dehors des frontières de l'ex-Yougoslavie.

territoire (ainsi, par exemple, en 1938-39 en Ukraine l'ensei-gnement scolaire était pourvu en 22 langues [*ibid*.]). Cependant, c'étaient les «nationalités titulaires» (dont le nom correspondait au nom de l'entité territoriale) qui avaient plus de droits que d'autres peuples du même territoire, aux dépens de ceux-ci.

Les implications directes de l'institutionnalisation de l'ethnicité albanaise pour la vie de ses «représentants» ont dû contribuer à l'intériorisation de cette division. Ainsi, même si aux Albanais ont été épargnées les répressions et les déportations de masse que d'autres peuples de l'URSS ont subies, ils étaient pourtant perçus comme des traîtres potentiels, ce qui se traduisait par l'interdiction jusqu'à la fin des années 1940 – début 1950 du service militaire ; pendant la Seconde Guerre Mondiale les Albanais étaient convoqués à «l'armée de travail».

La vision soviétique de l'ethnicité, que l'on pourrait appeler primordialiste, est partagée par tous les membres de la communauté à part les plus jeunes (grandis après la chute de l'URSS). Ainsi l'appartenance ethnique serait une catégorie naturelle et immuable. Le critère servant à la déterminer est la descendance, démontrée par le nom de famille. Le rôle particulièrement important pour la définition de l'ethnicité est joué par les inscriptions dans les papiers officiels, les pièces d'identité ou les livres d'enregistrements des villages : je suis Albanais, puisque c'est ce qui est inscrit dans ma pièce d'identité. Dans ce sens-là, les enfants des couples mixtes (dénommés dans le langage courant «perevodka» ou «suržyk») se retrouvent dans une situation délicate. En URSS, les personnes à la réception de leur carte d'identité à l'âge de 16 ans pouvaient choisir soit la nationalité du père, soit celle de la mère. On retrouve donc plusieurs familles ou les frères et sœurs ont des nationalités différentes. A titre d'exemple, un homme, dont le père est Bulgare (mais avec une mère Albanaise) et la mère Albanaise, raconte comment lui et sa sœur demandaient leurs cartes d'identité dans l'Oural :

> [3] M 1928: Elle est devant un guichet, moi devant un autre … et on nous demande, qui êtes vous ? // Elle dit son nom, et [qu'elle est] Bulgare // Et moi je dis Albanais // Ils se sont levés / « Comment ça ? Mais qui êtes vous, mari et femme ? » // Je dis, mais non, frère et sœur.

Le fait d'être Albanais suppose comme conséquence la capacité de parler albanais, voire également l'usage de cet idiome[10] :

> [4] F 1936 : Eux ils parlent albanais à la maison // Evidemment puisqu'ils sont des *Albanais pur-sang*!

[10] On peut remarquer qu'en réalité, tandis que la plupart d'habitants se considèrent Albanais, la part des personnes ayant une bonne compétence linguistique en albanais n'excède pas 10% de la population (Novik 2011).

De même dans la représentation des membres de la communauté on peut «*parler albanais pur-sang*» [‘čistokrovno govorit’ po-albanski’].

La représentation de l'ethnicité («nationalité» en termes soviétiques) albanaise est tellement ancrée dans la communauté, que lorsque dans l'Ukraine postsoviétique le graphe «nationalité» a été enlevé d'abord des pièces d'identités ukrainiennes (en 1996), puis des livres d'enregistrements locaux (en 2000), cela a provoqué, avec la fixation de la citoyenneté ukrainienne, un sentiment d'être dépourvus d'une vraie appartenance «nationale», ou d'une neutralisation d'ethnicité (même si les recensements de population continuent à fixer la «nationalité»).

Pour comparer, contrairement à ce que nous venons de voir, les jeunes grandis dans le contexte postsoviétique ont tendance à regarder l'ethnicité comme une catégorie culturelle et linguistique, voire situationnelle, et non pas biologique. On retrouve des cas de choix identitaires très souples où les jeunes affirment qu'ils se sentent Ukrainiens dans la ville où ils font leurs études et Albanais dans leur village natal, l'appartenance ethnique n'étant donc pas exclusive :

> [5] M 1986 (mère Albanaise, père Ukrainien) : En ville je suis Ukrainien // Ici je suis Albanais // En ville *tout le monde est Ukrainien* et moi aussi je suis Ukrainien … Mais ici je suis Albanais // *Ici le village est comme ça* //
> − Et pourquoi pas Ukrainien ?
> M 1986 : Mais je serais *dévoré* !

Si l'appartenance albanaise est toujours liée dans les représentations des jeunes à la capacité de parler albanais, celle-ci n'en est plus la conséquence mais la raison. Citons un extrait de conversation avec un groupe de jeunes hommes (17 – 27 ans) :

> [6] A. (en désignant B) Lui, il est Russe !
> − Est-ce qu'il a des Albanais dans sa famille ?
> A. (s'adressant à B.) Ton père est Albanais ?
> B. Oui, il *parle albanais*.
> A. Son grand-père, sa grand-mère, ils sont Albanais.
> − Alors, son père est Albanais, ses grands-parents sont Albanais et lui, il est Russe ?
> A. Mais oui !
> − Et pourquoi ?
> A. *Il ne parle pas albanais.*

D'une manière similaire un jeune homme de 19 ans, ayant des parents albanais, se définit comme semi-Albanais, en expliquant : «On me demandera : *dis* quelque chose en albanais, et moi *je ne peux pas* !»

Ainsi les jeunes s'éloignent de la vision traditionnelle soviétique, pourtant non sans la coexistence de deux types du discours concurrents chez les mêmes individus : d'un côté, ils affirment qu'ils sont Ukrainiens en ville et Albanais dans le village ; de l'autre côté, dans leur discours

quotidien on retrouve souvent des remarques comme «un *xoxol* [sobriquet pour les Ukrainiens] ne comprendra jamais un Albanais», «les Albanais se comprennent mieux entre eux» etc., comme si la capacité de communication réussie se transmettait avec le sang albanais.

2.2. LANGUE VRAIE ET LANGUE FAUSSE

Avec l'apparition de l'ethnonyme «Albanais» on voit apparaître parmi les membres de la communauté la référence à une «patrie extérieure» (Albanie) et une «langue vraie» (albanaise d'Albanie). Ainsi l'idiome du village rentre dans la double opposition : d'un côté, l'«albanais» de Priazov'e *vs* le russe ; de l'autre côté, l'«albanais» de Priazov'e *vs* l'albanais normatif d'Albanie.

Le discours des informateurs révèle que dans leurs représentations non seulement leur idiome manque du prestige qu'il y a chez «les autres» (il est «impoli», «gênant» et même «sauvage» et «honteux» de parler albanais en présence des Russes ; les gens «urbains» ou les jeunes «avancés» et «civilisés» ne parlent plus que russe), mais aussi à l'intérieur même de la communauté il ne possède plus de prestige, étant considéré comme une «langue fausse». Si, avant d'être nommés «Albanais», ils pouvaient se sentir les seuls détenteurs de leur langue et les seuls juges de ses usages «normatifs», avec l'apparition de l'ethnonyme on voit apparaître une insécurité linguistique.

La vision d'une «langue fausse» a suscité chez les locuteurs le désir d'apprendre «le vrai albanais» si une occasion se retrouve − dont, par exemple, les expéditions linguistiques venant de Russie :

> [7] M 1928 (en parlant d'une expédition de Saint-Pétersbourg) : Je leur demandais [aux linguistes, N.B.] comment on appelle 'une tasse', nous sommes Albanais mais nous disons *kružka* ['tasse', mot russe, N.B.] // Et puis l'or / Leur professeur était ici, il a dit que chez nous c'était un mot turc, et il a montré comment en *notre langue*, en albanais, il fallait l'écrire.

Ainsi les emprunts aux autres langues, qui existent pourtant dans toute langue, servent à dévaloriser davantage ce «faux albanais». Remarquons aussi l'usage de nomination «notre langue» par rapport à l'albanais normatif.

Dans ce contexte ce n'est pas surprenant que lorsque la transmission de la langue est remise en question, selon les informateurs c'est «la vraie langue» qu'il faudrait apprendre :

> [8] M 1958 : Je crois que si l'on apprend quelque chose, ça doit être la langue qui est *vraie* et non pas celle qui est déjà *perdue à 90 %* et qui, de plus, est *mélangée*.

On retrouve ainsi un remplacement, apparemment non perceptible pour les informateurs, de leur idiome natal par une langue standardisée mais bien différente. En effet, linguistiquement l'idiome local, développé séparément de celui qui est devenue ensuite langue standard depuis le XVe siècle, est caractérisé par la coexistence des traits archaïques et des interférences slaves et turques à tous les niveaux du système linguistique (Morozova, 2009, 2012).

La distinction entre un albanais «vrai» et «faux» ou «mélangé» est reproduite dans le discours des jeunes :

> [9] M 1986 : «Il existe deux langues albanaises // L'une est *pure* et l'autre, on peut dire, est *sale*».

Ainsi, paradoxalement la nomination de l'idiome dans le cadre du système soviétique a largement contribué à la baisse de valeur de l'idiome dans les yeux de ses locuteurs.

3. LA LANGUE DE L'ÉCOLE ET DE L'ÉCRITURE

La question de la transmission institutionnalisée de l'idiome, mentionnée dans [8], occupe une place importante dans le discours des informateurs.

Il existait trois types d'écoles en URSS : (1) russophones ; (2) les écoles où le russe était langue d'enseignement, mais la langue locale était enseignée comme une des matières ; (3) les écoles dites « nationales » où la langue locale était celle d'enseignement et le russe enseigné comme une des matières. Parmi 101 groupes linguistiques de l'URSS, 83 avaient la possibilité de scolarisation au moins dans les écoles du type (2), 13 sur 18 autres langues étant orales en 1926 (simultanément 21 langues qui restaient orales en 1926 sont devenues langues d'enseignement en 1934-1985) (Anderson, Silver, 1990). Au total, 83% des langues régionales sont devenus langues d'écoles, ainsi que certaines langues d'immigrés (*ibid*.). Cependant l'albanais, tout comme les langues d'immigration comme le roumain, le slovaque et le khalkha-mongol, n'est jamais devenu langue de scolarisation.

Le nombre extrêmement petit d'Albanais (autour de mille personnes[11]) leur a épargné toutes les conséquences directes de la politique linguistique de l'Etat soviétique, qu'elle soit favorable (celle des années 1920 et de la première moitié des années 1930, basée sur la Déclaration des droits des peuples de la Russie et favorisant le développement culturel des minorités ethniques), ou répressive (des répressions de masse pour toute activité dans le domaine de la culture ethnique comme manifestation du

[11] Par ex., les données pour 1951 : il y avait 226 Albanais à Gammovka, 446 à Georgievka et 397 à Devnenskoe (Ivanova, 2000, p. 42).

« nationalisme » ou encore « cosmopolitisme »)[12]. L'albanais, une fois défini comme tel, n'a jamais été doté d'alphabet ou des livres de grammaire, ni introduit comme langue de scolarisation. Les possibilités institutionnelles de la transmission de la langue et culture ont été minimales : elles étaient réduites au musée de l'histoire locale dans la bibliothèque de Georgievka [13].

Cependant jusqu'aux années 1970-1980, les cas étaient très fréquents où les enfants avaient été élevés dans un milieu albanais homogène et allaient à l'école sans parler russe. C'est souvent à cause des souvenirs de leurs propres difficultés scolaires que les mères ne voulaient plus que leurs enfants parlent albanais et ont volontairement abandonné leur idiome, ayant préféré ne parler que russe aux enfants (situation typique pour l'ensemble de l'espace soviétique, voir Vaxtin, 2001, p. 218-220, mais également largement répandue dans le monde). Cette attitude est certainement liée au mythe du monolinguisme, où il serait «normal» pour une personne de ne parler qu'une langue et où en parler deux dès la naissance serait un obstacle dans la vie en général et pour la scolarisation en particulier.

L'absence de scolarisation en albanais, ainsi que l'absence d'écriture sont souvent mentionnées par les informateurs comme causes du passage à l'usage du russe :

> [10] M 1928: Si *à l'école* on n'apprend pas l'albanais, il n'y en a pas, alors qu'est-ce qu'on peut faire ?
> F 1930: Nous n'avons même *pas d'alphabet*.
> M 1928: *Ni nos chansons, ni notre littérature // Des gens abandonnés*.

Ainsi la culture «basse» orale a été remplacée par la culture «haute», transmise par l'école, avec, entre autres, une tradition écrite (voir Gellner, 1983, pp. 19-38). Toutes les chansons chantées dans la communauté sont en effet bulgares, parfois traduites en albanais. L'idiome reste majoritairement oral, mis à part les essais d'un poète local, Petr Meržev, de l'écrire en utilisant l'alphabet cyrillique. D'être abandonnés, apparemment ils le reprochent à la fois à leurs ancêtres et au pouvoir, qui a pourtant su créer des conditions plus favorables pour des communautés linguistiques voisines. Dans ce contexte la comparaison avec les Bulgares est omniprésente. Un autre interviewé :

---

12 On peut distinguer trois grandes périodes de politique linguistique soviétique : (1) 1917-1938 (1938: loi relative à l'enseignement obligatoire du russe à l'école); (2) 1938-1959 (1959 : loi relative au droit des parents de choisir la langue d'enseignement pour leurs enfants) ; (3) 1959-1985.

13 D'un autre côté, l'existence des institutions sociales (quoique pas culturelles) a Devnenskoe en a fait une sorte de « capitale d'Albanie », ce qui a joué un rôle consolidateur pour la communauté : c'est là qu'il y avait le *sel'soviet* ['conseil de village'], l'église (mais les messes ont cessé d'exister depuis la fin des années 1920), l'école de huit ans, puis l'école secondaire complète ; dans les deux autres villages il n'y avait que les écoles primaires.

> [11] M 1928: [On pourrait] introduire au moins une heure, une demi-heure [de l'albanais, N.B.] au programme [scolaire, N.B.], comme on apprend le bulgare // On l'apprend bien le bulgare ![14]

Un couple familial :

> [12] F 1941 : Bientôt il n'y aura plus d'albanais du tout.
> M 1937 : La langue bulgare on l'apprend *à l'école,* et la nôtre non // Nous *sommes très peu nombreux* … Même à Devnenskoe *la langue est différente* !

Les différences entre les parlers des trois villages, Georgievka, Devnenskoe et Gammovka, surtout d'ordre phonétique, sont mentionnées par tous les informateurs. Cette fragmentation de l'idiome suscite des doutes quand au regroupement possible des trois parlers en une seule et même langue, situation typique pour tout idiome oral, sans norme écrite unifié[15]. L'idiome dont le territoire est représenté comme restreint à un seul village, est d'autant moins important aux yeux des locuteurs.

Il convient de préciser que l'apparition de l'école russophone en soi, tout comme l'apparition des mariages mixtes, ne saurait expliquer que le bilinguisme, et non pas le monolinguisme russe. Cependant, sans être introduit à l'école et doté d'écriture et de norme, l'idiome, existant sous forme orale et fragmenté, est resté très peu prestigieux aux yeux de ses locuteurs.

CONCLUSION

Ainsi le système soviétique a doté la communauté étudiée d'un nom pour désigner ses membres et l'idiome qu'ils parlaient. Ce nom institutionnalisé, indiqué dans les papiers officiels et définissant dans une certaine mesure les vies de ceux qu'il désignait, est devenu ancré dans les représentations des membres de la communauté. Avec l'ethnonyme «Albanais» on voit apparaître une référence stable à une «vraie langue albanaise», l'albanais d'Albanie. Cependant ayant ainsi défini la communauté et la langue, le pouvoir de l'URSS n'a pas créé les conditions nécessaires à la transmission institutionnalisée de l'idiome (à la différence de la plupart des autres peuples soviétiques). Paradoxalement, sans cette seconde condition, et plus particulièrement sans standardisation de l'idiome et sans son apprentissage à l'école, la première n'a servi qu'à baisser la valeur de l'idiome local et à

---

[14] Aujourd'hui les comparaisons portent aussi sur l'aide de la Bulgarie pour l'apprentissage du bulgare et pour les voyages en Bulgarie, alors que l'Albanie n'a aucune politique de soutien de ses «compatriotes à l'étranger».

[15] On peut le comparer, par exemple, avec les débats actuels, de plus grande ampleur, dans l'Europe de l'Ouest (Suisse, France, Italie, Espagne) concernant le regroupement de différents parlers en une seule langue «arpitane» ou «francoprovençale», et «occitane».

précipiter la substitution linguistique (quoique cela n'en ait pas été le but), ce phénomène étant de plus renforcé par d'autres facteurs politiques et historiques qui ont influencé l'apparition des mariages mixtes et l'usage du russe comme langue de communication interethnique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— ANDERSON Barbara, SILVER Brian, 1990 : « Some Factors in the Linguistic and Ethnic Russification of Soviet Nationalities : is Everyone Becoming Russian? », *in* L. Hajda, M. Beissinger (éds.), *The Nationality Factor in Soviet Politics and Society*, Boulder : Westview, pp. 95-127.

— ANDERSON Benedict, 1983 : *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London : Verso.

— BARTH Frederik, 1969 : « Introduction », in F. Barth *(ed.) Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Culture Difference,* Bergen : Universitetsforlaget, pp. 9-38.

— BIČURINA (BICHURINA) Natalia, 2006 : « Perspektivy soxranenija titulnogo jazika v albanskoj rečevoj obščnosti Priazov'ja » ['Les perspectives de maintien de la langue ethnique dans la communauté linguistique albanaise de Priazov'e'], N.A. Komina, L.A. Rigova (dir.), *Jazykovoj diskurs v socialnoj praktike*, Tver' : Izdatel'stvo Tverskogo gosudarstvennogo universiteta, pp. 26-30.

— BOURDIEU Pierre, 1980 : «L'identité et la représentation. Eléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 35, n° 1, pp. 63-72.

— BRUBAKER Rogers, 1997 : *Nationalism Reframed : Nationhood and the National Question in New Europe*, Cambridge : Cambridge University Press, (2nd edition).

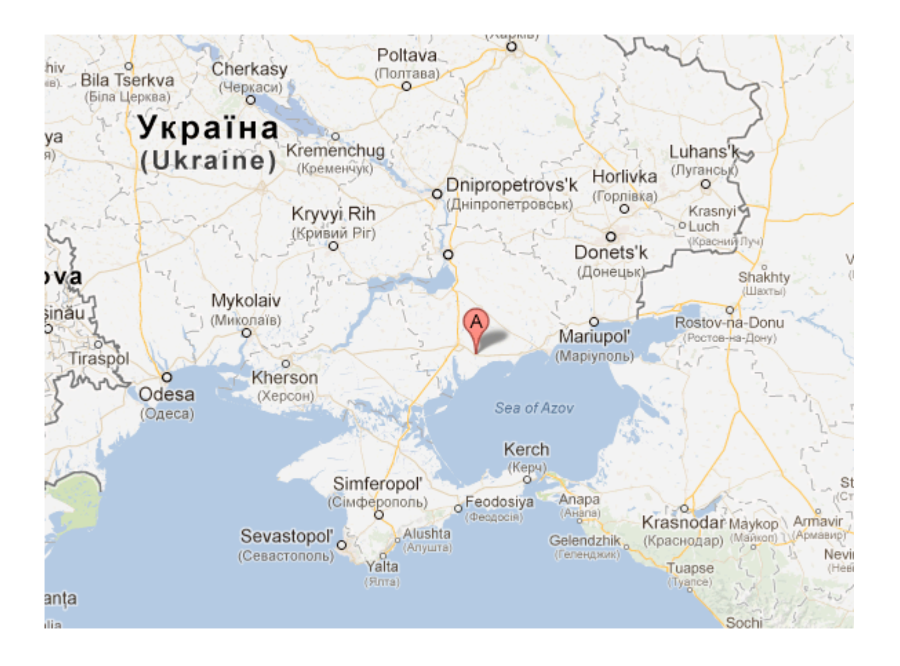
— DERŽAVIN Nikolaj, 1933 : « Iz issledovanij v oblasti albanskoj immigracii na territorii b[yvšej] Rossii i USRR » ['Etudes sur l'immigration albanaise sur le territoire de l'ancienne Russie et de la République soviétique socialiste ukrainienne'], in St. Romanski (dir.) *Sbornik v čest na prof. L. Miletič za sedemsegodučnata ot roždenieto mu,* Sofia : Makedonski Naučen Institut, pp. 504-512.

——, 1948 : « Albancy-arnauti na Priazov'e Ukrainskoj SSR » [' Les Albanais-arnautes à Priazov'e en République soviétique socialiste ukrainienne'], *Sovetskaja ètnografija*, n° 2, pp. 156-169.

— ERMOLIN Denis, 2012 : « Ètnografičeskoe izučenie albancev Priazov'ja : ètapy, itogi, perspektivy » ['Etudes ethnographiques des Albanais de Priazov'e : étapes, résultats, perspectives'], *Ètnografičeskoe obozrenie*, n° 1, pp. 213-220.
— GELLNER Ernest, 1983 : *Nations and Nationalism,* Ithaca : Cornell University Press.
— GRENOBLE Lenore, LINDSAY Whaley, 1999 : « Toward a Typology of Language Endangerment », in A. Grenoble, J. Lindsay (eds.), *Endangered Languages : Language Loss and Community Response,* Cambridge : Cambridge University Press, pp. 22-56.
— IVANOVA Julija, 2000 : « Albanskie sela v Priazov'je. Ètnografičeskie nabljudenija za 50 let » ['Les villages albanais de Priazov'e. 50 ans d'observations ethnographiques'], in Sokolova Z.P. (éd.) *Itogi polevyx issledovanij*, Moscou : Institut ètnografii, i antropologii im. N.N. Mikluxo-Maklaja, pp. 40-53.
— IVANOVA Julija, ČIŽIKOVA Ljudmila : « Iz istorii zaselenija Južnoj Ukrainy » ['Sur l'histoire du peuplement de l'Ukraine de Sud'], in *Kul'turno-bytovye processy na juge Ukrainy,* Moskva : Nauka, pp. 3-11.
— LAITIN David, PETERSEN Roger, SLOCUM John, 1992 : « Language and the State : Russia and the Soviet Union in Comparative Perspective », in A. Motyl (ed.), *Thinking Theoretically About Soviet Nationalities : History and Comparison in the Study of the USSR*, New York : Columbia University Press, pp. 129-167.
— MOROZOVA Maria, 2011 : « La situation linguistique dans les villages albanais de Priazovie (Ukraine), d'après les matériels des expéditions de 2005 à 2009 », *L'homme et son environnement dans le Sud-Est européen. Xe Congrès de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen (AIESEE), Actes, Paris, 24-26 Septembre,* 2009, pp. 515-522.
——, 2012 : « Glagolnaja sistema govora albancev Ukrainy », ['Le système verbal du parler des Albanais d'Ukraine'], in M. Domosiletskaja, A. Žugra, M. Morozova, A. Rusakov (eds.) : *Sovremennaja albanistika : dostiženija i perpektivy*, Saint-Pétersbourg : Nestor-Istoria, pp. 252-274.
— NOVIK Aleksandr, 2004 : « Albanskie poselenija na juge Ukrainy. Svadebnaja obrjadnost' v Priazov'e v kontekste soxranenija tradicij » ['Les villages albanais au sud de l'Ukraine. Les rites de mariages à Priazov'e dans le contexte de conservation des traditions'], *Doklady rossijskix učenyx. IX Kongress po izučeniju stran Jugo-Vostočnoj Evropy*, Sankt-Peterburg, pp. 200-216.
——, 2011 : « Samosoznanie albancev Ukrainy : istoričeskij, lingvističeskij i ekstralingvističeskij konteksty » [' L'identité des Albanais d'Ukraine : les contextes historique, linguistiques et extralinguistique'], *in Ètnografičeskoe obozrenie*, n° 5, pp. 75-90.

— ŠIROKOV Oleg, 1962 : « O proisxoždenii bessarabskix albancev (opyt glottoxronologii) » ['Sur l'origines des Albanais de Bessarabie (essai de glottochronologie'], *Filologičeskie nauki,* n° 4, pp. 26-36.

— VAXTIN, Nikolaj, 2011 : *Jazyki narodov severa v XX veke : očerki jazykovogo sdviga* ['Les langues des peuples du Nord au XXe siècle : essai sur la substitution linguistique'], Saint-Pétersbourg : Dmitrij Bulanin.



Région de Priazov'e, au sud de Zaporož'e, en Ukraine (d'après Google maps)

Cahiers de l'ILSL, n° 35, 2013, pp. 157-158

Sommaire